

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ÉDITION ORIGINALE, LA SEULE COMPLÈTE

TOME SECOND



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26







MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

4330-10-12. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^{ie}.

MÉMOIRES
DE
JACQUES CASANOVA
DE SEINGALT

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

Édition originale, la seule complète

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.

TOME DEUXIÈME

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

—
Tous droits réservés



MÉMOIRES
DE
JACQUES CASANOVA
DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Je deviens amoureux de Christine, et je lui trouve un mari digne d'elle,
Ses noces.

— Ces barcarols, me dit le vieux prêtre comme pour entamer la conversation, ont bien du bonheur. Ils nous ont pris à Rialte pour trente sous à condition qu'ils pourraient prendre d'autres passagers, et en voilà déjà un : ils en trouveront certainement d'autres.

— Quand je suis dans une gondole, mon révérend, il n'y a plus de place pour personne. En disant cela, je donne encore quarante sous aux bateliers, et les voilà contents, car ils me remercient en me donnant de l'Excellence. Le bon abbé, prenant cela pour de l'argent comptant, me demanda pardon de ne m'avoir pas donné ce titre.

— N'étant pas gentilhomme vénitien, mon révérend, ce titre ne m'est pas dû.

— Ah ! dit la jeune fille, j'en suis bien aise.

— Et pourquoi, mademoiselle ?

— Parce que, quand je vois un gentilhomme près de moi, j'ai peur. Mais j'imagine que vous êtes un *illustrissimo*.

— Non plus, mademoiselle ; je suis tout simplement un clerc d'avocat.

— J'en suis encore plus aise, car j'aime à me trouver en compagnie de personnes qui ne se croient pas plus que moi. Mon père était fermier, frère de mon oncle que vous voyez ici, curé de Pr., où je suis née et où j'ai été élevée. Comme je suis fille unique, je suis héritière du bien de mon père, qui est mort, et de celui de ma mère, qui est malade depuis longtemps, et qui n'a plus guère à vivre, ce qui me fait bien du chagrin ; mais c'est le médecin qui nous l'a dit. Ainsi, pour revenir à mon propos, je crois que la différence n'est pas si grande entre un clerc de procureur et la fille d'un riche fermier. Je dis cela par manière d'acquit, car je sais bien qu'en voyage on se trouve avec tout le monde : n'est-ce pas, mon oncle ?

— Oui, ma chère Christine ; et pour preuve, tu vois bien que monsieur s'est mis avec nous sans savoir qui nous étions.

— Mais croyez-vous, monsieur le curé, que je fusse venu si je n'avais été attiré par la beauté de votre jolie nièce ?

A ces mots, voilà mes bonnes gens qui éclatent de rire. Pour moi, ne trouvant pas ce que j'avais dit bien comique, je jugeai mes compagnons de voyage un peu sots, et je ne fus nullement fâché de la découverte.

— Pourquoi riez-vous tant, ma belle demoiselle ? Est-ce pour me faire voir vos belles dents ? J'avoue que je n'en ai jamais vu de si belles à Venise.

— Oh ! point du tout, monsieur, bien qu'à Venise tout le monde m'ait fait ce compliment. Je vous assure qu'à Pr. toutes les filles ont les dents aussi belles que les miennes. N'est-ce pas, mon cher oncle ?

— Oui, ma nièce.

— Je riais, monsieur, d'une chose que je ne vous dirai jamais.

— Ah ! dites-la-moi, je vous en prie.

— Oh ! pour ça non, jamais.

— Je vous la dirai moi-même, me dit le curé.

— Je ne veux pas, dit-elle en fronçant ses beaux sourcils, ou je m'en vais.

— Je t'en défie, ma chère. — Savez-vous ce qu'elle a dit lorsqu'elle vous aperçut sur le quai ? Voilà un beau garçon qui me regarde et qui est bien fâché de n'être pas avec nous ; et quand elle vous a vu faire arrêter la gondole, elle s'en est fort applaudie.

Pendant que le curé racontait, la nièce outrée lui donnait des coups sur l'épaule.

— Pourquoi, belle Christine, êtes-vous fâchée que j'apprenne que je vous ai plu, tandis que je suis enchanté que vous sachiez que je vous trouve charmante ?

— Vous en êtes enchanté pour le moment. Oh ! je connais bien à présent les Vénitiens. Ils m'ont tous dit que je les enchantais, et aucun de ceux que j'aurais voulu ne s'est déclaré.

— Quelle déclaration vouliez-vous ?

— La déclaration qui me convient, monsieur, celle d'un bon mariage à l'église en présence de témoins. Nous sommes cependant restés à Venise quinze jours ; n'est-ce pas, mon oncle ?

— Cette fille, me dit alors l'oncle, telle que vous la voyez, est un bon parti ; car elle a trois mille écus. Elle a toujours dit qu'elle ne veut épouser qu'un Vénitien, et je l'ai conduite à Venise pour la faire connaître. Une femme comme il faut nous a donné asile pendant quinze jours, et elle l'a conduite dans plusieurs maisons où des jeunes gens mariables l'ont vue ; mais ceux qui lui ont plu n'ont pas voulu entendre parler de mariage, comme ceux qui l'auraient voulue n'ont pas été de son goût.

— Mais croyez-vous donc, lui dis-je, qu'un mariage se fasse comme une omelette ? Quinze jours à Venise ne sont rien ; il faut y passer au moins six mois. Je trouve, par exemple, votre nièce jolie comme un cœur, et je me croirais heureux si la femme que Dieu me destine lui ressem-

blait; mais quand elle me donnerait dans l'instant cinquante mille écus pour l'épouser de suite, je n'en voudrais pas. Un jeune homme sage, avant de prendre une femme, veut connaître son caractère; car ce n'est ni l'argent ni la beauté qui font le bonheur dans un ménage.

— Que voulez-vous dire par caractère? me dit Christine; est-ce une belle écriture?

— Non, mon ange; vous me faites rire. Il s'agit des qualités du cœur et de l'esprit. Je dois me marier une fois, et je cherche l'objet depuis trois ans, mais je le cherche encore en vain. J'ai connu plusieurs filles presque aussi jolies que vous, et toutes avec une bonne dot; mais après leur avoir parlé deux ou trois mois, j'ai vu qu'elles ne feraient pas mon bonheur.

— Que leur manquait-il?

— Je veux bien vous le dire; car vous ne les connaissez pas. L'une, que certainement j'aurais épousée, car je l'aimais beaucoup, avait une vanité excessive. Il ne me fallut pas deux mois pour m'en apercevoir. Elle m'aurait ruiné en habits, en modes, en luxe. Imaginez-vous qu'elle donnait un sequin par mois au friseur, et un autre au moins s'en allait en pommades et en eaux de senteur.

— C'est une folle. Je ne dépense par an que dix sous en cire que je mêle avec de la graisse de chèvre, et j'ai de la pommade excellente.

— Une autre, que j'aurais épousée il y a deux ans, avait une indisposition qui m'aurait rendu malheureux; dès que je m'en aperçus, je cessai de la voir.

— Quelle était cette indisposition?

— Elle était telle qu'elle ne saurait devenir mère, et c'est affreux; car si je me marie, je veux des enfants.

— Quant à cela, Dieu en est le maître; mais pour moi, je sais que je me porte bien. N'est-ce pas, mon oncle?

— Une autre était trop dévote, et je n'en veux pas. Elle était scrupuleuse au point qu'elle allait à confesse tous les trois ou quatre jours, et sa confession durait au moins une heure. Je veux ma femme bonne chrétienne, mais non pas dévote.

— C'était peut-être une grande pécheresse, ou bien une grande sottie. Moi, je me confesse tous les mois seulement, et je dis tout en deux minutes. Est-ce vrai, mon oncle? et si vous me faisiez des questions, je ne saurais que vous dire.

— Une autre voulait être plus savante que moi, quoique à chaque minute elle dit quelque sottise. Une autre était constamment triste, et je veux une femme gaie.

— Voyez-vous, mon oncle, vous qui, avec ma mère, me reprochez toujours ma gaieté!

— Une autre, que je quittai bien vite, avait toujours peur de se trouver seule avec moi; et quand je lui donnais un baiser, elle courait le dire à sa mère.

— Elle était bien bête. Je n'ai pas encore écouté un amoureux à Pr., car il n'y a que des paysans incivils; mais je sais bien qu'il y a certaines choses que je n'irais pas conter à ma mère.

— Une autre avait l'haleine forte. Une autre se fardait, et presque toutes les filles ont ce vilain défaut. Aussi je crains bien que je ne me marie jamais; car je veux, par exemple, que celle que j'épouserai ait les yeux noirs; et, aujourd'hui, presque toutes les filles ont appris le secret de se les teindre; mais je n'y serai pas attrapé, car je m'y connais.

— Sont-ils noirs, les miens?

— Ah! ah!

— Vous riez?

— Je ris parce qu'ils paraissent noirs; mais ils ne le sont pas. Malgré cela, vous êtes fort aimable.

— Cela est drôle. Vous croyez que mes yeux sont teints et vous dites que vous vous y connaissez. Mes yeux, monsieur, beaux ou laids, sont tels que Dieu me les a donnés. N'est-ce pas, mon oncle?

— Je l'ai toujours cru, ma chère nièce.

— Et vous ne le croyez pas? me dit-elle vivement.

— Non, ils sont trop beaux pour que je les croie naturels.

— Par Dieu! c'est trop fort.

— Excusez, ma belle demoiselle ; je vois que j'ai été trop sincère.

Le silence succéda à cette dispute. Le curé souriait de temps en temps ; mais la fille avait peine à dévorer son chagrin.

Je la lorgnais à la dérobée, et je voyais ses larmes prêtes à couler ; cela me faisait de la peine, car elle était ravissante. Coiffée en riche paysanne, elle avait sur la tête pour plus de cent sequins d'épingles et de flèches d'or qui retenaient les tresses de sa longue chevelure d'ébène. De longs pendants d'oreille massifs, et une chaîne d'or qui faisait vingt fois le tour de son cou d'albâtre, donnaient à sa figure de lis et de rose un éclat enchanteur. C'était la première beauté villageoise que j'eusse rencontrée dans cet appareil. Six ans plus tôt, Lucie, à Paséan, m'avait touché d'une autre manière.

Christine ne disait plus le mot, mais elle devait être au désespoir, car c'étaient précisément les yeux qu'elle avait d'une éclatante beauté, et j'avais la barbarie de les lui arracher. Elle devait me détester, et si elle ne pleurait pas, c'est qu'elle devait être furieuse. Cependant je n'avais garde de la désabuser, car je voulais qu'elle fit venir le dénouement par quelque coup d'éclat.

Dès que la gondole fut entrée dans le long canal de Marghera, je demandai au curé s'il avait une voiture pour aller à Trévise, puisque, pour aller à Pr., il devait y passer.

— J'irai à pied, me dit le brave homme, car ma cure est pauvre ; et, pour Christine, je lui trouverai facilement une place sur quelque voiture.

— Vous me ferez un véritable plaisir d'accepter tous deux une place dans ma chaise ; elle est à quatre places, nous y serons commodément.

— Voilà un bonheur que nous n'espérons pas.

— Point du tout, mon oncle, je ne veux pas aller avec ce monsieur.

— Pourquoi donc, ma chère nièce ?

— Parce que je ne veux pas.

— Voilà, dis-je sans la regarder, comment on récompense d'ordinaire la sincérité.

— Ce n'est pas sincérité, monsieur, dit-elle brusquement, c'est pure méchanceté. Il n'y aura plus pour vous dans tout le monde des yeux noirs; mais puisque vous les aimez, j'en suis bien aise.

— Vous vous trompez, belle Christine, car j'ai un moyen de savoir la vérité.

— Et quel est ce moyen?

— C'est de les laver avec de l'eau de rose un peu tiède; et même si, sans cela, la demoiselle pleure, toute la couleur artificielle s'en va.

A ces mots, la scène change comme par magie. La figure de cette belle fille, qui n'exprimait qu'indignation, dépit et dédain, prend un air de sérénité et de satisfaction qui la rend vraiment séduisante. Elle adressa un sourire au curé, qui fut enchanté du changement; car la voiture gratis lui tenait à cœur.

— Pleure donc, ma nièce, et monsieur rendra justice à tes yeux.

Christine pleura effectivement, mais ce fut à force de rire.

J'étais au comble de la joie de voir ce genre d'originalité naturelle, et en montant les degrés pour atteindre au rivage, je lui fis une réparation complète, de sorte qu'elle accepta l'offre de ma voiture. Je fis servir un déjeuner et j'ordonnai à un voiturier d'atteler ma belle chaise pendant que nous déjeunerions; mais le curé dit qu'avant tout il voulait aller dire sa messe.

— Fort bien, lui dis-je, nous irons l'entendre, et dites les prières en mon intention.

En disant cela, je lui mis dans la main un ducat d'argent.

— C'est, mon révérend, ce que j'ai coutume de donner.

Ma générosité l'étonna à tel point qu'il voulut me baiser la main. Il s'achemine vers l'église, et j'offre mon bras à la nièce, qui, ne sachant pas si elle doit l'accepter ou le refuser, me dit :

— Croyez-vous donc que je ne puisse pas marcher seule?

— Ce n'est pas ça ; mais si je ne vous donne pas le bras, on dira que je suis impoli.

— Et maintenant que je vous le donne, que dira-t-on ?

— On dira peut-être que nous nous aimons, et peut-être que nous nous convenons fort bien.

— Et si l'on va dire à votre maîtresse que nous nous aimons, ou bien simplement que vous donnez le bras à une autre fille ?

— Je n'ai point de maîtresse, et ne veux plus en avoir, car je ne trouverais pas à Venise une fille aussi belle que vous.

— J'en suis fâchée pour vous, car nous ne retournerons plus à Venise ; et quand même, comment faire pour y rester six mois ? C'est, avez-vous dit, le temps qu'il faut pour connaître une fille.

— Je payerais volontiers la dépense.

— Oui-dà ? dites-le donc à mon oncle, et il y pensera ; car je ne puis y aller seule.

— En six mois, vous me connaissiez aussi.

— Oh ! pour moi, je vous connais bien déjà.

— Vous vous accommoderiez donc de ma personne ?

— Pourquoi non ?

— Et vous m'aimeriez ?

— Oui, beaucoup quand vous seriez mon mari.

Je regardai cette jeune fille avec étonnement. Elle me semblait une princesse déguisée en paysanne. Son habit de gros de Tours galonné en or était du plus grand luxe, et devait coûter le double du plus bel habit de ville. Ses bracelets, semblables à son collier, complétaient la plus riche parure. Elle avait la taille d'une nymphe, et, la mode des mantelets n'ayant pas encore pénétré au village, je voyais la plus belle gorge qu'il soit possible d'imaginer, quoique son habit fut boutonné jusqu'au cou. Le bas du jupon, richement galonné, ne descendait qu'à la cheville, ce qui me laissait voir le pied le plus mignon et le bas de la jambe la plus fine. Sa démarche juste, sans aucune gêne,

tous ses mouvements libres, naturels et gracieux ; enfin un regard charmant qui semblait me dire : Je suis bien contente que vous me trouviez jolie, tout faisait circuler le désir du bonheur dans mes veines. Je ne pouvais concevoir comment une fille aussi ravissante avait pu être quinze jours à Venise sans trouver quelqu'un qui l'épousât ou qui la trompât. Ce qui contribuait beaucoup à mon ravissement, c'étaient son jargon et sa naïveté, que l'habitude de la ville me faisait taxer de bêtise.

Absorbé dans mes réflexions, et décidé à rendre à ses charmes un éclatant hommage à ma manière, j'attendais avec impatience la fin de la messe.

Quand nous eûmes déjeuné, j'eus la plus grande peine à faire comprendre au curé que ma place dans la voiture était la dernière ; mais j'en eus moins, en arrivant à Trévis, à lui persuader qu'il devait rester à diner et à souper dans une auberge peu fréquentée, vu que je me chargeais de la dépense. Il accepta dès que je lui eus dit qu'après le souper il y aurait une voiture prête qui le conduirait en une heure à Pr. avec le plus beau clair de lune. Il n'était pressé que par nécessité absolue de chanter la messe le lendemain à son église.

Descendus à l'auberge, après avoir fait faire bon feu et ordonné bon diner, je pensai que le curé lui-même pourrait m'aller mettre le diamant en gage, ce qui me procurerait quelques instants de tête-à-tête avec sa nièce. Je lui fais la proposition, lui disant que, ne voulant pas être connu, je ne pouvais pas y aller moi-même ; et il accepta avec empressement, charmé de pouvoir faire quelque chose qui me fût agréable.

Il part, et me voilà seul avec la ravissante Christine. Je passai une heure avec elle sans chercher à lui donner un seul baiser, quoique j'en mourusse d'envie, mais préparant son cœur aux désirs dont j'étais enflammé par tous ces propos qui montent si facilement l'imagination d'une jeune fille.

Le curé revint et me rendit la bague en me disant que je ne pourrais la mettre en gage que le surlendemain, à

— Croyez-vous donc que je ne puisse pas marcher seule?

— Ce n'est pas ça ; mais si je ne vous donne pas le bras, on dira que je suis impoli.

— Et maintenant que je vous le donne, que dira-t-on ?

— On dira peut-être que nous nous aimons, et peut-être que nous nous convenons fort bien.

— Et si l'on va dire à votre maîtresse que nous nous aimons, ou bien simplement que vous donnez le bras à une autre fille ?

— Je n'ai point de maîtresse, et ne veux plus en avoir, car je ne trouverais pas à Venise une fille aussi belle que vous.

— J'en suis fâchée pour vous, car nous ne retournerons plus à Venise ; et quand même, comment faire pour y rester six mois ? C'est, avez-vous dit, le temps qu'il faut pour connaître une fille.

— Je payerais volontiers la dépense.

— Oui-dà ? dites-le donc à mon oncle, et il y pensera ; car je ne puis y aller seule.

— En six mois, vous me connaissiez aussi.

— Oh ! pour moi, je vous connais bien déjà.

— Vous vous accommoderiez donc de ma personne ?

— Pourquoi non ?

— Et vous m'aimeriez ?

— Oui, beaucoup quand vous seriez mon mari.

Je regardai cette jeune fille avec étonnement. Elle me semblait une princesse déguisée en paysanne. Son habit de gros de Tours galonné en or était du plus grand luxe, et devait coûter le double du plus bel habit de ville. Ses bracelets, semblables à son collier, complétaient la plus riche parure. Elle avait la taille d'une nymphe, et, la mode des mantelets n'ayant pas encore pénétré au village, je voyais la plus belle gorge qu'il soit possible d'imaginer, quoique son habit fut boutonné jusqu'au cou. Le bas du jupon, richement galonné, ne descendait qu'à la cheville, ce qui me laissait voir le pied le plus mignon et le bas de la jambe la plus fine. Sa démarche juste, sans aucune gêne,

tous ses mouvements libres, naturels et gracieux; enfin un regard charmant qui semblait me dire : Je suis bien contente que vous me trouviez jolie, tout faisait circuler le désir du bonheur dans mes veines. Je ne pouvais concevoir comment une fille aussi ravissante avait pu être quinze jours à Venise sans trouver quelqu'un qui l'épousât ou qui la trompât. Ce qui contribuait beaucoup à mon ravissement, c'étaient son jargon et sa naïveté, que l'habitude de la ville me faisait taxer de bêtise.

Absorbé dans mes réflexions, et décidé à rendre à ses charmes un éclatant hommage à ma manière, j'attendais avec impatience la fin de la messe.

Quand nous eûmes déjeuné, j'eus la plus grande peine à faire comprendre au curé que ma place dans la voiture était la dernière; mais j'en eus moins, en arrivant à Trévis, à lui persuader qu'il devait rester à diner et à souper dans une auberge peu fréquentée, vu que je me chargeais de la dépense. Il accepta dès que je lui eus dit qu'après le souper il y aurait une voiture prête qui le conduirait en une heure à Pr. avec le plus beau clair de lune. Il n'était pressé que par nécessité absolue de chanter la messe le lendemain à son église.

Descendus à l'auberge, après avoir fait faire bon feu et ordonné bon diner, je pensai que le curé lui-même pourrait m'aller mettre le diamant en gage, ce qui me procurerait quelques instants de tête-à-tête avec sa nièce. Je lui fais la proposition, lui disant que, ne voulant pas être connu, je ne pouvais pas y aller moi-même; et il accepta avec empressement, charmé de pouvoir faire quelque chose qui me fût agréable.

Il part, et me voilà seul avec la ravissante Christine. Je passai une heure avec elle sans chercher à lui donner un seul baiser, quoique j'en mourusse d'envie, mais préparant son cœur aux désirs dont j'étais enflammé par tous ces propos qui montent si facilement l'imagination d'une jeune fille.

Le curé revint et me rendit la bague en me disant que je ne pourrais la mettre en gage que le surlendemain, à

cause de la solennité de la fête de la Vierge; qu'il avait parlé au caissier du mont-de-piété, et qu'il lui avait dit qu'on me donnerait le double si je le voulais. M. le curé, lui dis-je, vous me rendriez service de revenir de Pr. pour le mettre en gage vous-même; car, après avoir été présenté par vous, s'il l'était par un autre, cela pourrait faire naître des soupçons. Je vous payerai la voiture.

— Je vous promets de revenir.

J'espérais bien qu'il ramènerait sa nièce.

Placé en face de Christine pendant le diner, je lui découvrais à chaque instant quelque nouvel attrait; mais, craignant de perdre sa confiance si je me procurais dans la journée quelque faveur insignifiante, je résolus de ne rien brusquer et de faire en sorte que le bon curé la ramenât à Venise. Là seulement je pourrais, d'après mes vues, faire naître l'amour et lui fournir l'aliment qui lui convient.

— M. le curé, dis-je, je vous conseille de ramener votre nièce à Venise. Je me charge de toute la dépense, et je vous procurerai une personne vertueuse chez laquelle M^{lle} Christine sera aussi sûrement que sous les yeux de sa mère. J'ai besoin de la bien connaître pour pouvoir l'épouser; mais là la chose sera immanquable.

— Monsieur, j'irai conduire moi-même ma chère nièce dès que vous m'aurez informé que vous avez trouvé la maison où je pourrai la laisser avec sûreté.

Pendant que nous discourions, je lorgnais Christine, et je la voyais sourire de satisfaction. Ma chère Christine, lui dis-je, dans huit jours tout au plus l'affaire sera arrangée. Pendant ce temps je vous écrirai; j'espère que vous m'y répondrez.

— Mon onci vous répondra pour moi, car je n'ai jamais voulu apprendre à écrire.

— Eh! ma chère enfant, comment voulez-vous devenir la femme d'un Vénitien sans savoir écrire?

— Mais est-il donc nécessaire de savoir écrire pour être femme? Je sais très-bien lire.

— Ce n'est pas suffisant, et quoi qu'on puisse être femme

et mère de famille sans savoir tracer une panse d'a, il est pourtant reçu qu'une jeune fille sache écrire; et je m'étonne que vous ne le sachiez pas.

— Mais quelle merveille! il n'y a pas une jeune fille chez nous qui le sache; n'est-ce pas, mon oncle?

— C'est vrai; mais aucune ne pense à se marier à Venise; et toi, qui le veux, il faut que tu apprennes.

— Certainement, lui dis-je, et avant de venir à Venise, car on se moquerait de vous si vous ne le saviez pas. Cela vous attriste, ma chère, mais j'en suis fâché.

— Cela me déplait, parce qu'il n'est pas possible d'apprendre en huit jours.

— Je m'engage, dit son oncle, à te faire apprendre en quinze, si tu veux t'y mettre de toute ta force. Tu en sauras assez pour te perfectionner toi-même dans la suite.

— C'est une grande entreprise; mais je m'y soumetts, et je vous promets d'étudier jour et nuit, et de commencer dès demain.

Quand nous eûmes diné, je dis au caré qu'au lieu de partir après souper il ferait fort bien de se reposer la nuit, et de ne partir qu'une heure avant le jour, qu'il arriverait assez à temps pour ses fonctions et qu'il serait plus frais. Le soir, je renouvelai ma proposition; et, comme il vit que sa nièce avait sommeil, il se laissa facilement persuader. J'appelai l'hôtesse pour ordonner une voiture; et comme je lui disais de me faire du feu dans la chambre voisine et de m'y préparer à coucher, le saint curé me dit que ce n'était pas nécessaire, puisqu'il y avait deux grands lits dans la chambre où nous étions, et que l'un serait pour moi et l'autre pour sa nièce et pour lui. Nous ne nous déshabillerons pas, ajouta-t-il; mais vous pourrez vous déshabiller en toute liberté, car, ne partant pas avec nous, vous pourrez rester au lit tant qu'il vous plaira.

— Oh! dit Christine, il faut que je me déshabille, car sans cela je ne pourrais pas dormir; mais je ne vous ferai pas attendre, car il ne me faut qu'un quart d'heure pour me préparer.

Je ne disais rien; mais je ne pouvais revenir de ma sur-

prise. Christine, charmante et faite pour faire prévariquer Xénocrate, couchait nue avec son oncle le curé, vieux, il est vrai, très-dévoit et éloigné de tout ce qui aurait pu rendre cette disposition hasardeuse; enfin tout ce qu'on voudra; mais le curé était homme, il devait l'avoir été tout comme un autre, et savoir qu'il s'exposait au danger. Ma raison, toute charnelle, trouvait cela inouï. La chose néanmoins était innocente, et si innocente que non-seulement il ne s'en cachait pas, mais encore qu'il ne supposait pas la possibilité qu'on ne la trouvât pas telle. Je voyais tout cela; mais je n'y étais pas fait, et je n'en revenais pas. En avançant en âge et en expérience, j'ai vu cet usage établi en bien des pays chez les bonnes gens dont il n'altérait aucunement les bonnes mœurs; mais, je le répète, c'est parmi les bonnes gens, et je n'ai pas la prétention d'être du nombre.

Nous avions fait maigre à diner, et mon palais délicat avait été peu satisfait. Je descends à la cuisine et je dis à l'hôtesse que je voulais ce que le marché de Trévisé offrait de meilleur et surtout du vin excellent.

— Si vous ne regardez pas à la dépense, monsieur, laissez faire; vous aurez lieu d'être content. Vous aurez du vin de Gatta.

— Bien, et faites-nous souper de bonne heure.

Je remonte et je trouve Christine caressant les joues de son vieil oncle, âgé de soixante-quinze ans. Le bonhomme riait. — Savez-vous de quoi il s'agit? me dit-il: ma nièce me cajole pour que je la laisse ici jusqu'à mon retour. Elle me dit que ce matin vous avez passé l'heure que je vous ai laissé seul avec elle comme un frère avec sa sœur, et je le crois; mais elle ne songe pas qu'elle vous incommoderait.

— Non; au contraire, soyez sûr qu'elle me fera plaisir, car je la trouve aimable au possible. Et pour ce qui regarde mon devoir et le sien, je crois que vous pouvez vous reposer sur nous.

— Je n'en doute pas. Je vous la laisse donc jusqu'à après-demain. Vous me verrez de retour de bonne heure pour aller faire votre affaire.

Cet arrangement si surprenant et si inattendu me fit monter le sang à la tête, et j'eus un saignement de nez qui dura plus d'un quart d'heure. De ma part je ne craignais rien, j'étais fait à ces accidents ; mais le bon curé était dans les transes, car il craignait une hémorrhagie

Dès qu'il fut rassuré, il nous quitta pour quelque affaire, nous disant qu'il reviendrait à l'entrée de la nuit. Je me vis seul avec l'aimable et naïve Christine, et je m'empressai de la remercier de la confiance qu'elle avait en moi.

— Je vous assure, me dit-elle, qu'il me tarde bien que vous me connaissiez tout à fait ; vous verrez que je n'ai pas les défauts qui vous ont tant déplu dans les demoiselles que vous avez connues à Venise ; et puis je vous promets d'apprendre de suite à bien écrire.

— Vous êtes adorable et pleine de bonne foi ; mais il faut être discrète à Pr., et ne dire à personne que vous avez fait un accord avec moi. Vous vous réglerez comme votre oncle vous dira, car ce sera à lui que j'écrirai tout.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, et ma mère même ne saura rien que quand vous me permettrez de le lui dire.

Je passai ainsi la journée, me refusant les moindres libertés, mais devenant de plus en plus amoureux de cette charmante fille. Je lui contais de petites histoires galantes que je gazais de manière à l'intéresser sans l'effaroucher ; et je voyais que, quoiqu'elle ne comprit pas toujours, elle affectait de comprendre, ne voulant pas me paraître ignorante.

Quand son oncle revint, je formais dans ma tête les arrangements à prendre pour l'épouser, et je me proposais de la placer précisément chez la bonne veuve où j'avais logé ma belle comtesse.

Nous nous mimes à table, et notre souper fut exquis.

Je dus enseigner à Christine à manger des huîtres et des truffes qu'elle voyait devant elle pour la première fois. Le vin de la Gatta est comme le champagne, il égaye et ne

grise pas ; mais il ne se conserve que d'une récolte à l'autre. Nous nous couchâmes avant minuit, et je ne me réveillai qu'au grand jour. Le curé était parti si doucement, que je ne l'avais pas entendu.

Je me tourne du côté de l'autre lit, et je n'y vois que Christine qui dormait. Je lui dis bonjour, elle s'éveille, se reconnaît, et, s'appuyant sur son coude, elle sourit.

— Mon oncle est parti ; je ne l'ai pas entendu.

— Ma chère amie, tu es belle comme un ange ; je meurs d'envie d'aller te donner un baiser.

— Si tu as cette envie, mon cher ami, viens me le donner.

Je saute du lit, la décence la fait reculer ; il faisait froid, j'étais amoureux, et me voilà dans ses bras par un de ces mouvements spontanés que le sentiment seul amène, et nous sommes l'un à l'autre, sans avoir pensé à nous livrer, elle heureuse et un peu confuse, moi radieux et pourtant étonné d'une victoire que j'avais obtenue sans combat.

Après une heure de tendres oublis, redevenus un peu calmes, nous nous regardions avec tendresse, mais sans nous rien dire. Christine fut la première à rompre le silence.

— Qu'avons-nous fait ? me dit-elle de l'air le plus tendre et du ton le plus doux.

— Nous nous sommes mariés.

— Que dira demain mon oncle ?

— Il ne le saura que quand il nous aura donné la bénédiction nuptiale, à l'église de sa paroisse.

— Et quand nous la donnera-t-il ?

— Quand nous aurons fait tous les préparatifs convenables pour un mariage public.

— Combien faut-il de temps pour cela ?

— Un mois à peu près.

— On ne peut pas se marier en carême.

— J'en aurai la permission.

— Tu ne me trompes pas ?

— Non, car je t'adore.

— Tu n'as donc plus besoin de me connaître ?

— Non, car je te connais entièrement, et je suis sûr que tu feras mon bonheur.

— Et tu feras le mien !

— Je l'espère.

— Levons-nous et allons à la messe. Qui l'aurait cru que, pour avoir un mari, il ne fallait pas aller à Venise, mais en partir pour retourner chez moi ?

Nous nous levâmes, et, après avoir déjeuné, nous allâmes à la messe. Le reste de la matinée se passa inaperçu jusqu'au diner. Trouvant Christine différente de ce qu'elle était la veille, je lui en demandai la raison.

— Elle doit être, me dit-elle, la même qui vous rend pensif.

— Mon air pensif, ma chère, est celui que doit avoir l'amour heureux quand il est en conférence avec l'honneur. L'affaire est devenue très-sérieuse, et l'amour se voit obligé à réfléchir. Il s'agit de nous marier à l'église, et nous ne le pouvons pas avant le carême, puisque nous touchons aux derniers jours du carnaval ; cependant, nous ne pouvons pas attendre jusqu'à Pâques, car le temps nous paraîtrait trop long. Il nous faut une dispense juridique pour célébrer nos noces. N'ai-je pas bien sujet de penser ?

Pour toute réponse, elle se lève et vient m'embrasser avec tendresse. Ce que je lui avais dit était vrai, mais je ne pouvais pas lui dire tout ce qui me rendait pensif. Je me voyais dans un engagement qui ne me déplaisait pas, mais j'aurais désiré qu'il ne fût pas si pressant. Je ne pouvais pas me dissimuler ce commencement de repentir qui serpentait dans mon âme amoureuse et bien intentionnée ; et cela m'attristait. Cependant j'avais la certitude que cette excellente créature n'aurait jamais à me reprocher son malheur.

Nous avons toute la soirée devant nous, et, comme elle m'avait dit qu'elle n'avait jamais vu de comédie, je résolus de lui donner ce plaisir ce soir-là même. Je fis venir un juif qui me fournit tout ce qui était nécessaire

pour la masquer, et nous partîmes. Un homme amoureux ne connaît de véritable plaisir que celui qu'il procure à l'objet aimé. Après la comédie, je la conduisis au Casino, et elle me donna envie de rire par l'étonnement qu'elle montra en voyant, pour la première fois, une banque de pharaon. Je n'avais pas assez d'argent pour jouer moi-même, mais j'en avais plus qu'il n'en fallait pour que je l'amusasse à jouer un petit jeu. Je lui donnai dix sequins, en lui disant ce qu'elle devait faire. Elle ne connaissait pas les cartes; mais dès qu'elle fut assise, en moins d'une heure elle eut une centaine de sequins devant elle. Je lui fis quitter le jeu, et nous nous retirâmes. Quand nous fûmes dans notre chambre, je lui fis compter l'argent qu'elle avait gagné, et, dès qu'elle sut que tout cet or lui appartenait, elle crut que c'était un rêve.

— Oh! que dira mon oncle? s'écria-t-elle.

Nous fîmes un léger repas, ensuite nous allâmes passer une nuit délicieuse, ayant soin de nous séparer au point du jour pour que le bon curé ne nous trouvât pas ensemble. Il arriva de bonne heure, et nous trouva profondément endormis chacun dans notre lit. Il m'éveilla, et je lui donnai la bague, qu'il alla mettre en gage. Il revint deux heures après, et nous trouva habillés et causant au coin du feu. Dès que Christine le vit, elle courut l'embrasser; ensuite elle lui fit voir tout l'or dont elle était maîtresse. Quelle douce surprise pour ce bon vieux prêtre! Il ne savait comment exprimer son admiration. Il remercia Dieu de ce qu'il appelait miracle, et il conclut que nous étions nés pour faire le bonheur l'un de l'autre.

Quand il fut question de nous séparer, je lui promis d'aller les voir au commencement du carême, mais à condition qu'à mon arrivée je ne trouverais personne informé ni de mon nom ni de nos affaires. Il me remit l'extrait de baptême de sa nièce et l'état de sa dot, et, dès que je les eus vu partir, je repris le chemin de Venise, amoureux et déterminé à ne pas manquer de foi à cette charmante fille. Je savais qu'il me serait facile de convaincre mes

trois amis que mon mariage était irrévocablement écrit dans le grand livre des destinées.

A mon apparition, je vis ces trois excellents hommes dans l'ivresse de la joie; car, n'étant pas accoutumés à me voir trois jours absent, MM. Dandolo et Barbaro appréhendaient qu'il ne me fût arrivé quelque malheur; mais M. de Bragadin, d'une foi plus ferme, les rassurait en leur disant qu'ayant Paralis pour sentinelle, aucun malheur ne pouvait m'arriver.

Dès le lendemain je me décidai à faire le bonheur de Christine sans l'unir à moi. J'avais eu l'idée de l'épouser quand je l'aimais plus que moi-même; mais, après la jouissance, la balance s'était tellement penchée de mon côté, que mon amour-propre se trouva plus fort que mon amour. Je ne pouvais me résoudre à renoncer aux avantages, aux espérances que je croyais attachés à mon état d'indépendance. Malgré cela, j'étais esclave du sentiment. Abandonner cette fille naïve et innocente me paraissait une action si noire, que je la sentais au-dessus de mes forces; la seule idée m'en faisait frémir. Je sentais qu'il était possible qu'elle portât dans son sein un gage de notre mutuel amour, et je frissonnais de la possibilité que sa confiance en moi fût payée par l'opprobre et par le malheur de toute sa vie. Je pensais à lui trouver un mari à tous égards préférable à moi; un mari fait, non-seulement pour qu'elle me pardonnât l'affront que je lui avais fait, mais pour qu'elle en vint à chérir ma tromperie et à m'en aimer davantage.

Cette trouvaille ne pouvait pas être difficile; car outre que Christine était un modèle de beauté et qu'elle jouissait dans son village d'une réputation intacte, elle avait une dot de quatre mille ducats courants de Venise.

Enfermé avec les trois adorateurs de mon oracle, la plume à la main, j'ai fait à Paralis une question sur l'affaire qui me tenait à cœur. Il me donna cette réponse :

— Appuie l'affaire à Serenus.

C'était le nom cabalistique de M. de Bragadin, et ce brave homme se soumit de bon cœur à tout ce que Pa-

ralis lui ordonnerait de faire. C'était à moi à l'informer.

— Il s'agit, lui dis-je, d'obtenir du Saint-Père une permission de mariage en faveur d'une fille très-honnête, pour qu'elle puisse célébrer publiquement ses noces en carême dans l'église de son village. C'est une jeune paysanne.

Voilà, lui dis-je, l'extrait de baptême. On ne connaît pas encore l'époux ; mais cela ne fait rien, puisque Paralis le fera trouver.

— Repose-toi sur moi, me dit mon père ; j'écrirai dès demain à notre ambassadeur à Rome et je ferai en sorte que le *Sage* de semaine envoie ma dépêche par exprès. Laisse-moi faire ; je vais donner à cette besogne l'air d'une affaire d'État, et Paralis sera d'autant mieux obéi, que je prévois que l'époux sera l'un de nous quatre : nous devons nous disposer à l'obéissance.

Je dus me faire effort pour ne pas éclater de rire ; car je me voyais maître absolu de rendre Christine dame noble vénitienne et femme de sénateur ; mais le fait est que je n'y pensais pas. Consultant de nouveau mon oracle pour savoir qui serait l'époux de la jeune fille, il donna pour réponse que M. Dandolo devait se charger de le trouver jeune, beau, sage et citoyen capable de servir la république dans le ministère, soit intérieur, soit extérieur ; mais qu'il ne devait rien engager sans me consulter. Je lui donnai du courage en lui disant que la jeune fille avait quatre mille ducats courants de dot, et qu'il avait quinze jours pour faire son choix. M. de Bragadin, enchanté de n'être pas chargé de ce soin, se pâmait de rire.

Après cette double démarche, je me sentis en paix. J'étais certain qu'on trouverait l'époux tel que je le voulais ; je ne pensais donc qu'à bien finir mon carnaval et à me régler de manière à ne pas me trouver la bourse vide dans un moment d'urgence.

La fortune me mit bientôt en possession de mille sequins. Je commençai d'abord par payer mes dettes. Ensuite, la dispense de Rome étant arrivée dix jours après la demande, je remis à M. de Bragadin cent écus romains qu'elle avait coûté. Cette dispense permettait à Christine de se marier

dans toute église de la chrétienté; mais on devait y faire apposer le sceau de la chancellerie épiscopale diocésaine, qui dispenserait de la publication ordinaire des bans. Il ne me manquait donc plus qu'une bagatelle : — l'époux. M. Dandolo m'en avait déjà proposé trois ou quatre que, pour de bonnes raisons, je n'avais pas voulu admettre; mais enfin il m'en trouva un à souhait.

Devant retirer la bague du mont-de-piété, et ne voulant pas paraître moi-même, j'écrivis au curé de se trouver à Trévisé au jour et à l'heure que je lui indiquais. On sent que je ne fus pas surpris de le voir arriver accompagné de sa belle nièce. Se croyant sûre que je n'étais venu que pour arranger ce qui concernait notre mariage, elle ne se gêna pas; elle m'embrassa tendrement, et j'en fis de même. Dans cette douce étreinte, adieu l'héroïsme, si son oncle ne s'était pas trouvé là! Je mis entre les mains du curé la dispense du pape, et le beau visage de Christine fut à l'instant tout rayonnant de joie. Elle ne pouvait pas assurément se figurer que j'eusse travaillé si activement pour d'autres que pour moi; et n'étant encore sûr de rien, je ne voulus pas la désabuser dans ce moment-là. Je lui promis d'aller à Pr. dans huit ou dix jours, et qu'alors nous établirions tout. Après souper, je remis au curé la reconnaissance et l'argent pour aller retirer la bague du mont-de-piété, ensuite nous allâmes nous coucher. Pour cette fois, fort heureusement, il n'y avait qu'un seul lit dans la chambre, et je dus m'aller coucher dans une autre.

Le lendemain matin j'entrai dans la chambre de Christine, que je trouvai encore au lit. Son oncle était sorti pour aller chercher mon solitaire, et, seul avec cette superbe fille, j'eus occasion de me découvrir de la retenue au besoin. La regardant comme ne devant plus m'appartenir et devant disposer son cœur en faveur d'un autre, je l'embrassai tendrement, mais je fus sage. Je passai une heure avec elle, obligé, comme saint Antoine, de combattre contre la chair. Je voyais cette charmante fille amoureuse et surprise, et j'admirai sa vertu dans cette modestie naturelle qui ne lui permit pas de me faire des avances.

Elle se leva, s'habilla et ne montra aucune humeur. Elle aurait été naturellement mortifiée s'il lui était venu dans l'esprit que j'eusse pu la mépriser ou méconnaître le prix de ses charmes.

Son oncle rentra, me remit le diamant, et nous dînâmes. Après avoir diné, il me fit voir une petite merveille. Sa nièce avait appris à écrire, et, pour m'en donner une preuve, elle écrivit très-joliment et très-couramment sous sa dictée en ma présence.

Nous nous séparâmes bientôt après leur avoir réitéré ma promesse de venir dans une dizaine de jours, et je retournai le soir à Venise.

Le second dimanche de carême, M. Dandolo, en sortant du sermon, me dit d'un air triomphant que l'heureux époux était trouvé, et qu'il était sûr qu'il aurait mon approbation. En me disant cela, il me nomma Charles^{***}, que je connaissais de vue. C'était un très-beau jeune homme, ayant des mœurs et d'à peu près vingt-deux ans. Il était clerc de Ragionato et filleul du comte Algarotti, dont une sœur était mariée à un frère de M. Dandolo.

— Ce jeune homme, me dit M. Dandolo, n'a plus ni père ni mère, et je suis sûr que son parrain se rendra caution de la dot qu'une épouse lui portera. Je l'ai sondé, et j'ai vu qu'il serait disposé à se marier avec une honnête fille qui lui apporterait de quoi acheter la charge qu'il occupe en qualité de clerc.

— C'est excellent, mais je ne puis rien décider que je ne l'aie entendu parler.

— Il viendra demain dîner avec nous.

Il vint effectivement, et je le trouvai très-digne des éloges que m'en avait faits M. Dandolo. Nous devinmes amis. Il avait du goût pour la poésie; je lui montrai quelques-unes de mes productions, et, le jour suivant, ayant été le voir, il me communiqua quelques petits ouvrages que je trouvai bien faits. Il me présenta à sa tante, chez laquelle il demeurait avec sa sœur, et je fus ravi de leur amabilité et de l'accueil qu'elles me firent. Me trouvant seul avec lui dans sa chambre, je lui demandai comment il traitait l'amour.

— Je ne m'en soucie pas, me dit-il; mais je cherche à me marier pour avoir un établissement indépendant.

De retour au palais, je dis à M. Dandolo qu'il pouvait traiter d'affaires avec le comte Algarotti, et celui-ci en parla à Charles, qui répondit qu'il ne dirait ni oui ni non qu'après qu'il aurait vu sa future, qu'il lui aurait parlé, et qu'il serait informé de tout ce qui la regardait. Du reste, le comte était prêt à répondre pour son filleul, c'est-à-dire à cautionner quatre mille écus à l'épouse si sa dot les valait. Après ces préliminaires, mon tour vint.

Dandolo ayant dit à Charles que toute l'affaire était entre mes mains, celui-ci vint me trouver et me demanda quand je pourrais avoir la complaisance de lui faire connaître la jeune personne. Tel jour, lui dis-je; mais il faut sacrifier la journée tout entière, car la future est à vingt milles d'ici. Nous dînerons avec elle, et le soir nous reviendrons coucher à Venise. Il me promit d'être à mes ordres dès le point du jour, et nous nous séparâmes. Aussitôt j'envoyai un exprès au curé pour le prévenir du moment où j'arriverais chez lui avec un ami, et que nous dînerions tous trois avec sa nièce.

Au jour marqué, Charles fut ponctuel, et j'eus soin en rcute de lui dire que j'avais fait la connaissance de la jeune personne et de son oncle en allant à Mestre, il y avait environ un mois, et que je me serais offert moi-même si j'avais eu un état fait et de quoi lui assurer ses quatre mille ducats. Je ne crus pas devoir pousser mes confidences plus loin.

Nous arrivâmes chez le bon curé deux heures avant midi, et un quart d'heure après Christine arriva d'un air fort libre, donnant le bonjour à son oncle et me disant qu'elle était bien aise de me voir arrivé. Elle ne fit à Charles qu'une révérence de la tête, me demandant s'il était clerc comme moi. Charles lui répondit qu'il était clerc de Ragonato. Elle fit semblant de comprendre, ne voulant point paraître ignorante. Je veux, me dit-elle, vous faire voir mon écriture, et après, s'il vous plaît, nous irons voir ma mère.

Enchantée de l'éloge que Charles fit de son écriture quand il sut qu'il n'y avait qu'un mois qu'elle apprenait, elle nous invita à la suivre. Chemin faisant, Charles lui demanda pourquoi elle avait attendu jusqu'à dix-neuf ans pour apprendre à écrire.

— D'abord, monsieur, qu'est-ce que cela vous fait? Mais apprenez que je n'ai pas dix-neuf ans, car je n'en ai que dix-sept. Charles lui demanda excuse tout en riant de son ton brusque.

Elle était habillée en simple villageoise, mais très-proprement et ayant à son cou et à ses bras ses superbes chaînes d'or. Je lui dis de nous donner les bras, et elle le fit en me donnant un coup d'œil de soumission. Nous trouvâmes sa mère, qu'une douloureuse sciatique condamnait à rester au lit. Un homme de bonne mine, qui se trouvait assis auprès de la malade, se lève en nous voyant et va embrasser Charles. On me dit que ce monsieur était le médecin, et cette circonstance me fit plaisir.

Après les compliments de saison faits à cette bonne femme, le médecin demanda à Charles des nouvelles de sa sœur et de sa tante. Parlant de sa sœur qui avait une maladie secrète, Charles pria son ami de lui dire quelque chose à part et ils sortirent. Resté seul avec la mère et la fille, qui était assise sur le lit de sa mère, je fis l'éloge de Charles, de sa bonne conduite, de ses mœurs, de son habileté, et je vantai le bonheur de la femme que le ciel lui donnerait pour épouse. Toutes deux confirmèrent mes louanges en disant qu'il portait sur sa figure tout le bien que j'en disais. N'ayant point de temps à perdre, je dis à Christine qu'à table elle devait se tenir sur ses gardes, parce qu'il était possible que ce fût là l'époux que le ciel lui avait destiné.

— A moi?

— Oui, à vous. C'est un garçon unique, vous serez avec lui bien plus heureuse que vous ne le seriez avec moi; et puisque le médecin le connaît, vous saurez de lui tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire maintenant.

Qu'on se figure la peine que dut me faire cette déclara-

tion *ex abrupto*, et ma surprise en voyant la jeune fille tranquille et point décontenancée ! Ce phénomène arrêta les larmes que j'étais prêt à répandre. Après une minute de silence, elle me demanda si j'étais sûr que ce beau garçon voudrait d'elle. Cette question, en me faisant connaître l'état du cœur de Christine, me rassura et dissipa ma peine ; car je vis que je ne la connaissais pas bien. Je lui dis que, telle qu'elle était, elle ne pouvait déplaire à personne. Ce sera à diner, ma chère Christine, que mon ami vous étudiera, et il ne tiendra qu'à vous de faire briller toutes les belles qualités que Dieu vous a données. Faites surtout qu'il ne puisse avoir aucun soupçon de notre intime amitié.

— C'est fort singulier. Mon oncle est-il informé de ce changement de scène ?

— Non.

— Et si je lui plais, quand m'épousera-t-il ?

— Dans huit à dix jours. J'aurai soin de tout. Vous me reverrez dans le courant de la semaine.

Charles étant rentré avec le médecin, Christine quitta le lit de sa mère et prit un siège en face de nous. Elle soutint avec beaucoup de sens tous les propos que lui adressa Charles, excitant quelquefois à rire par des naïvetés, jamais par des bêtises.

Charmante naïveté ! enfant de l'esprit et de l'ignorance ! tes grâces sont enchanteresses, et seule tu as le pouvoir de tout dire sans jamais offenser. Mais que tu es laide quand tu n'es pas naturelle ! et tu es le chef-d'œuvre de l'art quand tu parviens à l'imitation parfaite.

Nous dinâmes un peu tard, et j'observai de ne point parler et de ne point regarder Christine pour ne pas la distraire. Charles l'occupa continuellement, et je vis avec une vive satisfaction qu'elle lui tint tête avec aisance et intérêt. Après le diner et près de nous séparer, j'entendis ces mots, qui me pénétrèrent :

— Vous êtes faite, lui dit Charles, pour faire le bonheur d'un prince.

— Je m'estimerai heureuse, répliqua-t-elle, si vous me jugez digne de faire le vôtre.

Ces mots mirent Charles tout en feu ; il m'embrassa et nous partîmes.

Christine était simple, mais sa simplicité n'était point dans son esprit, elle n'était que dans son cœur. La simplicité de l'esprit est de la bêtise, celle du cœur n'est que de l'ignorance, de l'innocence : c'est une véritable vertu, qui reste même après que la cause a cessé. Enfin cette jeune fille, presque enfant de la nature, était simple dans ses manières, mais gracieuse par ces mille riens qu'on ne saurait décrire ; elle était sincère, car elle ne savait pas que la dissimulation d'aucune impression fût un précepte des convenances ; et comme elle était pure d'intention, elle était étrangère à cette mauvaise honte, à cette fausse modestie qui forcent l'innocence affectée à rougir d'un mot ou d'un geste dit ou fait souvent sans aucune intention insidieuse.

Durant tout le voyage, Charles ne me parla que de son bonheur : il était décidément amoureux.

— J'irai, me dit-il, trouver le comte Algarotti dès demain, et vous pouvez écrire au curé de venir avec toutes les pièces nécessaires pour passer le contrat, qu'il me tarde de signer.

Il rit de bonheur et de surprise quand je lui dis que j'avais fait à la future le cadeau d'une dispense du pape pour se marier en carême.

— Il faut donc, dit-il, que nous menions l'affaire grand train.

Dans la conférence que mon jeune remplaçant eut le lendemain avec M. Dandolo et son parrain, il fut convenu qu'on écrirait au curé de venir avec sa nièce. Je me chargeai de la commission, et, partant de Venise deux heures avant le jour, je me rendis à Pr., où le curé ne me demanda, pour me suivre, que le temps de dire la messe. Je me rendis chez la future, et je lui fis un sermon sentimental et paternel, dont tous les mots tendaient à lui tracer la route du bonheur dans le nouvel état qu'elle allait embrasser. Je lui dis comment elle devait se conduire avec son mari, avec sa tante et sa belle-sœur, pour

captiver leur amour et leur amitié. La fin de mon discours fut pathétique et un peu dénigrante pour moi ; car en lui recommandant la fidélité, il était naturel que je lui demandasse pardon de l'avoir séduite.

— Lorsque vous me promîtes de m'épouser la première fois que nous eûmes la faiblesse de nous donner l'un à l'autre, aviez-vous l'intention de me tromper ?

— Non certainement.

— Vous ne m'avez donc pas trompée. Je vous dois, au contraire, de la reconnaissance d'avoir réfléchi que, si notre union pouvait être malheureuse, il valait mieux que vous me trouvassiez un autre époux ; et je remercie Dieu de ce que vous avez si bien réussi. Dites-moi maintenant ce que je dois répondre à votre ami, si, la première nuit de nos noces, il me demande ce qui m'a rendue différente d'une vierge.

— Il n'est pas probable que Charles, délicat et de bonnes mœurs, vous fasse une question pareille ; mais si cela arrivait, dites-lui avec assurance que vous n'avez jamais eu d'amant et que vous ne vous croyez pas différente d'une autre fille.

— Me croira-t-il ?

— Oui, bien certainement, car l'homme le plus expert peut s'y tromper.

— Mais s'il ne me croyait pas ?

— Il se rendrait digne de votre mépris, et il en ferait lui-même la pénitence. Mais tranquillisez-vous pleinement, cela n'arrivera pas. Un homme d'esprit, ma chère Christine, lorsqu'il a une bonne éducation, ne hasarde jamais une pareille question, puisque non-seulement il est sûr de déplaire, mais même de ne jamais savoir la vérité ; car si cette vérité doit nuire à la bonne opinion que toute femme doit désirer que son mari ait d'elle, il n'y a qu'une sottise qui puisse se déterminer à lui dire la vérité.

— J'entends parfaitement ce que tu me dis, mon cher ami : embrassons-nous donc pour la dernière fois.

— Non, car nous sommes seuls et ma vertu est faible : je t'adore toujours.

— Ne pleure pas, mon cher ami, car en vérité je ne m'en soucie pas.

Cette raison naïve et burlesque changea tout à coup ma disposition, et au lieu de pleurer je me mis à rire. Elle se mit en grande toilette et, après avoir déjeuné, nous partîmes. Nous arrivâmes à Venise en quatre heures, et, après les avoir placés dans une bonne auberge, je me rendis chez M. de Bragadin et je dis à M. Dandolo que nos gens étaient arrivés, qu'il devait, le lendemain, les réunir à Charles et se charger de toute l'affaire, parce que l'honneur des époux, celui des parents et les convenances ne permettaient pas que je m'en mêlasse davantage.

Il comprit mes raisons et agit en conséquence. Il alla trouver Charles, qu'il m'amena; ensuite, étant allé les présenter tous deux au curé et à sa nièce, je leur fis une sorte d'adieu.

Je sus qu'ayant été ensuite chez le comte Algarotti et puis chez un notaire, le contrat avait été fait et signé dans la journée, et que Charles, ayant reconduit sa future à Pr., il avait pris jour pour la célébration de son mariage.

A son retour, Charles vint me faire une visite, et me dit que sa fiancée avait enchanté, par sa beauté et l'affabilité de son caractère, sa tante, sa sœur et son parrain, qui avaient voulu se charger de tous les frais de la noce.

— Elle sera, me dit-il, célébrée tel jour à Pr., et j'espère que vous me ferez le plaisir de couronner l'œuvre en y assistant. Je lui opposai toutes les raisons que je crus valables pour m'en dispenser; mais il insista avec une sorte de reconnaissance et tant d'effusion de sentiment, que je dus accepter. J'écoutai avec un véritable plaisir le récit de l'impression que la beauté, la naïveté, la riche parure et surtout le jargon de cette charmante fille avaient faite sur sa famille et sur le comte

— J'en suis fortement épris, me dit ce jeune homme, et je sens que je vous devrai le bonheur que j'espère trouver avec cette ravissante fille. Quant à son jargon villageois, elle ne tardera pas à s'en défaire à Venise, où l'envie et la médisance lui en feraient facilement un crime.

Je jouissais de son enthousiasme et de son bonheur, et je me félicitais que tout cela fût mon ouvrage; cependant j'éprouvais un fond de jalousie qui me faisait envier un sort que j'aurais pu me réserver pour moi.

Charles ayant invité MM. Dandolo et Barbaro, ce fut avec eux que je me rendis à Pr... Je trouvai chez le curé une table dressée par les officiers du comte Algarotti, que Charles avait choisi pour son compère, et qui, faisant tous les frais de la noce, avait eu soin d'envoyer à Pr... son cuisinier et son chef d'office.

Bientôt après, ayant aperçu Christine, les larmes me vinrent aux yeux, et je fus obligé de sortir. Elle était habillée en paysanne, mais belle comme un astre. Son époux, son oncle, le comte Algarotti avaient vainement tenté de lui persuader de prendre le costume de Venise; elle avait raisonnablement résisté à leurs sollicitations.

— Dès que je serai votre épouse, avait-elle dit à Charles, je m'habillerai comme vous le voudrez; mais ici je ne paraîtrai aux yeux de mes compagnes que telle qu'elles m'ont toujours vue: j'éviterai par là que toutes les filles avec lesquelles j'ai été élevée se moquent de moi et me supposent l'intention d'avoir voulu les offenser.

Il y avait dans ce raisonnement quelque chose de si juste, de si noble et de si généreux, que Charles croyait voir dans son amante un être surnaturel. Il me dit qu'il s'était informé, chez la femme où Christine avait passé quinze jours à Venise, des deux jeunes gens qu'elle avait refusés, et qu'il en était extrêmement surpris, car c'étaient deux partis très-acceptables sous tous les rapports.

— Christine, ajoutait-il, est un lot qui m'était réservé par le ciel pour faire mon bonheur, et c'est à vous que j'en dois la précieuse possession.

Sa reconnaissance me plaisait, et je me rends la justice que je ne pensais aucunement à en profiter. Je jouissais de faire des heureux.

Nous nous rendîmes à l'église vers les onze heures, et nous fûmes fort surpris de ne pouvoir y pénétrer qu'avec peine. Une quantité de nobles de Trévisé, curieux de savoir

s'il était vrai qu'on célébrât publiquement en carême le mariage d'une simple paysanne, tandis qu'il n'aurait fallu attendre qu'un mois pour le célébrer sans dispense, s'y étaient rendus. C'était une merveille pour tout le monde, et il devait y avoir quelque raison secrète, qu'on était au désespoir de ne pas pouvoir deviner. Malgré l'envie, dès que le couple parut, la satisfaction se montra sur tous les visages; chacun convenait que ces jolis amants méritaient une distinction éclatante, une exception à toutes les règles.

Une comtesse de Tos., de Trévisé, marraine de Christine, s'étant approchée d'elle après la messe, l'embrassa comme une tendre amie, se plaignant modestement qu'elle ne lui eût pas communiqué cet heureux événement en passant par Trévisé. Christine, dans la naïveté de son esprit, lui répondit, avec autant de modestie que de douceur, qu'elle ne devait attribuer cet oubli de son devoir qu'à la précipitation avec laquelle le mariage s'était fait. En même temps elle lui présenta son époux, et pria le comte Algarotti de vouloir réparer ses torts en invitant sa marraine à vouloir bien assister au repas des noces, ce que la comtesse accepta de très-bonne grâce. Cette manière d'agir, qui aurait dû être le fruit d'une bonne éducation et d'un grand usage du monde, n'était, dans cette charmante villageoise, que l'effet d'un esprit juste et franc, qui aurait moins brillé, si on avait cherché à le rendre tel par l'art.

A peine rentrés de l'église, les nouveaux époux allèrent se mettre à genoux auprès du fauteuil de la mère, qui les bénit en pleurant de joie.

On se mit à table, et l'ordre voulut que Christine et son heureux époux occupassent les premières places. J'occupai la dernière avec le plus grand plaisir, et quoique tout fût exquis, je mangeai peu et ne dis presque pas le mot.

L'unique occupation de Christine fut de distribuer à chacun de la compagnie des choses agréables, lorgnant chaque fois son époux pour s'assurer de son approbation.

Il lui arriva deux ou trois fois de dire des choses si gra-

cieuses à sa tante et à sa sœur qu'elles ne purent s'empêcher de se lever pour aller l'embrasser, en félicitant son époux de son bonheur ; et moi, assis assez près du comte Algarotti, je l'entendais, dans la joie de mon âme, répéter à la marraine de Christine qu'il n'avait jamais goûté un plaisir aussi grand.

A vingt-deux heures (1), Charles dit un mot à l'oreille à sa charmante épouse, qui fit un salut de tête à sa marraine, et on se leva. Après les compliments d'usage, — et ici ils portaient le cachet de la sincérité, — la nouvelle mariée distribua à toutes les filles du village, qui étaient dans la chambre voisine, des cornets de dragées qu'on avait préparés dans une corbeille ; ensuite elle prit congé d'elles en les embrassant sans la moindre apparence d'orgueil. Après le café, le comte Algarotti invita toute la compagnie à aller coucher dans une maison qu'il avait à Trévis, et à y accepter le dîner du lendemain des noces. Le curé seul s'en dispensa ; et il ne pouvait pas être question de la mère, car son état de souffrance la mettait hors d'état de se mouvoir : elle mourut trois mois après.

Christine quitta donc son village pour suivre son époux, dont elle fit le bonheur et qui la rendit parfaitement heureuse. Le parrain de Charles et la marraine de sa femme partirent ensemble avec mes deux nobles amis. Les deux jeunes époux, comme de raison, eurent une voiture pour eux seuls, et je tins compagnie dans une autre à la tante et à la sœur de l'heureux époux, auquel, malgré moi, je portais envie, quoique, au fond du cœur, son bonheur me fit du bien.

Cette sœur avait du mérite : jeune veuve de vingt-cinq ans, elle méritait encore des hommages ; cependant je donnai la préférence à la tante. Elle me dit que sa nouvelle nièce était un vrai bijou, faite pour être adorée de tout le monde ; mais qu'elle ne l'exposerait que lorsqu'elle parlerait bien le vénitien. Sa gaieté, sa naïveté et son esprit sont des choses qu'il faut habiller à la mode comme son corps. Nous sommes très-contentes du choix de mon neveu,

(1) Quatre heures après midi.

et il a contracté avec vous une obligation éternelle, à laquelle personne ne doit trouver à redire. J'espère qu'à l'avenir, monsieur, vous daignerez regarder notre maison comme la vôtre.

L'invitation était polie et peut-être sincère : cependant je fis le contraire, et l'on m'en sut gré. Au bout d'un an, Christine donna à son époux un gage de leur mutuel amour, ce qui ne fit qu'ajouter à leur bonheur.

Nous fûmes très-bien logés à Trévise, et après avoir pris quelques rafraichissements, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, j'étais avec le comte Algarotti et nos deux amis lorsque Charles entra beau, frais et radieux. Après avoir riposté avec beaucoup d'esprit et d'à-propos à quelques plaisanteries, je le regardais, non sans quelque appréhension, lorsqu'il vint m'embrasser cordialement. J'avoue que jamais baiser ne m'a fait plus de bien.

On s'étonne qu'il y ait des scélérats dévots qui se recommandent à leur saint quand ils croient avoir besoin de son secours, ou qu'ils le remercient quand ils s'imaginent en avoir obtenu quelque chose ; mais on a tort, car c'est un bien, puisque cela prêche contre l'athéisme.

La tante et la sœur, sur l'invitation de Charles, étant allées donner le bonjour à la jeune épouse, revinrent une heure après avec elle. Le bonheur ne s'est jamais peint sur un plus beau visage !

M. Algarotti, allant à sa rencontre, lui demanda affectueusement si elle avait bien passé la nuit ; pour toute réponse, elle courut embrasser son mari. C'était la réponse la plus naïve et la plus éloquente possible. Tournant ensuite ses beaux yeux sur moi, et me tendant la main : Monsieur Casanova, me dit-elle, je suis heureuse, et j'aime à vous devoir mon bonheur.

Mes larmes, en lui baisant la main, lui apprirent combien je me trouvais heureux moi-même.

Nous dinâmes dans une sorte de ravissement ; et après le diner nous partîmes pour Mestre, d'où nous nous rendîmes à Venise. Nous descendîmes les époux chez eux,

ensuite nous allâmes faire rire M. de Bragadin du récit de notre expédition. Cet homme, singulièrement savant, fit cent réflexions profondes ou absurdes sur ce mariage. J'en riais en moi-même ; car, ayant seul la clef du secret, j'en voyais tout le comique.

CHAPITRE II.

Petits malheurs qui m'obligent à partir de Venise. — Ce qui m'arriva à Milan et à Mantoue.

La seconde fête de Pâques, Charles vint nous faire visite avec sa charmante femme, qui, sous tous les rapports, me parut être une autre personne que Christine ; mais c'était sa coiffure poudrée qui ne valait pas le noir d'ébène de ses superbes cheveux, et ses habits de dame bien moins pitoyables que ceux d'une riche paysanne. Le bonheur était écrit sur leur physionomie. Charles me fit de tendres reproches pour n'être pas allé le voir une seule fois, et, pour réparer ce tort apparent, j'allai leur faire visite avec M. Dandolo le surlendemain. Charles me dit que sa femme était l'idole de sa tante et la meilleure amie de sa sœur ; qu'elle était douce, complaisante, affectueuse, et du caractère le plus insinuant. Cela me fit le plus grand plaisir, et j'en eus presque autant de voir que Christine commençait à s'approprier parfaitement le dialecte vénitien.

Nous ne trouvâmes point Charles à la maison, Christine était seule avec ses deux parentes. Nous fûmes parfaitement bien accueillis, et, d'un propos à l'autre, la tante fit l'éloge des progrès qu'elle faisait dans l'écriture, et l'engagea à me faire voir son livre. Nous passâmes dans la chambre voisine, où elle me dit qu'elle était heureuse, que chaque jour elle découvrait des qualités angéliques dans son époux. Il lui avait dit, sans le moindre air de soupçon ni de déplaisir, qu'il savait que nous avions passé deux jours ensemble, et qu'il avait ri au nez de la personne bien

intentionnée qui lui avait donné cet avis officieux dans l'intention de troubler leur bonheur.

Charles avait toutes les vertus et les nobles qualités d'un homme honnête et distingué. Vingt-six ans après son mariage, j'eus besoin qu'il m'offrit sa bourse, et je le trouvai mon vrai ami. Je n'ai jamais fréquenté sa maison, et il sut apprécier ma délicatesse. Il est mort quelques mois avant mon dernier départ de Venise laissant sa veuve très à son aise et trois garçons bien élevés, tous bien employés, et qui vivent peut-être encore avec leur mère.

Au mois de juin, étant allé à la foire de Padoue, je me liai d'amitié avec un jeune homme de mon âge qui étudiait les mathématiques sous le célèbre professeur Succi. Il s'appelait Tognolo, mais il changea ce nom malsonnant en celui de Fabris ; et c'est lui qui, devenu comte de Fabris et lieutenant général de Joseph II, mourut en Transylvanie, où il commandait pour ce souverain. Cet homme, qui dut sa fortune à ses vertus, serait peut-être mort dans l'obscurité s'il avait gardé son nom de Tognolo, qui est un nom tout à fait paysan. Il était d'Uderzo, gros bourg du Frioul vénitien. Il avait un frère abbé, homme d'esprit, grand joueur, et qui, connaissant le monde, avait pris le nom de Fabris, ce qui fit que son frère dut le prendre pour ne pas lui donner un démenti. Bientôt ayant acheté un fief avec le titre de comte, il devint noble vénitien et cessa d'être paysan. S'il avait gardé son nom de Tognolo, ce nom lui aurait fait du tort, car il n'aurait jamais pu le prononcer sans rappeler ce que, par le plus méprisable des préjugés, on appelle basse extraction ; et la classe privilégiée, par un coupable abus, ne croit pas que dans un paysan il puisse y avoir de l'élevation ou du génie. Le temps viendra sans doute où la société, plus éclairée et par conséquent plus raisonnable, reconnaîtra que dans tous les états les sentiments nobles, l'honneur et l'héroïsme peuvent se trouver tout aussi facilement que dans une classe dont le sang n'est pas toujours exempt de la souillure des mésalliances.

Le nouveau comte, d'ailleurs, en faisant oublier aux

autres son origine, était trop sage pour l'oublier lui-même, et dans tous ses actes publics son nom de famille a toujours figuré à côté de son nom adoptif. Son frère lui offrit deux sentiers à suivre pour son avancement dans le monde, et lui laissa l'option de l'un des deux. L'un ou l'autre exigeait une dépense de mille sequins, mais l'abbé les tenait en réserve. Il s'agissait pour mon ami d'opter entre l'épée de Mars et l'oiseau de Minerve. L'abbé était certain de pouvoir acheter à son frère une compagnie dans les armées de Sa Majesté impériale apostolique, ou de lui procurer une chaire à l'université de Padoue; car argent fait tout. Mais mon ami, doué d'un sens droit et plein de nobles sentiments, savait que dans l'un et l'autre cas il lui fallait des connaissances pour fournir honorablement sa carrière, et, en attendant qu'il eût fait un choix, il étudiait les mathématiques avec succès. Il se décida pour la carrière des armes, imitant Achille, qui préféra le glaive à la quenouille. Aussi payait-il de sa vie comme le fils de Pélée; mais moins jeune à la vérité que le vainqueur d'Hector, et non d'un coup de flèche, mais de la peste, qu'il gagna dans le malheureux pays où l'indolente Europe permet aux Turcs de la perpétuer.

L'air distingué, les nobles sentiments, les lumières et les vertus de Fabris auraient été ridicules sous le nom de Tognolo; car telle est la force des préjugés, et surtout de ceux qui n'ont de point d'appui qu'un sot orgueil, qu'un nom malsonnant est dégradant dans le plus sot des mondes possibles. Je crois que ceux qui ont un nom malsonnant ou qui présente une idée indécente ou ridicule doivent en changer, s'ils aspirent aux honneurs, à la considération et à la fortune dépendante des sciences et des arts. Personne raisonnablement ne devrait pouvoir leur contester ce droit, pourvu que le nom qu'ils prennent n'appartienne à personne. L'alphabet est une propriété universelle, et chacun est le maître de s'en servir pour créer un mot et en faire son appellatif. Il doit en être l'auteur. Voltaire, malgré son génie, ne serait peut-être pas allé à la postérité avec son Arouet, et surtout chez un

peuple où l'équivoque et le ridicule marchent toujours en première ligne. Comment aurait-on trouvé un grand homme dans un auteur à rouer? Et d'Alembert aurait-il atteint sa haute illustration et sa célébrité s'il se fût contenté d'être M. Le Rond ou le rond? Quel éclat aurait eu Metastasio sous son vrai nom de Trapasso? Quelle impression Mélanchton aurait-il faite avec son nom de *Terre noire*? Aurait-il osé parler en philosophe moraliste et en réformateur de l'eucharistie et de tant d'autres choses saintes? Et M. de Beauharnais n'aurait-il pas fait rire les uns et rougir les autres s'il avait conservé son nom de *Beauvit*, lors même que le premier de son ancienne famille aurait dû sa fortune à la réalité du nom? Enfin les *Bourbeux* auraient-ils fait sur le trône une aussi belle figure que les Bourbons? Des Coraglio changeraient certainement de nom s'ils allaient s'établir en Portugal. Le roi Poniatowski aurait, je pense, dû abdiquer le nom d'*Auguste*, qu'il avait pris à son avènement au trône, quand il abdiqua la royauté. Les seuls Coleoni de Bergame seraient embarrassés de changer de nom, car ils seraient en même temps obligés de changer le signe de leurs armoiries, puisqu'ils ont sur l'écu de leur ancienne famille les deux glandes génératrices, et de détruire par là la gloire du héros Bartolomeo, leur aïeul.

Vers la fin de l'automne, mon ami Fabris me présenta à une famille faite pour nourrir le cœur et l'esprit. C'était à la campagne du côté de Zero. On jouait, on se faisait l'amour, on s'évertuait à se faire des niches. On en faisait de sanglantes, et la bravoure consistait à ne se fâcher de rien, à rire de tout; car il fallait entendre raillerie ou passer pour butor. On faisait tomber des lits, on imitait des revenants, on donnait aux demoiselles des pilules ou des dragées diurétiques, et quelquefois de celles qui donnent des vents qu'on ne saurait retenir. Ces plaisanteries allaient quelquefois un peu loin; mais tel était l'esprit de la coterie: il fallait rire. Je n'étais pas moins aguerri que les autres tant au passif qu'à l'actif; mais on finit par me jouer un tour pendable, qui m'en inspira un autre dont les

conséquences fâcheuses mirent fin à la manie qui possédait tout le monde.

Nous allions ordinairement nous promener à une ferme à une demi-lieue de distance par le chemin ordinaire ; mais on abrégeait de moitié en passant un fossé profond et bourbeux sur une planche étroite, et c'était toujours le chemin que je forçais à prendre, malgré la peur de nos belles, qui tremblaient, quoique je les précédasse toujours en leur donnant la main de loin. Un beau jour, passant le premier pour exciter leur courage, tout à coup, vers le milieu, la planche cède sous moi, et me voilà dans le fossé, embourbé dans une boue puante qui me venait jusqu'au menton, et, malgré la rage que je sentais au fond du cœur, obligé par convention d'unir une allégresse factice à l'allégresse générale, qui cependant ne dura qu'un instant, car le tour était abominable et toute la société le déclara tel. On appela des paysans qui me tirèrent de là avec peine et à faire pitié. Un habit de saison tout neuf, brodé en paillettes, mes dentelles, mes bas, tout enfin était perdu ; mais n'importe, je riais plus fort que les autres, bien qu'intérieurement je pensasse à me venger le plus cruellement que je pourrais. Pour connaître l'auteur de ce mauvais tour, je n'avais qu'à me taire et à me montrer calme et indifférent. Il était évident que la planche avait été sciée. On me reconduisit à la maison, et on me prêta un habit, une chemise, tout enfin ; car, n'étant là cette fois que pour vingt-quatre heures, je n'avais rien avec moi. Le lendemain je me rendis en ville, et le soir je revins trouver la joyeuse compagnie. Fabris, qui n'était pas moins irrité que moi, me dit que l'auteur du guet-apens devait sentir son tort, car il ne se découvrait pas. Un sequin promis à une paysanne, si elle pouvait me dire par qui la planche avait été sciée, me fit tout connaître. Elle découvrit que c'était un jeune homme qu'elle me nomma. Je fus le trouver, et un autre sequin que je lui promis, mais plus encore mes menaces, le forcèrent à m'avouer qu'il avait été payé pour cela par le signor Demetrio, Grec, marchand épiciier, homme de quarante-cinq

à cinquante ans, bon et aimable, auquel je n'avais joué d'autre tour que celui de lui escamoter une gentille petite soubrette dont il était amoureux.

Satisfait de ma découverte, je me creusais le cerveau pour trouver un tour à lui jouer; mais, pour que ma vengeance fût pleine et entière, il fallait que mon tour fût plus fort que celui qu'il m'avait fait; cependant mon imagination en défaut ne me fournissait rien de satisfaisant. Un enterrement me tira d'embarras.

Armé de mon couteau de chasse, je me rends au cimetière, tout seul, un peu après minuit; je découvre le mort qu'on avait enterré le même jour, je lui coupe le bras auprès de l'épaule, non sans quelque peine; et, après avoir recouvert le cadavre, je rentre dans ma chambre avec le bras du défunt. Le lendemain, après avoir soupé avec toute la société, je me lève et je rentre dans ma chambre comme pour aller coucher; mais j'en sors bientôt muni de mon bras, et, étant entré dans la chambre du Grec, je me cache sous son lit. Un quart d'heure après, mon homme entre, se déshabille, éteint sa lumière et se couche. J'attends qu'il commence à s'endormir; alors, m'étant placé au pied du lit, je tire peu à peu la couverture pour qu'il reste découvert jusqu'aux hanches. Il se met à rire en disant : Qui que vous soyez, allez-vous-en et laissez-moi dormir; car je ne crois pas aux revenants. En disant cela, il retire à lui la couverture et tâche de se rendormir.

J'attends cinq ou six minutes et je recommence à le découvrir; mais, lorsqu'il veut retirer sa couverture, en me répétant qu'il ne craint pas les revenants, j'oppose de la résistance. Il se lève sur son séant pour tâcher de saisir la main qui tient la couverture, mais j'ai soin de lui faire trouver la main du mort. Comptant tenir l'homme ou la femme qui le plaisantait, il tire à lui en riant, mais je tiens ferme le bras pendant quelques instants; ensuite le lâchant tout à coup, le Grec retombe sur son chevet et ne prononce pas le mot.

Ma pièce étant jouée, je m'en vais doucement et, rentré dans ma chambre, je me couche.

Je dormais profondément, quand un bruit d'allants et de venants m'éveilla le matin d'assez bonne heure. N'en comprenant pas la raison, je me lève, et la maîtresse de la maison, que je rencontre la première, me dit que ce que j'avais fait était trop fort.

— Qu'ai-je donc fait ?

— M. Demetrio est mourant.

— L'ai-je donc tué ?

Elle s'en va sans me répondre. Je m'habille un peu effrayé, mais dans tous les cas déterminé à faire l'ignorant ; je vais dans la chambre du Grec. J'y trouve toute la maison, et, tous me regardant avec horreur, on me fait les plus violents reproches. Je proteste de mon innocence, mais chacun me rit au nez. L'archiprêtre et le bedeau qu'on était allé chercher, et qui ne voulaient pas enterrer le bras qui était là, me dirent que j'avais fait un grand crime.

— Je suis étonné, mon révérend, dis-je à l'archiprêtre, du jugement téméraire que l'on se permet de porter sur mon compte sans qu'aucune preuve l'autorise.

— C'est vous, il n'y a que vous, dirent ensemble tous les assistants, qui soyez capable d'une telle abomination ; cela vous ressemble. Nul autre que vous n'aurait osé faire cela. Je suis obligé, ajouta l'archiprêtre, de dresser un procès-verbal.

— Puisque vous le voulez, je vous en laisse parfaitement le maître, lui dis-je ; mais sachez d'avance que je ne crains rien. Je sors.

A diner, me montrant calme et indifférent, on me dit qu'on avait saigné le Grec, qu'il avait recouvré le mouvement des yeux, mais non encore la parole ni la fermeté des membres. Le lendemain, il parla, et j'appris après mon départ qu'il était resté stupide et spasmodique. Il a passé le reste de sa vie dans ce triste état. Son sort me peina ; mais n'ayant pas eu l'intention de lui faire autant de mal, pensant que le tour qu'il m'avait joué aurait facilement pu me coûter la vie, je m'en consolai.

Le même jour l'archiprêtre se décida à faire remettre

le bras dans sa tombe, et il envoya contre moi, à la chancellerie épiscopale de Trévisé, une dénonciation en forme.

Ennuyé des reproches qu'on me faisait, je retournai à Venise. Quinze jours après je reçus une assignation pour comparaitre devant le magistrat au blasphème. Je priai M. Barbaro de s'informer du motif de ladite assignation, car c'était une magistrature redoutable. Je m'étonnais qu'on procédât contre moi comme si l'on avait eu la certitude que j'eusse profané une tombe, tandis qu'on ne pouvait en avoir que le soupçon. Mais ce n'était pas cela. M. Barbaro me dit le soir qu'une femme avait porté plainte contre moi, demandant justice du viol de sa fille. Elle disait dans sa plainte qu'ayant attiré sa fille à la Zuecca, j'en avais abusé par force, et, pour preuve, elle ajoutait que sa fille était dans son lit par suite de mauvais traitements que j'avais employés pour en venir à bout.

Cette affaire était une de celles que l'on intente souvent pour causer des dépenses et des embarras, lors même qu'on est innocent. Je l'étais sur le fait du viol, mais il était vrai que j'avais rossé la fille d'importance. J'établis ma défense, et je priai M. Barbaro de vouloir bien la remettre au secrétaire du magistrat.

DÉCLARATION.

Je déclare que, tel jour, ayant rencontré telle femme avec sa fille, je les ai abordées en leur offrant d'entrer chez un limonadier pour s'y rafraichir; que la fille s'étant refusée à mes caresses, la mère me dit :

— Elle est intacte et elle fait bien de ne pas se rendre sans en profiter.

— Si cela est vrai, lui dis-je, je vous donne six sequins pour les prémices.

— Vous pouvez vous en assurer, me dit la mère.

M'en étant assuré au moyen du toucher, et ayant reconnu que cela pouvait être, je lui dis de me l'amener dans l'après-midi à la Zuecca, et que je lui donnerais les sequins. Mon offre ayant été reçue avec joie, cette mère

me mena sa fille et me laissa au bout du jardin de la Croix, où, après avoir reçu les six sequins, elle nous laissa et partit.

Lorsque je voulus profiter de mes droits acquis, la fille, instruite, je pense, par sa mère, trouva moyen de m'en empêcher. D'abord ce manège me plut, mais enfin, fatigué, je lui dis sérieusement de finir. Elle me répondit avec douceur que ce n'était pas sa faute si je ne pouvais pas. Piqué et ennuyé, je la mis alors dans une position qui la mettait en défaut; mais, agissant de force, elle se dérangea et me mit dans l'impossibilité de rien entreprendre.

— Pourquoi, lui dis-je, te déranges-tu?

— Parce que comme ça je ne veux pas.

— Tu ne veux pas?

— Non.

Alors, me remettant, et sans faire le moindre bruit, je prends un manche à balai qui se trouvait là et e lui donne une leçon d'importance, pour tirer quelque profit des six sequins que j'avais eu la folie de payer d'avance. Mais je ne lui ai cassé ni bras ni jambe, ayant eu soin de ne la châtier que sur son postérieur, où doivent être toutes les marques de ma correction. Le soir, après l'avoir forcée à se rhabiller, je la fis entrer dans un bateau qui vint à passer par hasard, et qui la débarqua en sûreté. La mère de cette fille eut six sequins, la fille a conservé sa détestable virginité; et, si je suis coupable, je ne le suis que d'avoir battu une fille infâme, élève d'une mère plus infâme qu'elle.

Ma déclaration fut de nul effet, car le magistrat connaissait la fille, et la mère riait de m'avoir dupé. Les officiers furent inutiles. On me cita, je ne comparus point; et j'allais être décrété de prise de corps, lorsque la plainte en profanation des morts fut portée devant le même magistrat. C'eût été beaucoup moins mal pour moi que cette seconde affaire eût été portée au Conseil des Dix, car un tribunal m'aurait peut-être sauvé de l'autre.

Ce second crime, qui au fond n'était que risible, était,

par l'importance ecclésiastique, une félonie au premier chef. Je fus cité personnellement dans les vingt-quatre heures, avec la certitude d'être décrété de suite de prise de corps. M. de Bragadin, toujours homme de bon conseil, me conseilla, pour conjurer l'orage, de prendre la clef des champs. Trouvant le conseil très-sage, j'allai faire mes préparatifs sans perdre une minute.

Jamais je n'ai quitté Venise avec plus de regret que cette fois-là; car j'avais quelques intrigues galantes des plus agréables et la fortune me favorisait au jeu. Mes amis m'assurèrent que dans un an, au plus tard, mes deux affaires seraient étouffées; car, à Venise, tout s'accorde quand le public a oublié.

Je partis à l'entrée de la nuit, et le lendemain je couchai à Vérone. Je ne m'y arrêtai pas, car, deux jours après, j'allai coucher à Milan. J'étais seul, bien équipé, parfaitement monté en bijoux, sans lettres de recommandation, mais la bourse bien fournie, jouissant d'une brillante santé et affligé de vingt-trois ans.

Je me fis servir un excellent diner, car il faut commencer par là dans un grand hôtel, ensuite j'allai me promener. Le soir, après avoir vu les cafés, les promenades, j'allai au théâtre, et je fus ravi d'aise en voyant Marine paraître sur la scène en danseuse grotesque et applaudie à l'envi. Elle le méritait, car elle dansait parfaitement; elle était grande, belle, parfaitement formée et très-gracieuse. Je prends aussitôt la résolution de renouer avec elle si elle n'était pas engagée, et après l'opéra je me fis conduire chez elle. Elle venait de se mettre à table avec quelqu'un, mais dès qu'elle m'aperçut elle jeta sa serviette et courut m'embrasser; ce que je lui rendis, jugeant à ses caresses l'individu sans conséquence. Le domestique, sans se le laisser dire, se hâte de mettre un troisième couvert, et Marine me prie de souper avec elle. Me sentant piqué que l'individu ne se fût point levé pour me saluer, avant d'accepter l'invitation de Marine, je lui demande qui était ce monsieur, en la priant de me présenter.

— Ce monsieur, me dit-elle, est le comte Céli. Romain, et mon amant.

— Je t'en fais mon compliment, lui dis-je; et me tournant vers le soi-disant comte : Monsieur, lui dis-je, ne prenez point notre tendresse en mauvaise part, car c'est ma fille.

— C'est une p.....

— C'est vrai, dit Marine, et tu peux l'en croire, car il est mon procureur.

A ces mots le brutal lui lance le couteau à la figure; mais elle l'évita en se sauvant. Le butor la poursuit; mais lui mettant la pointe de mon épée sur la poitrine : Arrête, lui dis-je, ou tu es mort!

Aussitôt j'ordonne à Marine de me faire éclairer; mais, mettant vite son mantelet et s'accrochant à mon bras, elle me supplie de l'emmener. Volontiers, lui dis-je. Le prétendu comte m'invite alors à me trouver seul, le lendemain, à la Cassine de Pomi, pour entendre ce qu'il avait à me dire. A quatre heures après midi, lui dis-je. Je conduisis Marine à mon auberge, où je la fis loger dans une chambre attenante à la mienne; ensuite nous nous mimes à table.

Marine, me voyant un peu pensif, me dit :

— Es-tu fâché que je me sois sauvée des fureurs de ce brutal?

— Non, au contraire, je t'en sais gré; mais dis-moi en détail ce que c'est que cet individu.

— C'est un joueur de profession qui se fait appeler comte Céli. J'ai fait sa connaissance ici. Il me fit des avances, il m'invita à souper, il fit une partie de jeu, et, ayant gagné une forte somme à un Anglais qu'il y avait attiré en lui disant que j'y serais, il me donna cinquante guinées en me disant qu'il m'avait intéressée à la banque. A peine devenu mon amant, il a exigé que je fusse complaisante pour tous ceux qu'il voulait duper. Enfin il a fini par venir se loger avec moi. L'accueil que je t'ai fait lui a apparemment déplu. Tu sais le reste. Me voici, et j'y logerai jusqu'à mon départ pour Mantoue, où je suis en-

gagée comme première danseuse. Mon domestique va m'apporter ce dont j'ai besoin pour cette nuit, et demain je lui ordonnerai de m'apporter tout ce qui m'appartient. Je ne verrai plus ce coquin. Je ne veux être qu'à toi si tu n'es pas engagé, comme à Corfou, et si tu m'aimes encore.

— Oui, ma chère Marine, je t'aime; mais, si tu es à moi, il faut que ce soit sans partage.

— Oh! bien certainement. J'ai trois cents sequins, et je te les donnerai demain sans autre condition que d'être à toi.

— Je n'ai pas besoin d'argent, et je ne veux de toi que toi-même. Allons, c'est fait; demain au soir nous serons plus tranquilles.

— Tu crois peut-être que tu te battras? N'en crois rien, mon ami: je connais l'homme, c'est un franc poltron.

— Je dois tenir ma parole.

— Je le sais bien; mais il ne tiendra pas la sienne, et j'en suis charmée.

Changeant de propos et parlant de nos connaissances, elle me dit qu'elle s'était brouillée avec son frère, que sa sœur était cantatrice à Gênes, et qu'enfin Bellino-Thérèse était toujours à Naples, où elle continuait à ruiner des ducs. Elle finit par ces mots:

— Je suis la seule malheureuse.

— Comment, malheureuse? Tu es devenue belle, excellente danseuse. Sois moins prodigue de tes faveurs, et tu trouveras aussi quelqu'un qui se chargera de faire ta fortune.

— Avare de mes faveurs, c'est difficile; car lorsque j'aime je ne suis plus à moi: mais aussi, quand je n'aime pas, je ne saurais avoir bonne grâce. Enfin, mon ami, je serais heureuse avec toi.

— Marine, je ne suis pas riche, et mon honneur ne me permettrait pas...

— Tais-toi; je t'entends.

— Pourquoi, au lieu d'un domestique, n'as-tu pas une femme de chambre?

— Tu as raison, cela me ferait respecter un peu plus ; mais mon domestique est si adroit, si fidèle !

— Je devine tout ce qu'il est ; mais il ne te convient pas.

Le lendemain, après avoir diné avec elle, je la laissai à sa toilette de théâtre ; et ayant mis dans mes poches tout ce que j'avais de précieux, je fis venir un fiacre, et je me rendis à la Cassine de Pomi. J'avais la confiance de mettre mon fripon hors de combat, et je renvoyai la voiture. Je sentais que je faisais une sottise d'exposer mes jours contre un pareil homme, et que je pouvais lui manquer de paroles sans manquer à l'honneur ; mais, dans le fait, j'avais envie de me battre, et, la raison me paraissant tout à fait de mon côté, la chose me semblait délicieuse. Une visite à une danseuse, un impudent, soi-disant homme de condition, qui l'outrage en ma présence, qui veut la tuer, qui se la laisse enlever à sa barbe, et qui, pour toute opposition, me donne un rendez-vous ! Il me semblait que si j'y avais manqué je lui aurais donné le droit de me faire passer pour lâche.

Le supposé comte n'étant pas encore au rendez-vous, je vais l'attendre dans un café voisin. J'y trouve un jeune Français, à la mine avenante, et je lui adresse la parole. Sa conversation me plaisant, je lui dis qu'à l'arrivée d'un individu que j'attendais, mon honneur voulait qu'il me trouvât seul, et qu'ainsi je le priais de disparaître à son approche. Un quart d'heure après je vois venir mon antagoniste, mais avec un second. A cette apparition, je dis au Français qu'il me ferait plaisir de rester ; ce qu'il accepta comme une partie de plaisir. Mon homme entre avec son acolyte, qui portait une rapière d'au moins quarante pouces, et dont l'air annonçait un vrai coupe-jarret. Je me lève, en disant d'un air sec au faquin :

— Vous m'aviez dit que vous viendriez seul.

— Mon ami n'est pas de trop, puisque je ne viens ici que pour vous parler.

— Si j'avais su cela, je ne me serais pas incommodé. Mais point de bruit, et allons nous dire deux mots où nous ne soyons vus de personne. Suivez-moi.

Je sors avec le Français, qui, connaissant l'endroit, me mène au lieu le plus favorable, et là nous nous arrêtons pour attendre les deux champions, qui venaient à pas lents et causant ensemble. Dès qu'ils furent à dix pas, je tire mon épée, disant à mon adversaire de se mettre en garde. Le Français dégaine aussi, tenant son épée sous le bras.

— Deux contre un! dit Céli.

— Faites partir votre ami, et monsieur partira aussi; mais d'ailleurs votre ami a une épée, ainsi nous sommes deux contre deux.

— Oui, dit le Français, faisons partie carrée.

— Je ne me bats pas contre un danseur, dit le coupe-jarret. A ces mots mon second s'approche et, en lui disant qu'un danseur valait bien un jean-f....., il lui applique un vigoureux coup de plat d'épée. Je suis son exemple sur Céli, qui recule avec son confrère en disant qu'il ne voulait que me dire un mot et qu'il se battrait ensuite.

— Parlez.

— Vous me connaissez et je ne vous connais pas; dites-moi qui vous êtes.

Pour toute réponse, je recommence à taper d'importance, et le Français de déployer la plus grande adresse dans le même genre sur le dos de l'autre; mais nos deux poltrons s'étant mis à fuir à toutes jambes, nous fûmes obligés de rengainer. Voilà le grand duel fini plus risiblement encore que Marine ne l'avait prédit.

Mon brave Français attendait du monde; je le quittai en le priant de venir souper avec moi après le théâtre. Je lui dis le nom que je m'étais donné à la consigne, et l'hôtel où je logeais.

Je trouve Marine en rentrant, et je lui conte comment l'affaire s'était passée. Je vais, me dit-elle, conter ce soir cette plaisante histoire à tout le théâtre. Ce qui me fait le plus grand plaisir, ajouta la charmante fille, c'est que, s'il est vrai que ton second soit danseur, ce ne peut être que M. Baletti, qui doit danser avec moi à Mantoue.

Après avoir remis dans ma malle mes bijoux et mes

papiers, je me rendis à l'Opéra, au parterre, où je vis Baletti qui, m'ayant aperçu, me faisait remarquer en contant l'affaire à ses connaissances. Il me joignit à la fin de l'opéra, et je le menai chez moi. Marine, qui s'était hâtée de rentrer, vint dans ma chambre dès qu'elle m'entendit parler, et je jouis de la surprise de mon aimable Français en voyant la compagne pour laquelle il devait se résoudre à danser le demi-caractère; car Marine, excellente danseuse, ne pouvait pas s'exposer à danser le sérieux. Ces deux aimables adeptes de Terpsichore, qui ne s'étaient jamais trouvés ensemble, se déclarèrent à table une guerre amoureuse qui me fit faire un souper fort agréable; car, comme il s'agissait d'un confrère, Marine prit un ton adapté à la circonstance et tout différent de celui qu'elle avait avec les autres hommes. Au reste, Marine ce soir-là se surpassait en gentillesse et en bonne humeur; car elle avait été extrêmement applaudie lorsqu'on avait su l'histoire du prétendu comte Céli.

Il n'y avait plus que dix représentations, et, Marine voulant partir le lendemain de la dernière, nous arrêtâmes que nous partirions ensemble. En attendant je priai Baletti (c'était le nom italien qu'il avait adopté) d'être notre commensal pour tout ce temps. Je conçus pour ce charmant jeune homme une amitié qui a beaucoup influé sur tout ce qui m'est arrivé dans le cours de ma vie, ainsi que le lecteur le verra. Il avait beaucoup de talent comme danseur; mais c'était la dernière de ses qualités. Il était vertueux, il avait l'âme grande et noble, avait fait ses études et reçu la meilleure éducation qu'on pût dans ce temps-là donner en France à un homme de qualité.

Dès le troisième jour, je m'aperçus que Marine désirait captiver son collègue; et, sentant combien cela serait avantageux à cette jeune fille, je me déterminai à l'aider. Elle avait une chaise de poste à deux places, et je lui persuadai facilement de prendre Baletti avec elle, pour des raisons que je ne pouvais pas lui confier, et qui m'obligaient d'arriver seul à Mantoue. En effet, si j'y étais arrivé avec elle et qu'on m'eût vu, on aurait dit que j'en

étais amoureux, et je ne le voulais pas. Baletti fut charmé de l'offre; mais il voulait absolument payer ses frais de poste, et Marine ne voulut pas y consentir. Les raisons que ce jeune homme alléguait étaient fort bonnes, et j'eus toute la peine possible à lui faire accepter l'offre de sa compagne. J'en vins pourtant à bout. Je leur promis de les attendre à diner et à souper, et au jour fixé je partis une heure avant eux.

Arrivé de bonne heure à Crémone, où nous devons coucher, je sortis pour aller faire un tour et j'entrai dans un café. J'y fis connaissance d'un officier français, et nous sortîmes ensemble pour faire quelques pas. Une femme charmante étant venue à passer en voiture, il s'en approcha pour lui parler, et la dame fit arrêter. Leur colloque fut court, après quoi l'officier vint me rejoindre.

— Qui est cette belle dame? lui dis-je.

— C'est une femme charmante dont je veux vous conter une anecdote digne d'être transmise à la postérité.

Vous ne me taxerez pas d'exagération, commença-t-il par me dire, car ce que je vais vous conter est connu de toute la ville.

L'aimable dame que vous venez de voir est encore plus distinguée par son esprit que par sa beauté, et en voici un échantillon. Un jeune officier, entre plusieurs qui lui faisaient leur cour lorsque le maréchal de Richelieu commandait à Gènes, se flatta d'être avec elle mieux que tous les autres. Un jour, dans ce même café, il conseilla à un de ses camarades de ne pas perdre son temps à la courtoiser; car, dit-il, vous pouvez être sûr de ne jamais parvenir à rien. Mon cher, lui dit l'autre, je serais beaucoup plus fondé à vous donner ce conseil à vous-même, car, moi, j'en ai obtenu tout ce qu'un amant favorisé peut en obtenir. Je suis certain que vous mentez, lui dit l'autre, et je vous prie de me suivre. Rien de mieux; mais à quoi bon, dit l'indiscret, faire dépendre la vérité d'un duel et se couper la gorge, quand je puis vous faire certifier le fait par elle-même?

— Je parie vingt-cinq louis que non, repartit l'incrédule.

— J'accepte la gageure, partons.

Les deux contendants sortent ensemble et se rendent directement chez la dame que vous venez de voir, et qui devait déclarer lequel des deux avait gagné les vingt-cinq louis.

Ils la trouvèrent à sa toilette. Eh ! messieurs, leur dit-elle en les voyant entrer, quel bon vent vous amène ensemble à cette heure ?

— Une gageure, madame, dit l'incrédule ; et il n'y a que vous qui puissiez être l'arbitre du différend qui la cause. Monsieur se vante d'avoir obtenu de vous tout ce qu'une femme peut accorder à l'amant préféré ; je lui ai donné un démenti formel qui allait être suivi d'un duel, lorsqu'il m'a proposé de me le faire certifier par vous-même. J'ai gagé vingt-cinq louis que vous n'en conviendriez pas, et il a accepté le pari. Madame, prononcez.

— Vous avez perdu, monsieur, lui dit-elle ; mais actuellement je vous prie l'un et l'autre de sortir de chez moi, et je vous préviens que si vous osez y reparaitre vous pourrez vous en repentir.

Les deux étourdis sortirent très-mortifiés. L'incrédule paya ; mais, vivement piqué, il traita le vainqueur de fat, et huit jours après il le tua en duel.

Depuis ce temps-là la dame va au casino, voit la société ; mais elle ne reçoit plus chez elle, et elle vit très-bien avec son mari.

— Comment le mari a-t-il pris la chose ?

— Au mieux, en homme d'esprit. Il a dit que si sa femme en avait agi autrement il se serait divorcé ; car alors personne n'en aurait douté.

— Ce mari est sage. Il est certain que si sa femme avait donné un démenti à l'imprudent indiscret, il aurait payé la gageure ; mais en riant il aurait soutenu son thème, et tout le monde l'aurait cru. En le déclarant vainqueur, elle a coupé court, et elle a arrêté un jugement qui l'aurait déshonorée. L'indiscret eut un double tort qu'il a payé de sa vie, mais son adversaire ne fut pas moins indélicat que lui ; car, en pareille matière, les

gens bien nés ne se permettent point de gageures. Si celui qui parie que oui est un imprudent, celui qui parie que non est une dupe. J'aime la présence d'esprit de la dame.

— Mais qu'en croyez-vous?

— Je la crois innocente.

— Je le crois comme vous; et telle est l'opinion générale, qu'on semble la traiter partout mieux qu'auparavant. Présentez-vous au casino, vous vous en convaincrez, et je vous la ferai connaître.

J'engageai cet officier à souper avec nous, et sa société rendit la soirée fort agréable. Dès qu'il fut parti, je vis avec plaisir que Marine était susceptible d'observer les convenances; elle avait pris une chambre pour elle, afin de ne pas blesser son respectable camarade.

Arrivé à Mantoue, j'allai me loger à l'hôtel Saint-Marc, et Marine, que j'avais prévenue que mon intention était de la voir rarement, alla se loger dans le quartier que l'entrepreneur lui avait destiné.

L'après-midi du même jour, étant allé me promener hors de la ville, j'entrai chez un libraire pour voir ce qu'il y avait de nouveau. La nuit étant survenue sans que je m'en aperçusse, on me prévint qu'on voulait fermer le magasin, et je sortis. A quelques pas de là une patrouille m'arrête, et l'officier qui la commandait me dit que, n'ayant point de lanterne et deux heures étant sonnées (1), il était obligé de me conduire au corps de garde. J'eus beau dire qu'étant arrivé ce jour-là même j'ignorais l'ordonnance, il me fallut céder.

Arrivé au corps de garde, l'officier me présente à son capitaine, grand et beau jeune homme, qui me reçut de l'air le plus jovial. Je le prie de vouloir bien me faire reconduire à mon auberge, ayant besoin de me reposer. Il me répond en riant: Non, parbleu, car je veux vous faire passer avec moi une joyeuse nuit, et en bonne compagnie. Rendez l'épée à monsieur, dit-il au sous-officier

(1) Deux heures après le coucher du soleil.

qui la portait; et, me parlant de nouveau : Je ne veux, monsieur, vous considérer ici que comme un ami, mon convive.

Cette manière d'inviter son monde, toute despotique qu'elle était au fond, me parut agréable, et je témoignai mon adhésion par mon silence. Il donna quelques ordres à un soldat allemand, et, une heure après, on couvrit une table, sur laquelle on mit quatre couverts. A l'instant, deux autres officiers étant arrivés, nous soupâmes fort gaiement. Au dessert, augmentation de société : c'étaient deux dévergondées dégoûtantes. La nappe levée, on recouvre la table d'un tapis, et voilà un officier qui se dispose à faire une banque de pharaon. Je ponte, pour faire comme les autres; et, après avoir perdu quelques sequins je me lève pour aller prendre l'air, car nous avons fait quelques fortes libations à Bacchus. L'une des deux malheureuses me suit, m'entreprenant, et finit, malgré moi, par me mettre six semaines au régime. Après ce triste exploit, je rentre.

Un jeune officier très-aimable, qui avait perdu quinze ou vingt sequins, jurait comme un grenadier, parce que le banquier ramassait son argent et quittait. Ce jeune homme avait beaucoup d'or devant lui, et il prétendait que le banquier aurait dû l'avertir que c'était la dernière taille.

— Monsieur, lui dis-je poliment, vous avez tort, car le pharaon est le plus libre de tous les jeux. Pourquoi ne faites-vous pas la banque vous-même?

— Cela m'ennuierait, car ces messieurs pontent pour rire; mais si cela vous amuse, ajouta-t-il en souriant, faites-la vous-même.

— Capitaine, voulez-vous vous intéresser d'un quart? Il accepte.

— Messieurs, dis-je, j'ai l'honneur de vous prévenir que je ne ferai que six tailles.

Je demande des cartes neuves; je mets trois cents sequins sur table. Le capitaine écrit sur le dos d'une carte : « *bon pour cent sequins, O'Neilan,* » et, l'ayant placée sur mon or, je commence.

Le jeune officier, tout joyeux, dit :

— Il est possible que votre banque expire avant la fin de la sixième.

Je ne réponds rien, et je continue.

A la cinquième taille, ma banque était à l'agonie : mon jeune officier triomphait. Je le surpris un peu en lui disant que j'étais enchanté de perdre ; car, depuis qu'il gagnait, je le trouvais beaucoup plus aimable.

Il y a des politesses qui portent malheur à la personne qui en est l'objet, et ce fut le cas, car mon compliment lui tourna la tête. Pendant la cinquième taille, un déluge de cartes contraires lui fit perdre tout ce qu'il avait gagné ; et voulant forcer la fortune pendant la sixième taille, il joua en vrai étourdi et perdit tout l'or qu'il avait devant lui.

— Monsieur, me dit-il, vous avez joué de bonheur ; mais je vous demande ma revanche pour demain.

— Ce serait avec plaisir, monsieur, lui dis-je ; mais je ne joue que quand je suis aux arrêts.

Je comptai mon argent ; j'avais gagné deux cent cinquante sequins, plus une dette de cinquante sequins d'un officier qui avait joué sur parole, et qu'O'Neilan prit pour son compte. Je complétais sa part, et au point du jour il me laissa partir.

Rentré à mon auberge, je me couche ; et à mon réveil je vois paraître le capitaine Laurent, le même qui avait joué sur parole. Croyant qu'il était venu pour me payer, je lui dis qu'il était débiteur envers M. O'Neilan ; mais il me répond qu'il était venu pour me prier de lui prêter six sequins sur son billet d'honneur, dans lequel il s'engageait à me payer dans la huitaine. Je les lui donnai, et m'ayant prié de ne rien dire à personne :

— Je vous le promets, lui dis-je, mais ne manquez pas de parole.

Le lendemain je me trouvai malade, et le lecteur sait pourquoi. Je me mis au régime, fort ennuyeux à cet âge ; mais j'y fus constant et je m'en trouvai bien.

Trois ou quatre jours après, le capitaine O'Neilan vint

me faire visite ; et, dès que je lui eus dit que j'étais malade, il se mit à rire, ce qui me surprit fort.

— Vous étiez donc bien portant ? me dit-il.

— Je me portais à merveille.

— Je suis fâché que vous ayez perdu votre santé dans ce vilain réduit. Je vous aurais averti si je l'avais cru.

— Vous le saviez donc ?

— Parbleu ! si je le savais ! Il n'y a que huit jours que je vous ai précédé, et je crois qu'alors elle n'était pas malade.

— Je vous suis donc reconnaissant du présent qu'elle m'a fait ?

— C'est possible, mais c'est une bagatelle ; car vous pouvez en guérir aisément, si cela vous amuse.

— Est-ce que vous ne vous amusez pas à cela ?

— Ma foi, non. Un régime me causerait trop d'ennui : et puis à quoi bon guérir d'une pareille vétille, lorsqu'on est sûr de n'être pas quinze jours sans retomber dans le même besoin ? J'ai eu dix fois cette patience, mais je me suis lassé, et depuis deux ans j'ai pris mon parti.

— Je vous plains, car tel que je vous vois la fortune en amour ne vous serait pas souvent contraire.

— Je ne m'en soucie pas. Les soins que cela coûte me sont plus à charge que la petite incommodité, à laquelle je suis fait.

— Je ne pense pas comme vous ; car le plaisir amoureux est insipide si l'amour ne l'assaisonne. Vous semble-t-il, par exemple, que cette laideron vaille la peine que je souffre à présent ?

— Non, certes ; et c'est pour cela que j'en suis fâché, si j'avais su, j'aurais pu vous faire faire une meilleure rencontre.

— La meilleure en ce genre ne vaut pas ma santé, qu'on ne doit sacrifier qu'à l'amour.

— Vous voulez donc des femmes dignes d'être aimées ? Nous en avons ici quelques-unes. Restez, et quand vous serez guéri, vous pourrez faire des conquêtes.

O'Neilan avait vingt-trois ans ; son père était mort général, et la belle comtesse Borsati était sa sœur. Il me fit voir une comtesse Zanardi Nerli, encore plus belle ; mais j'eus la prudence de n'offrir mon encens à aucune : il me semblait que tout le monde devinait mon état.

Je n'ai jamais trouvé de jeune homme plus livré à la débauche que ce jeune O'Neilan. J'ai souvent passé les nuits à courir avec lui, et j'étais étonné de son audace et de son cynisme. Cependant il était noble, généreux, brave et plein d'honneur.

Si les jeunes officiers alors osaient se permettre tant de choses immorales, tant de turpitudes, ce qui certes n'était pas rare, c'était moins leur faute que celle des privilèges dont ils jouissaient par coutume, par indulgence et par esprit de caste. En voici un exemple.

Un jour O'Neilan, la tête un peu échauffée, entre en ville à bride abattue. Une bonne vieille femme qui traversait la rue n'a pas le temps de l'éviter, elle tombe la tête fendue par les pieds du cheval. O'Neilan se rend aux arrêts ; mais le lendemain il est en liberté, car il suffit de dire que ç'avait été un accident de pur hasard.

L'officier au billet de six sequins n'étant pas venu au bout des huit jours, je lui dis dans la rue que je ne me croyais plus obligé de lui garder le secret. Au lieu de s'excuser :

— Cela m'est égal, me répondit-il.

Cette réponse me paraissant un affront, je pensais à m'en faire rendre raison, quand O'Neilan me dit le lendemain que le capitaine Laurent était devenu fou et qu'on l'avait enfermé. Il guérit dans la suite, mais sa mauvaise conduite le fit chasser du corps.

O'Neilan, brave comme l'épée de Bayard, périt quelques années après à la bataille de Prague. Tel qu'il était, il ne pouvait manquer de périr victime de Mars ou de Vénus. Il vivrait peut-être encore s'il n'avait eu que le courage du renard, mais il avait celui du lion. Dans un soldat c'est une vertu ; mais dans un officier c'est presque un défaut.

Ceux qui bravent le danger avec connaissance de cause sont dignes d'éloges ; mais ceux qui ne le connaissent pas n'y échappent que par miracle et sans mérite. Il faut cependant respecter ces grands guerriers, car leur courage indomptable ne peut être que l'effet d'une âme forte, d'une sorte de vertu qui les met au-dessus des mortels.

Toutes les fois que je pense au prince Charles de Ligne, je verse des larmes. Il était courageux comme Achille, mais Achille était invulnérable. Il vivrait encore si, pendant le combat, il eût pu se souvenir qu'il était mortel. Qui sont ceux qui l'ont connu et qui n'ont pas donné des larmes à sa mémoire ? Il était beau, doux, poli, très-instruit, aimant les arts, gai, plaisant dans ses propos, d'un commerce sûr et d'une humeur toujours égale. Fatale et terrible révolution ! Un coup de canon l'a enlevé à sa famille, à ses amis et au bonheur qui semblait lui sourire.

Le prince de Waldeck a aussi payé d'un bras sa noble intrépidité. On dit qu'il se console de cette perte par l'idée qu'avec celui qui lui reste il peut encore commander une armée.

O vous qui méprisez la vie, dites-moi si par ce mépris vous pensez vous en rendre plus dignes !

L'opéra commença immédiatement après Pâques. J'y allais tous les jours ; car, étant parfaitement guéri, j'avais repris mon train de vie. Je jouissais de voir que Baletti faisait valoir sa compagne. Je n'allais pas chez elle, mais Baletti venait presque tous les matins déjeuner avec moi.

Il m'avait souvent parlé d'une vieille comédienne qui depuis vingt ans avait quitté le théâtre et qui, disait-elle, avait été amie de mon père. Un jour il me prit envie de la voir, et il me mena chez elle.

Je vis une vieille décrépite dont la parure m'étonna autant que toute sa personne. Malgré ses rides, son visage était plâtré de rouge et de blanc, et ses sourcils d'un noir foncé devaient leur couleur à l'eau de la Chine. Elle laissait voir la moitié de sa gorge flasque et dégoûtante, et on ne pouvait se méprendre à son râtelier postiche. Elle

avait une perruque qui collait fort mal, et qui laissait apercevoir quelques poils qui avaient échappé au ravage des ans. Ses mains tremblantes firent trembler les miennes quand elle me les serra. Elle sentait l'ambre à vingt pas et ses minauseries me donnaient à la fois des nausées et envie de rire. Son habillement fort recherché avait pu être de mode vingt ans auparavant. Je voyais avec frayeur les traces horribles de la hideuse vieillesse sur une figure qui, avant que les ans l'eussent flétrie, avait dû être belle, mais ce qui m'étonnait le plus, c'était l'effronterie enfantine avec laquelle ce rebut du temps mettait encore en jeu ses prétendus appas.

Baletti, qui craignait que mon étonnement trop visible ne la choquât, lui dit que ce qui me ravissait était que le temps n'eût pas eu la force de faner la belle fraise qui brillait sur sa poitrine. C'était une envie qui ressemblait à une fraise. C'est elle, me dit la matrone en souriant grimacièrement, qui m'a donné mon nom. Je suis encore et je serai toujours la *Fragoletta*. A ces mots, je ne pus m'empêcher de frémir.

J'avais devant moi le fatal simulacre, cause de mon existence. Je voyais l'objet qui par ses prestiges avait séduit mon père trente ans plus tôt; car, sans elle, il n'aurait point pensé à quitter la maison paternelle et ne serait probablement jamais allé m'engendrer dans une Vénitienne. Je n'ai jamais été de l'avis de l'ancien qui a dit : *Nemo vitam vellet si daretur scientibus* (1).

Me voyant distrait, elle demanda poliment mon nom à Baletti; car il m'avait présenté simplement comme un ami et sans la prévenir de ma visite. Quand elle entendit que je m'appelais Casanova, sa surprise fut extrême. Oui, madame, lui dis-je, je suis le fils de Gaétan Casanova de Parme.

— Qu'entends-je! Que vois-je! Ah! mon ami, j'adorais votre père. Injustement jaloux, il m'a abandonnée. Sans cela vous auriez été mon fils! Laissez-moi vous embrasser comme une tendre mère

(1) Nul ne voudrait de la vie, s'il savait ce qu'elle vaut.

Je m'y attendais, et, de peur qu'elle ne tombât, j'allai au-devant de son embrassade et je me livrai à son tendre souvenir. Toujours comédienne, elle porta son mouchoir à ses yeux, faisant semblant de répandre une larme, et en m'assurant que je ne devais pas douter de ce qu'elle me disait, quoiqu'elle n'eût pas l'apparence d'une vieille.

— Le seul défaut de votre cher père, me dit-elle ensuite, était l'ingratitude. Elle aura sans doute porté le même jugement sur le fils, puisque, malgré ses offres obligeantes, je ne remis plus les pieds chez elle.

Me trouvant la bourse bien fournie, et Mantoue ne m'offrant plus aucun attrait, je me décidai à partir pour Naples pour revoir ma chère Thérèse, dona Lucrezia, Palo père et fils, don Antonio Casanova et toutes mes anciennes connaissances. Ce projet sans doute n'était pas du goût de mon bon génie, car il s'opposa à son exécution. Je serais parti trois jours après si l'envie ne me fût venue d'aller à l'Opéra.

Pendant les deux mois que je passai à Mantoue, je puis dire que j'y vécus en sage, par suite de la folie que j'avais faite le premier jour. Je ne jouai que cette seule fois, et heureusement; et mon petit écart amoureux m'ayant obligé à vivre de régime, je me sauvai peut-être de plus grands malheurs que je n'aurais pas évités sans cela.

CHAPITRE III.

Je vais à Césène pour m'emparer d'un trésor. — Je m'établis chez Franzia.
— Sa fille Javotte.

Je fus, vers la fin de l'opéra, abordé par un jeune homme qui, de but en blanc, et sans autre préambule, me dit qu'étant étranger j'avais grand tort d'être resté deux mois à Mantoue sans aller voir le cabinet d'histoire naturelle

de son père, don Antonio de Capitani, commissaire et président au Canon. Monsieur, lui dis-je, je n'ai péché que par ignorance, et, si vous voulez venir me prendre demain matin à mon auberge, demain au soir vous ne pourrez plus me faire le même reproche et j'aurais réparé mes torts. Le fils du commissaire du Canon vint me prendre, et je trouvai dans monsieur son père un original des plus bizarres. Les raretés de son cabinet consistaient dans la généalogie de sa famille, dans des livres de magie, reliques de saints, monnaies soi-disant antédiluviennes, dans un modèle de l'arche pris d'après nature au moment où Noé aborda dans le plus singulier de tous les ports, le mont Ararat en Arménie; dans plusieurs médailles, dont une de Sésostris, une autre de Sémiramis, et enfin dans un vieux couteau d'une forme bizarre, tout rongé de rouille. Il avait de plus, mais sous clef, tout l'attirail de la franc-maçonnerie.

— Dites-moi, lui dis-je, ce qu'il y a de commun entre l'histoire naturelle et ce cabinet? Car je ne vois là rien qui regarde les trois règnes.

— Comment! vous ne voyez pas le règne antédiluvien, celui de Sésostris et celui de Sémiramis? Ne sont-ce pas là les trois règnes?

A cette réponse, je l'embrasse avec une exclamation de joie, qui n'était qu'un persiflage, mais qu'il prit pour de l'admiration, et alors il déploya tous les trésors de sa burlesque érudition sur tout ce qu'il avait, finissant par son couteau rouillé, qu'il prétendit être celui avec lequel saint Pierre avait coupé l'oreille à Malek.

— Vous possédez ce couteau et vous n'êtes pas millionnaire?

— Et comment pourrais-je l'être par la vertu de ce couteau?

— De deux façons. La première, en vous mettant en possession de tous les trésors cachés dans les terres de l'Église.

— C'est naturel, car saint Pierre en a les clefs.

— La seconde, en le vendant au pape même, si vous

avez les chirographes qui en attestent l'authenticité.

— Vous voulez dire la pancarte. Sans cela je ne l'aurais pas acheté. J'ai tout cela.

— Tant mieux. Le pape, pour avoir ce couteau, ferait, j'en suis sûr, votre fils cardinal : mais il faudrait avoir aussi la gaine.

— Je ne l'ai pas ; mais elle n'est pas nécessaire. En tout cas j'en ferai faire une.

— Ce n'est pas ça ; il faut celle dans laquelle saint Pierre mit lui-même le couteau quand Dieu lui dit : *Mitte gladium tuum in vaginam* (1). Elle existe, et elle est entre les mains de quelqu'un qui pourra vous la vendre à bon marché, à moins que vous ne vouliez lui vendre le couteau ; car la gaine sans le couteau ne lui sert de rien, non plus qu'à vous le couteau sans la gaine.

— Et combien me coûterait-elle ?

— Mille sequins.

— Et combien me donnerait-il du couteau ?

— Mille sequins, car l'un vaut autant que l'autre.

Le commissaire tout ébahi regarde son fils et lui dit d'un ton magistral : Eh bien, mon fils, aurais-tu jamais cru que l'on m'offrirait mille sequins pour ce couteau ? Il ouvre alors un tiroir et en tire une paperasse qu'il déploie devant moi. Elle était en hébreu et portait le dessin du couteau. Je fais semblant d'admirer, et je finis par lui conseiller fortement d'acheter la gaine.

— Il n'est nécessaire ni que j'achète la gaine, ni que votre ami achète le couteau, car nous pouvons déterrer les trésors de moitié.

— Nullement. Le magistère exige que le propriétaire du couteau *in vaginam* ne soit qu'un seul. Si le pape l'avait, il pourrait, par une opération magique que je connais, couper une oreille à tout roi chrétien qui voudrait empiéter sur les droits de l'Église.

— C'est curieux ! mais, effectivement, l'Évangile dit que saint Pierre coupa une oreille à quelqu'un.

(1) Mets ton glaive dans le fourreau.

— Oui, à un roi.

— Oh! pas à un roi.

— A un roi, vous dis-je. Informez-vous si Malek ou Melek ne veut pas dire roi.

— Et si je me déterminais à vendre mon couteau, qui me donnerait mille sequins?

— Moi; la moitié demain, argent comptant, les autres cinq cents en une lettre de change payable à un mois de date.

— Voilà qui s'appelle parler. Faites-nous le plaisir de venir demain manger avec nous un plat de macaroni, et, sous le sceau du plus grand secret, nous parlerons d'une importante affaire.

J'accepte, et je pars résolu à pousser la plaisanterie. Le lendemain j'y fus, et la première chose qu'il me dit fut qu'il savait qu'il y avait un trésor caché dans les États de l'Église, et qu'il se déciderait à acheter la gaine indispensable. Persuadé alors qu'il ne me prendrait pas au mot, je tire ma bourse pleine d'or en lui disant que j'étais prêt à conclure le marché. Le trésor, me dit-il, vaut des millions; mais allons dîner. Vous ne serez pas servi en vaisselle d'argent, mais en mosaïque de Raphaël.

— M. le commissaire, vous êtes un seigneur magnifique; ceci vaut mieux que de la vaisselle plate, quoiqu'un sot n'y vit que de la vilaine faïence.

Le compliment lui plut.

— Un homme très à son aise, me dit-il après-dîner, domicilié dans l'État du Pape, et maître de la maison de campagne où il habite avec toute sa famille, est sûr d'avoir un trésor dans sa cave. Il a écrit à mon fils qu'il est prêt à faire toutes les dépenses nécessaires pour s'en mettre en possession, s'il pouvait lui trouver un habile magicien capable de le déterrer.

Le fils, présent à ce discours, tire de sa poche une lettre, dont il me lit quelques articles, me demandant pardon si, ayant promis le secret, il ne me donnait pas à lire toute la lettre; mais, sans qu'il s'en aperçut, j'avais lu Césène, le nom de l'endroit, et cela me suffisait.

— Il s'agit donc, reprit le père, de me faire acheter à crédit le fourreau indispensable, car je n'ai point d'argent comptant pour le moment. Vous pouvez hardiment endosser mes lettres de change; et si vous connaissez le magicien, vous pouvez être de moitié avec lui.

— Ce magicien est tout prêt : c'est moi; mais si vous ne commencez pas par me compter cinq cents sequins, nous ne ferons rien.

— Je n'ai pas d'argent.

— Vendez-moi donc le couteau.

— Non.

— Vous avez tort, car, actuellement que je l'ai vu, je suis le maître de vous l'enlever. Cependant je suis assez honnête homme pour ne pas vouloir vous jouer ce tour-là.

— Vous êtes le maître de m'enlever mon couteau? Je voudrais en être convaincu, car je n'en crois rien.

— Vous n'en croyez rien? Fort bien : demain vous ne l'aurez plus; mais une fois en mon pouvoir, n'espérez pas que je vous le rende. Un esprit élémentaire que j'ai à mes ordres me l'apportera à minuit chez moi, et le même esprit me dira où est votre trésor.

— Faites qu'il vous le dise, et je serai convaincu.

— Qu'on me donne plume, encre et papier.

Je me mets à interroger mon oracle, et je lui fais répondre que le trésor était à côté du Rubicon.

— C'est, leur dis-je, un torrent qui fut jadis un fleuve.

Ils vont interroger un dictionnaire, et ils trouvent que le Rubicon passe à Césène : je les vois ébahis. Voulant leur laisser la liberté de mal raisonner, je sors.

L'envie m'était venue, non pas de voler cinq cents sequins à ces pauvres idiots, mais d'aller à leurs frais les déterrer chez l'autre sot, à Césène, et de me procurer à rire à leurs dépens. Il me tardait de jouer le rôle de magicien. A cette fin, en sortant de la maison du risible antiquaire, je me rendis à la bibliothèque publique, où, à l'aide d'un dictionnaire, j'écrivis ce morceau d'érudition bouffonne : « Le trésor est à dix-sept toises et demie sous terre, depuis six siècles. Sa valeur se monte à deux millions de sequins ;

la matière est enfermée dans une caisse, la même que Godfroid de Bouillon enleva à Mathilde, comtesse de Toscane, l'an 1081, quand il voulut aider l'empereur Henri IV à gagner la bataille contre cette princesse. Elle fut enterrée par lui-même, au lieu où elle se trouve encore, avant qu'il allât assiéger Rome. Grégoire VII, qui était grand magicien, ayant su où la caisse était enterrée, s'était déterminé à l'aller recouvrer en personne, mais la mort vint traverser ses projets. Après la mort de la comtesse Mathilde, l'an 1116, le génie qui préside aux trésors cachés donna à celui-ci sept gardiens. Dans une nuit de pleine lune, un philosophe savant pourra faire élever le trésor à la superficie du sol en se tenant dans le cercle *maxime*. »

Je m'attendais à voir chez moi le père ou le fils, et je les vis tous deux le lendemain matin. Après quelques propos insignifiants, je leur donne ce que j'avais composé à la bibliothèque, l'histoire du trésor enlevé à la comtesse Mathilde.

Je leur dis que j'étais décidé à recouvrer le trésor et je leur en promis le quart, pourvu qu'ils se déterminassent à faire l'acquisition de la gaine. A cela, j'ajoute la menace de leur enlever le couteau.

— Je me déterminerai, me dit le commissaire, quand je verrai le fourreau.

— Je m'engage, monsieur, à vous le faire voir demain, lui répondis-je.

Et là-dessus nous nous séparâmes, tous fort contents les uns des autres.

Pour construire une gaine propre au couteau merveilleux, il fallait adapter l'idée la plus bizarre à la forme la plus baroque. J'avais la forme du couteau dans la tête, et, tout en rêvant au moyen de produire quelque chose de bien extravagant, mais de convenable à l'objet, je vis dans la cour une vieille savate, reste d'une belle botte de cavalier, et me voilà fixé.

Je prends cette vieille semelle, je la fais bouillir et j'y pratique une ouverture dans laquelle le couteau devait in-

faiblement entrer. Ensuite je la rogne dans tous les sens pour la rendre méconnaissable ; je la frotte avec une pierre ponce, avec de l'ocre et du sable ; et je parviens à lui donner une forme antique si bouffonne que je ne pouvais m'empêcher d'en rire. Quand je la présentai au commissaire, et qu'il y eût mis le couteau, qui y allait parfaitement, le bonhomme resta émerveillé. Nous dinâmes ensemble, et, après diner, nous conclûmes que son fils m'accompagnerait pour me présenter au maître de la maison où était le trésor ; que je recevrais une lettre de change de mille écus romains sur Bologne à l'ordre de son fils ; mais qu'il ne la passerait au mien que lorsque j'en aurais extrait le trésor, et que le couteau dans la gaine ne passerait entre mes mains que lorsque j'en aurais besoin pour faire la grande opération : jusqu'à ce moment, son fils devait toujours l'avoir sur lui.

Ayant adopté ces conditions, nous nous engageâmes par un écrit, et nous fixâmes le départ au surlendemain. Au moment de notre départ, le père donna la bénédiction à son fils, et me dit qu'il était comte palatin, me faisant voir le diplôme que lui avait fait délivrer le pape. Je l'embrasse en l'appelant M. le comte, et je prends sa lettre de change.

Après avoir dit adieu à Marine, que je laissais maîtresse favorite du comte Arcorati, et avoir pris congé de Baletti, que j'étais sûr de revoir à Venise avant un an, j'allai souper avec mon ami O'Neilan.

Le matin nous nous embarquâmes ; et, après avoir passé par Ferrare et Bologne, nous arrivâmes à Césène, et nous nous logeâmes à la poste. Nous étant levés de bonne heure, nous allâmes en nous promenant chez Georges Franzia, riche paysan, maître du trésor. Il demeurait à un quart de mille de la ville, et notre arrivée inattendue le surprit agréablement. Il embrassa Capitani, qu'il connaissait ; et, me laissant avec sa famille, il sortit avec mon compagnon pour aller parler d'affaires.

Faisant mon métier d'observateur, je scrutai tous les membres de la famille, et je jetai mon dévolu sur la fille

ainée. Sa sœur cadette était laide, et son frère était un franc benêt. La mère paraissait être la maîtresse du logis, et trois ou quatre servantes allaient et venaient dans le ménage.

La fille aînée s'appelait Geneviève, comme presque toutes les paysannes de Césène. Dès que je sus son nom, je lui dis qu'elle devait avoir dix-huit ans ; mais, d'un air demi-sérieux, demi-piqué, elle me répondit que je me trompais joliment, puisqu'elle n'en avait que quatorze.

— J'en suis charmé, mon aimable enfant.

Cela lui rendit son air serein.

La maison était bien située, et isolée à quatre cents pas de tout côté. Je vis avec plaisir que je serais bien logé ; mais je remarquai avec peine une exhalaison puante, qui devait infecter l'air, et qui ne devait pas plaire aux esprits que je devais conjurer.

— Madame Franzia, dis-je à la maîtresse, d'où vient cette mauvaise odeur ?

— Monsieur, c'est du chanvre que nous tenons en macération.

Jugeant qu'en éloignant la cause je n'aurais plus à souffrir de l'effet :

— Pour quelle somme en avez-vous, madame ? lui dis-je.

— Pour quarante écus.

— Les voilà : le chanvre est à moi, et je dirai à votre mari de le faire enlever de suite.

Mon compagnon m'ayant appelé, je descendis. Franzia me fit tout l'hommage qu'il croyait dû au plus fameux magicien, quoique je n'en eusse pas l'air.

Nous convinmes qu'il aurait un quart du trésor, qu'un autre quart appartiendrait à Capitani et le reste à moi. On voit que nous n'eûmes guère égard aux droits de Saint-Pierre.

Je lui dis que j'avais besoin d'une chambre à deux lits pour moi seul, et d'une antichambre avec une baignoire. Capitani devait loger au côté opposé au mien, et je devais avoir trois tables dans ma chambre, deux petites et une

grande. Je lui dis qu'il était indispensable qu'il me procurât une couturière vierge de quatorze à dix-huit ans ; mais que cette fille devait être fidèle au secret, ainsi que tous les gens de sa maison, afin que l'inquisition ne pût avoir vent de rien, parce que, dans ce cas, toutes les opérations seraient inutiles.

— Je viendrai, lui dis-je, loger chez vous dès demain ; je ferai deux repas par jour, et je ne puis boire à mes repas que du jevèse. Quant au déjeuner, je ne dois prendre que d'un chocolat que je fais moi-même et dont je suis pourvu. Je vous payerai toute la dépense que vous pourrez faire si je manque mon entreprise.

Vous ferez de suite transporter le chanvre assez loin pour que son odeur n'incommode pas les esprits que je dois évoquer, et vous ferez purifier l'air avec de la poudre à canon. Maintenant, assurez-vous d'un homme de confiance qui aille prendre demain nos effets à l'auberge, et ayez cent bougies neuves et trois torches prêtes à mes ordres.

A ces mots je quitte Franzia, et je prends avec Capitani le chemin de Césène ; mais je n'étais pas à cent pas de chez lui que je l'entends courir après nous.

— Monsieur, me dit-il, tenez, je vous prie, reprenez les quarante écus que vous avez donnés à ma femme pour le chanvre.

— Non, monsieur, je n'en ferai rien, car vous ne devez absolument éprouver aucune perte.

— Reprenez-les, je vous en prie, car je vendrai facilement le chanvre dans la journée pour les quarante écus.

— J'y consens, lui dis-je, confiant sur votre parole.

Ces procédés de ma part firent sur cet homme la plus grande impression, et il ne me considéra qu'avec la plus grande vénération. Mais cette vénération augmenta encore quand, malgré l'avis de mon compagnon, je refusai obstinément d'accepter cent sequins qu'il voulait m'obliger à prendre pour mes frais de voyage. Je le ravis d'aise quand je lui dis qu'à la veille de posséder un trésor on ne faisait pas attention à de pareilles bagatelles.

Dès le lendemain, notre bagage nous ayant précédés, nous nous trouvâmes parfaitement établis chez le riche et simple Franzia.

Il nous servit un bon diner, mais avec profusion ; et je lui dis de faire économie et de me donner à souper simplement à la bonne marée, ce qui fut fait. Après souper, le bonhomme Franzia vint me trouver et me dit que, pour ce qui regardait la jeune fille vierge, il croyait avoir ce qu'il fallait dans sa fille Javotte, qu'il avait consulté sa femme, et que je pouvais en être sûr.

— C'est bien, lui dis-je, mais maintenant dites-moi quels fondements avez-vous pour croire posséder un trésor dans votre maison ?

— D'abord, répondit-il, la tradition orale de père en fils depuis huit générations ; ensuite les grands coups qu'on frappe sous terre pendant la nuit. De plus, la porte de ma cave qui s'ouvre et se referme seule toutes les trois ou quatre minutes ; ce qui est certainement l'ouvrage des démons que nous voyons errer toutes les nuits par la campagne sous la forme de flammes pyramidales.

— Si cela est, il est évident comme deux et deux font quatre, que vous avez chez vous un trésor caché. Gardez-vous bien de mettre une serrure à la porte qui s'ouvre et se referme comme d'elle-même ; car vous auriez un tremblement de terre qui ferait de cette enceinte un abîme. Les esprits veulent être libres et ils brisent toutes les entraves qu'on veut leur opposer.

— Dieu soit loué qu'un savant que mon père fit venir il y a quarante ans nous ait dit la même chose ! Ce grand homme n'avait plus besoin que de trois jours pour extraire le trésor, lorsque mon père sut que l'inquisition allait s'emparer de lui ; et il le fit vite échapper. Dites-moi, je vous prie, comment se fait-il que la magie ne puisse pas résister à l'inquisition ?

— Parce que les moines ont à leur disposition un plus grand nombre de diables que nous. Mais je suis sûr que votre père avait déjà dépensé beaucoup avec ce savant.

— Deux mille écus à peu près.

— Davantage, davantage.

Je lui dis de me suivre, et, pour faire quelque chose de magique, je trempai une serviette dans l'eau et, en prononçant des paroles épouvantables qui n'étaient d'aucune langue, je leur lavai à tous les yeux, les tempes et la poitrine, que Javotte ne m'aurait peut-être pas livrée si je n'avais commencé par celle de son père, de sa mère et de son frère. Je leur fis jurer sur un portefeuille que je tirai de ma poche qu'ils n'avaient aucune maladie impure, et enfin il fallut que Javotte jurât qu'elle était vierge. Comme je la vis rougir jusqu'au blanc des yeux en me faisant ce serment, j'eus la cruauté de lui expliquer ce que c'était; et ensuite, voulant la faire jurer de nouveau, elle me dit que, puisqu'elle savait ce que c'était, il n'était pas nécessaire qu'elle répât son serment. Je leur ordonnai ensuite à tous de me donner un baiser; et, ayant senti que Javotte avait mangé de l'ail, je défendis à tout le monde d'en faire usage, et Georges me promit qu'on n'en trouverait plus dans la maison.

Geneviève n'était pas une beauté sous les rapports du minois, car elle avait le teint hâlé et sa bouche était trop fendue; mais elle avait les dents admirables et la lèvre inférieure un peu saillante, comme si elle avait été disposée pour recevoir des baisers. Elle avait la gorge bien prise et d'une résistance à l'épreuve; mais elle était trop blonde et ses mains étaient trop grasses. Il fallait bien passer sur quelque chose, et, au demeurant, c'était un bon morceau d'ensemble. Mon dessein n'était pas de la rendre amoureuse, la besogne aurait été trop longue avec une paysanne; il me suffisait de la façonner à l'obéissance, car à défaut de l'amour, ce qui m'a toujours paru l'essentiel, il faut une docilité absolue. On ne jouit alors, il est vrai, ni de grâces ni de transports; mais on en est dédommagé par l'empire absolu qu'on exerce.

Je prévins le père, Capitani et Javotte que chacun à son tour souperait avec moi par ordre d'âge, et que Javotte coucherait toujours dans mon antichambre, où l'on devait

placer une baignoire, dans laquelle il fallait que je lavasse mon convive une demi-heure avant qu'il pût se mettre à table, ordonnant aussi qu'il fût à jeun.

Je fis une liste de tous les objets dont je prétendais avoir besoin, et, l'ayant remise à Franzia, je lui dis d'aller lui-même à Césène le lendemain et de tout acheter, mais sans marchander. C'était une pièce de toile blanche de vingt à trente aunes, du fil, des ciseaux, des aiguilles, du storax, de la myrrhe, du soufre, de l'huile d'olive, du camphre, une rame de papier, des plumes, de l'encre, douze feuilles de parchemin, des pinceaux, une branche d'olivier bonne à faire un bâton d'un pied et demi.

Après avoir donné mes ordres de la manière la plus grave et sans éprouver le moindre besoin de rire, ravi de mon rôle de magicien, dans lequel j'étais tout étonné de me trouver si habile, j'allai me coucher.

Le lendemain, dès que je fus levé, je fis appeler Capitani, et je lui prescrivis de se rendre chaque jour à Césène, d'aller au grand café et d'y recueillir soigneusement tout ce qui s'y dirait, et de me le rapporter. Franzia, docile à mes ordres, revint de la ville avant midi avec tous les objets que j'avais demandés.

— Je n'ai pas marchandé, me dit-il, je suis sûr que les marchands m'ont pris pour fou, car j'ai bien payé un tiers de plus que les choses ne valent.

— Tant pis pour eux s'ils vous ont trompé; mais vous auriez tout gâté si vous aviez marchandé. Envoyez-moi votre fille et laissez-moi seul avec elle.

Dès qu'elle fut venue, je lui fis couper la toile en sept morceaux, quatre de cinq pieds chacun, deux de deux pieds et un de deux pieds et demi : ce dernier devait former le capuchon de la robe qui m'était nécessaire pour faire la grande conjuration,

— Asseyez-vous près de mon lit, lui dis-je, et commencez à coudre. Vous dinerez ici et vous y resterez jusqu'au soir. Quand votre père viendra, vous nous laisserez seuls, mais vous reviendrez vous coucher dès que je l'aurai laissé partir.

Elle dina près de mon lit, où la mère lui servit en silence tout ce que je lui envoyai, ne lui laissant boire que du vin de Saint-Jevèse. Vers le soir, son père étant venu, elle sortit.

J'eus la patience de laver ce bonhomme dans le bain, ensuite je le fis souper avec moi; il mangea comme un ogre, m'assurant que c'était la première fois de sa vie qu'il avait passé vingt-quatre heures sans rien prendre. Gris de vin de Saint-Jevèse, il se coucha et dormit d'un profond sommeil jusqu'à l'apparition de sa femme, qui vint m'apporter mon chocolat. Javotte vint comme la veille et cuscita toute la journée. Elle disparut à l'arrivée de Capitani, que je traitai comme Franzia; le lendemain ce fut le tour de Javotte, et c'était là le but de mes travaux.

Quand l'heure fut venue : Allez, Javotte, allez, lui dis-je, vous mettre dans le bain, et vous m'appellerez dès que vous y serez, car je dois vous purifier comme votre père et Capitani.

Elle obéit, et un quart d'heure après, elle m'appela. Je lui fis de nombreuses ablutions dans tous les sens et dans toutes les postures, car elle était d'une docilité parfaite; mais dans ce manège, craignant de me trahir, je souffrais plus que je ne jouissais, et mes mains indiscreètes, parcourant toutes les parties de son corps et s'arrêtant plus volontiers et plus longtemps en certain endroit très-irritable, la pauvre fille se trouvait agitée d'un feu qui la brûlait, mais qui s'apaisa par l'irritation même. Je la fis sortir du bain un instant après, et, devant l'essuyer dans toutes les positions, je fus bien près d'oublier la magie pour me livrer à la nature; mais la nature, plus prompte dans son action, s'étant soulagée d'elle-même, je fus en état d'achever cette scène sans toucher au dénouement, et la quittant je lui dis de se rhabiller et de rentrer de suite après.

Elle était à jeun, et, la faim la pressant, sa toilette ne fut pas longue. Elle mangea d'un appétit dévorant, et le vin de Saint-Jevèse, qu'elle but comme elle aurait bu de l'eau, anima tellement son teint, qu'on ne s'apercevait plus qu'elle fut hâlée. Resté seul avec elle après le souper :

— Ma chère Javotte, lui demandai-je, ce que je t'ai obligée à faire t'a-t-il déplu ?

— Au contraire, cela m'a fait grand plaisir.

— J'espère donc que demain tu ne seras pas fâchée d'entrer dans le bain après moi, et de me laver à ton tour comme j'ai fait.

— Bien volontiers, mais saurai-je le faire ?

— Je vous instruirai ; et, à l'avenir, vous coucherez toutes les nuits dans ma chambre, car je dois m'assurer par moi-même que la nuit de la grande opération magique je vous trouverai dans l'état où vous devez être.

Dès cette heure la jeune fille prit avec moi une contenance assurée, sa gêne disparut, et elle me regardait souvent, en souriant d'un air de confiance. La nature avait opéré, et l'esprit d'une jeune fille agrandit fortement sa sphère du moment où le plaisir a été son précepteur. Elle alla se coucher, et, comme elle savait bien n'avoir rien de nouveau à me montrer, sa pudeur n'eut pas à souffrir de se déshabiller devant moi ; et comme la chaleur rend les moindres voiles importuns, elle se mit à son aise et s'endormit. J'en fis de même, mais avec une sorte de repentir de m'être engagé à n'exploiter le terrain que la nuit de la grande conjuration des esprits. L'opération de l'extraction du trésor devait manquer, je le savais ; mais je savais aussi qu'elle ne manquerait pas par la raison que Javotte aurait été manquée.

Au point du jour, la fillette se lève et se met à l'ouvrage. Dès qu'elle eut fini la robe ou surplis, je la mis à me faire une couronne de parchemin à sept grandes pointes sur laquelle je peignis des figures et des caractères effroyables.

Le soir, une heure avant souper, j'allai me mettre dans le bain, et Javotte y vint dès que je lui dis qu'il était temps qu'elle y entrât. Elle mit le plus grand zèle à me faire les mêmes ablutions que je lui avais faites la veille, et elle y mit toute la douceur et toute l'aménité dont elle était capable. Je passai dans ce bain une heure charmante, jouissant de tout, mais respectant l'essentiel.

Mes baisers lui faisant plaisir, elle se mit à m'en couvrir dès qu'elle vit que je ne le lui défendais pas. Ravi de la voir jouir, je la mis à son aise en lui disant que le succès de la grande opération magique dépendait du degré de plaisir qu'elle prendrait sans contrainte. Elle fit des efforts incroyables pour me convaincre qu'elle était heureuse, et, sans avoir franchi la borne que je m'étais posée moi-même, nous sortimes du bain très-satisfaits l'un de l'autre.

Au moment d'aller nous coucher :

— Est-ce que nous gâterions l'affaire si nous couchions ensemble? me dit-elle.

— Non, ma chère; pourvu que tu sois vierge le jour de la grande opération, c'est tout ce qu'il faut. A ces mots, elle vint se jeter dans mes bras, et nous passâmes une nuit charmante, pendant laquelle j'eus lieu d'admirer la richesse de son tempérament et la retenue du mien; car je fus assez modéré pour ne pas rompre l'obstacle.

Je passai une bonne partie de la nuit suivante avec le père Franzia et Capitani, pour voir de mes propres yeux les phénomènes dont ce bon paysan me parlait. Placé sur le balcon de la cour, j'entendis distinctement des coups souterrains à des intervalles égaux, trois ou quatre par minute. Le bruit ressemblait à celui que produirait un énorme pilon vigoureusement chassé dans un fort mortier de bronze. Je pris mes pistolets et j'allai me placer avec eux auprès de la porte mouvante, tenant une lanterne sourde à la main. Je vis la porte s'ouvrir lentement, et, trente secondes après, se refermer avec violence. Je l'ouvris et la refermai moi-même à plusieurs reprises, et, n'ayant pu découvrir aucune raison physique occulte à ce singulier phénomène, je me déterminai à croire en moi-même qu'il y avait quelque friponnerie adroite et cachée; mais je ne me souciai pas d'en rechercher la cause.

Nous remontâmes, et, m'étant mis de nouveau sur le balcon, je vis dans la cour des ombres qui allaient et venaient. Ce ne pouvait être que l'effet d'un air humide et épais; et pour ce qui était des flammes pyramidales que

je voyais planer dans la campagne, c'était un phénomène que je connaissais. Je laissai cependant mes deux compagnons dans l'idée que c'étaient les esprits qui veillaient sur le trésor.

Ce phénomène est commun dans toute l'Italie méridionale, où la campagne est quelquefois couverte de ces météores que le peuple prend pour des diables, et que la crédule ignorance désigne sous le nom d'esprits follets.

Vous verrez, lecteur, dans le chapitre suivant comment mon entreprise magique se termina, et peut-être rirez-vous un peu à mes dépens, sans que cela me blesse.

CHAPITRE IV.

Je vais tenter mon opération magique. — Orage terrible qui survient. — Ma peur. — Javotte reste pure. — Je quitte la partie, et je vends la galne à Capitani. — Je retrouve Juliette et le prétendu comte Céli, devenu comte Alfani. — Je me décide à partir pour Naples. — Ce qui me jette dans une autre route.

Je devais faire ma grande opération le jour suivant ; car autrement, d'après les idées reçues, j'aurais été obligé d'attendre la pleine lune du mois prochain. Je devais conjurer les gnomes à pousser le trésor au niveau du sol à l'endroit même où j'aurais fait mes conjurations. Certes, je savais bien que l'opération manquerait, mais je savais aussi que je ne manquerais pas de raisons pour satisfaire Franzia et Capitani. En attendant, je devais bien jouer mon rôle de magicien, que j'aimais à la folie. Je fis travailler Javotte toute la journée pour coudre en cercle une trentaine de feuilles de papier sur lesquelles je peignis les figures les plus bizarres. Ce cercle, que j'appelais *maxime*, avait trois pas géométriques de diamètre. Je m'étais fait une espèce de sceptre ou baguette magique de la branche d'olivier que Franzia m'avait apportée de Césène. Étant ainsi préparé, je dis à Javotte qu'à minuit, au moment où je sortirais du cercle, elle devait se tenir prête à tout. Elle

ne reçut pas cet ordre avec répugnance, car il lui tardait de me donner cette preuve d'obéissance; et, de mon côté, me regardant comme son débiteur, je me sentais pressé de la satisfaire.

L'heure étant venue, j'ordonnai au père et à Capitani de se tenir sur le balcon, soit pour être prêts à mes ordres si je venais à les appeler, soit pour empêcher que personne de la maison pût rien voir de ce qui allait se passer. Je me défais alors de tout habillement profane, et je revêts le grand surplis, ouvrage des mains pures d'une vierge; puis je laisse tomber mes longs cheveux épars, je place ma singulière couronne sur ma tête, le cercle *maxime* sur mes épaules, et, empoignant le sceptre d'une main, le merveilleux couteau de l'autre, je descends dans la cour. Là j'étends mon cercle en proférant des paroles barbares, et, après en avoir fait le tour par trois fois, j'y saute au milieu!

Là, accroupi, immobile pendant deux minutes, je me lève et je fixe mes regards sur un gros nuage blafard qui se levait à l'horizon de l'occident, pendant que le tonnerre grondait du même côté avec force. Que j'aurais paru sublime aux yeux hébétés de mes deux idiots, si, examinant un peu avant l'état du ciel de ce côté-là, je m'étais avisé d'annoncer ce phénomène!

Le nuage s'étendit avec une rapidité extrême, et la voûte céleste ne parut bientôt que couverte d'un drap mortuaire que les éclairs les plus vifs sillonnaient dans tous les sens.

Cela étant fort naturel, je n'avais pas la moindre raison d'en être surpris; cependant un commencement de peur me faisait éprouver le besoin d'être dans ma chambre. Bientôt ma frayeur augmenta en voyant les éclats de la foudre, mêlés aux éclairs, se succéder et m'entourer de tous les côtés. J'éprouvai alors ce que peut opérer sur l'esprit une grande frayeur, car je me figurai que, si les foudres qui sillonnaient le terrain autour de moi et qui éclataient sans cesse sur ma tête ne m'anéantissaient pas, c'était simplement parce qu'elles ne pouvaient point entrer

dans mon cercle magique. Ainsi j'adorais mon propre ouvrage ! Cette sotte raison m'empêchait d'en sortir, malgré la peur qui m'y faisait frissonner. Sans cette croyance, fruit d'une frayeur pusillanime, je n'y serais pas resté une minute, et ma fuite précipitée aurait dessillé les yeux à mes deux dupes, qui auraient bien vu que, loin d'être un magicien, je n'étais qu'un poltron. La violence du vent, les éclats retentissants du tonnerre, un froid pénétrant et la frayeur me faisaient trembler comme la feuille. Mon système, que je croyais à toute épreuve, s'était évanoui ; je reconnaissais un Dieu vengeur qui m'avait attendu là pour me punir d'un seul coup de toutes mes scélératesses, et pour mettre fin à mon incrédulité en m'anéantissant. L'immobilité absolue dans laquelle je me trouvais me persuadait que mon repentir était inutile, et cela ne faisait qu'accroître ma profonde consternation.

Pendant le tonnerre cesse, une pluie abondante commence à tomber, le danger disparaît et je sens renaître mon courage. Tel est l'homme ! ou tel au moins je fus alors. La pluie tombait avec une telle abondance, qu'elle aurait inondé la contrée si elle avait duré plus d'un quart d'heure. Dès que la pluie eut cessé, il n'y eut plus ni vent ni nuage, et la lune se montra dans toute sa beauté au milieu d'un firmament de l'azur le plus beau. Je ramasse le cercle, et, après avoir ordonné aux deux amis d'aller se coucher sans me parler, je rentrai dans ma chambre. L'esprit encore préoccupé, je jetai les yeux sur Javotte, et je la trouvai si jolie, que j'en eus peur. Je me laissai docilement essuyer ; ensuite, d'un ton pitoyable, je lui dis d'aller se coucher dans son lit. Le lendemain, dès qu'elle me vit, elle me dit qu'en me voyant arriver tout tremblant, malgré la chaleur qu'il faisait, je lui avais inspiré de la crainte.

Après un sommeil de huit heures, la tête reposée, je me trouvai dégoûté de cette comédie, et, à l'apparition de Geneviève, je fus tout surpris de n'éprouver aucun sentiment. Ce n'était pas que la docile Javotte eût changé, mais je n'étais plus le même. Me sentant dans un état

d'apathie qui m'était inconnu jusqu'alors, par une suite des idées superstitieuses que la frayeur m'avait inspirées la veille, je crus voir que l'état d'innocence de cette jeune fille était protégé par le ciel, et que je n'aurais pas échappé à la mort la plus prompte et la plus terrible si j'avais osé la lui ravir.

Au reste, avec ma tête de vingt-trois ans et mes idées exaltées, je ne voyais dans ma résolution que le père un peu moins dupe et la fille un peu moins malheureuse, à moins qu'il ne lui arrivât ce qui était arrivé à la pauvre Lucie de Paséan.

Dès que Javotte ne fut plus à mes yeux qu'un objet d'une sainte horreur, je me décidai à partir sur l'heure; et ce qui contribuait à rendre cette résolution irrévocable, c'était une appréhension que quelque pieux paysan ne m'eût vu faire mes jongleries dans mon soi-disant cercle magique, et que la très-sainte ou très-infernale inquisition, informée par son pieux zèle, ne se mit à mes trousses pour me donner en spectacle par un bel auto-da-fé dont je ne me souciais aucunement d'être l'acteur principal. Frappé de cette possibilité, je fis appeler le père Franzia et Capitani; et, en présence de la vierge, je leur dis que j'avais obtenu des sept gnomes gardiens du trésor tous les renseignements possibles, mais que j'avais été obligé de faire un accord avec eux pour suspendre l'extraction du précieux dépôt qu'ils étaient chargés de garder. Je dis à Franzia que j'allais lui remettre par écrit tous les renseignements que j'avais contraint ces esprits à me donner. Je lui remis effectivement un écrit pareil à celui que j'avais fabriqué à la bibliothèque publique de Mantoue, et dans lequel j'ajoutai que le trésor consistait en diamants, rubis, émeraudes, et en cent mille livres de poudre d'or. Je lui fis jurer sur mon portefeuille de m'attendre ou de n'ajouter foi à aucun magicien, à moins qu'il ne lui rendit un compte pareil en tous points à celui que je lui faisais la grâce de lui laisser par écrit. Je fis ensuite brûler la couronne et le cercle, et, lui remettant le reste, je lui ordonnai de le garder soigneusement jusqu'à mon retour.

— Quant à vous, Capitani, rendez-vous de suite à Césène, à l'auberge où nous avons logé, et attendez-y l'homme que Franzia va y envoyer avec nos effets.

Voyant la pauvre Javotte inconsolable, je la pris à part et, après lui avoir dit avec tendresse qu'elle me reverrait avant longtemps, je crus devoir la prévenir que, la grande conjuration étant heureusement faite, sa virginité devenait inutile, et qu'elle pouvait se marier dès qu'elle le voudrait ou que l'occasion s'en présenterait.

Je me rendis de suite à la ville, où je trouvai Capitani disposé à retourner à Mantoue après qu'il aurait été à la foire de Lugo. Il me dit en pleurant comme un benêt que son père serait au désespoir quand il le verrait retourner sans le couteau de saint Pierre.

— Je vous le rends, lui dis-je, avec la gaine, si vous voulez m'en donner les mille écus romains que porte la lettre de change.

Trouvant ce marché-là très-avantageux, il y consentit avec joie. Je lui rendis la lettre, et je lui fis signer un billet par lequel il s'engageait à me rendre ma gaine dès que je lui apporterais la même somme, qu'il attend encore.

Je ne savais que faire de la merveilleuse gaine et je n'avais pas besoin d'argent, mais j'aurais cru me déshonorer en la lui donnant pour rien ; et puis je trouvais plaisant de mettre à contribution l'ignorante crédulité d'un comte palatin par la grâce du pape. Plus tard cependant je lui aurais volontiers rendu l'argent qu'il m'en avait donné ; mais le hasard a voulu que nous ne nous soyons revus que bien longtemps après et dans un moment où il m'aurait été difficile de lui en faire la restitution. Je n'ai donc dû le gain de cette somme qu'au hasard, et certes Capitani ne s'avisait pas de s'en plaindre ; car, en possédant *gladium cum vaginâ*, il était dans la pleine confiance de posséder tous les trésors cachés dans les États du saint-père.

Capitani partit le lendemain et j'allais prendre la route de Naples, mais voici encore ce qui m'en empêcha.

En rentrant à l'auberge, après une courte promenade, l'hôte me remit l'affiche du théâtre, qui annonçait quatre représentations de la *Didone* de Metastasio au théâtre Spada. Voyant qu'aucun acteur ni aucune actrice n'étaient de ma connaissance, je me détermine à voir la représentation du soir, et à partir le lendemain par la poste. Une petite peur de l'inquisition me talonnait, et il me semblait déjà avoir des mouches à mes trousses.

Avant d'entrer dans la salle, je vais dans la chambre où les actrices s'habillent, et la première me semble assez avenante. Elle était Bolonaise et on l'appelait Narici. Je la salue, et, après quelques propos de circonstance, je lui demandai si elle était libre. Je ne suis, me dit-elle, engagée qu'avec les entrepreneurs.

— Avez-vous un amant ?

— Non.

— Je m'offre à l'être, si vous vous sentez disposée.

Elle me sourit d'un air goguenard, et me dit : Tenez, prenez-moi quatre billets pour les quatre représentations. Je tire deux sequins, ayant soin qu'elle vit ma bourse bien fournie, je prends les quatre billets, et les donnant à la fille qui la servait et qui était plus jolie qu'elle, sans lui rien dire de plus, je m'en vais. Elle me rappelle ; je fais semblant de ne pas l'entendre et je vais prendre un billet de parterre. Après le premier ballet, trouvant tout du dernier médiocre, je me lève pour m'en aller, lorsque, portant mes regards sur la grande loge, j'y vois, à mon grand étonnement, le Vénitien Manzoni avec la fameuse Juliette, dont le lecteur se rappellera le fameux bal et le soufflet.

Voyant qu'on ne m'observait pas, je demande à mon voisin qui était cette belle dame couverte de diamants. C'est, me dit-il, la dame Querini, Vénitienne, que le général comte Spada, maître du théâtre et que vous voyez près d'elle l'a conduite ici de Faënza, sa patrie. Charmé que M. Querini l'eût enfin épousée, mais ne pensant pas à l'approcher par les raisons que le lecteur n'aura pas oubliées, non plus que nos débats lorsqu'elle voulut que je

l'habillasse en abbé, j'allais sortir ; mais au moment même, elle m'aperçoit et m'appelle. Je m'approche, et, ne voulant pas être connu, je lui dis tout bas que je m'appelais Farusi. Manzoni me dit aussi que je parlais à Son Excellence M^{me} Querini. Je le sais, lui dis-je, par une lettre que j'ai reçue de Venise, et j'en fais mes sincères félicitations à M^{me} Juliette qui m'entend, me fait sur-le-champ baron, et me présente au comte de Spada. Ce seigneur m'invite aussitôt affectueusement à entrer dans sa loge, et après m'avoir demandé d'où je venais, où j'allais, etc., il me prie de lui faire l'honneur de souper avec eux.

Il y avait dix ans qu'il avait été ami de Juliette à Vienne, lorsque Marie-Thérèse, voyant la mauvaise influence de ses charmes, crut devoir l'en faire sortir. Elle avait renouvelé connaissance avec lui à Venise, où elle l'avait engagé à la conduire à Bologne en partie de plaisir ; et M. Manzoni, son ancien suivant, qui me conta tout cela, l'accompagnait pour pouvoir rendre témoignage de sa bonne conduite à M. Querini. Ce n'était pas à la vérité un chaperon des mieux choisis.

Elle voulait à Venise que tout le monde crût qu'il l'avait épousée en secret ; mais à cinquante lieues de là elle ne croyait pas cette formalité utile, et le général l'avait déjà présentée comme M^{me} Querini Papozze à toute la noblesse de Césène. Au reste, M. Querini aurait eu tort d'avoir été jaloux du général ; car c'était une connaissance de trop longue main, qui ne devait pas tirer à conséquence. Il est d'ailleurs reçu parmi certaines femmes qu'un amant dernier venu qui se montre jaloux d'une ancienne connaissance ne peut être qu'un sot, et qu'on peut le traiter comme tel. Juliette, craignant sans doute mon indiscretion, m'avait vite appelé ; mais, voyant que j'avais également à redouter la sienne, elle se rassura. Je la traitai politiquement dès le principe avec tous les égards dus à sa qualité.

Je trouvai chez le général nombreuse compagnie, et des femmes assez jolies. Ne voyant pas Juliette, je la demande à M. Manzoni, qui me dit qu'elle était à la table

du pharaon, où elle perdait son argent. Je m'y rends et je la vois assise à la gauche du banquier, qui pâlit en me voyant. C'était le prétendu comte Céli. Il me présente un livret ; je le refuse avec politesse, mais j'accepte l'offre de Juliette d'être de moitié avec elle. Elle avait une cinquantaine de sequins, je lui en donne autant et je m'assieds à son côté. A la fin de la taille, elle me demande si je connaissais le banquier, et je m'aperçus qu'il l'avait entendue : je lui dis que non. La dame qui était assise à ma gauche me dit que c'était le comte Alfani. Une demi-heure après M^{me} Querini perdait avec un sept et le va de dix sequins, et le coup était décisif. Je me lève et j'attache mes yeux sur les mains du banquier. Malgré cela il file, et madame perd.

Au même instant le général vient la prendre pour aller souper : elle quitte, laissant là le reste de son or, et au dessert, étant retournée au jeu, elle perdit tout.

Ayant animé le souper par une foule d'histoires et de fines plaisanteries, je captivai l'amitié de toute la société ; mais plus particulièrement celle du général, qui, m'ayant entendu dire que je n'allais à Naples que pour satisfaire un caprice amoureux, me conjura de passer un mois avec lui, et de lui faire le sacrifice de ma fantaisie. Ce fut en vain ; car, ayant le cœur vide, il me tardait de revoir Lucrezia et Thérèse, dont, depuis cinq ans, je ne pouvais me rappeler que confusément les charmes. Je consentis cependant à rester à Césène les quatre jours qu'il voulait encore y passer.

Le lendemain matin, au moment où je faisais ma toilette, je vois venir le poltron Alfani-Céli. Je l'accueille par un sourire moqueur en lui disant que je l'attendais.

Mon coiffeur était présent, il ne me répondit rien ; mais dès que nous fûmes seuls :

— Quelles raisons, me dit-il, pouvez-vous avoir pour m'attendre ?

— Mes raisons sont des probabilités que vous entendrez en détail dès que vous m'aurez compté cent sequins, ce que vous allez faire de suite.

— En voilà cinquante que je suis venu vous apporter : vous ne sauriez en exiger davantage.

— Je les prends à-compte ; mais par bonté d'âme je vous prévins de ne pas vous trouver ce soir chez le comte, car vous n'y serez pas reçu, et ce sera à moi qu'on aura cette obligation.

— J'espère qu'avant de faire cette mauvaise action vous y penserez.

— J'y ai déjà suffisamment pensé. Mais vite, partez.

Quelqu'un ayant frappé à ma porte, le prétendu Alfani partit sans que j'eusse besoin de lui en renouveler l'ordre. C'était le premier castrat qui venait m'inviter à dîner, de la part de la Narici. Trouvant l'invitation plaisante, j'acceptai en riant. Ce castrat bouffon s'appelait Nicolas Peritti, et prétendait être petit-fils d'un enfant naturel de Sixte V ; ce qui était très-possible. J'en parlerai quinze ans plus tard.

En arrivant, je vois le comte Alfani, qui bien certainement ne m'attendait pas, et l'idée me vint qu'il devait me prendre pour son mauvais génie. M'ayant salué avec beaucoup de politesse, il me pria d'entendre deux mots en particulier. Je vous donne encore cinquante sequins, me dit-il ; mais en qualité d'honnête homme, vous ne pouvez les prendre que pour les rendre à M^{me} Querini : mais comment les lui remettre sans lui dire que vous m'avez obligé à cette restitution ? Vous sentez quelles doivent en être les conséquences.

— Je les lui remettrai quand vous ne serez plus ici ; en attendant, je serai discret ; mais gardez-vous de corriger la fortune en ma présence, car je vous jouerai quelque mauvais tour.

— Doublez ma banque et vous serez de moitié.

— Votre proposition est une offense.

Il me donna cinquante sequins, et je lui promis le secret.

Il y eut nombreuse compagnie chez l'actrice, surtout en jeunes gens, qui, après le dîner, perdirent tout leur argent. Je ne jouai pas ; ce qui désappointa la belle, car elle

ne m'avait invité que parce qu'on m'avait jugé devoir être de la trempe des autres. Demeuré simple spectateur, j'eus lieu d'observer combien Mahomet avait eu raison de défendre les jeux de hasard.

Le soir, après l'opéra, ledit comte fit la banque; je jouai et je perdis deux cents sequins; mais ne pouvant m'en prendre qu'à la fortune. M^{me} Querini gagna. Le lendemain, avant souper, je fis presque sauter la banque, et après souper, me sentant fatigué et content de mon gain, j'allai me coucher.

Le lendemain matin, c'était la veille du quatrième jour, je fus chez le général et j'appris que son adjudant avait jeté les cartes au nez du soi-disant Alfani, et qu'ils avaient un rendez-vous à midi. J'allai trouver cet officier dans sa chambre et je lui offris d'être son second, l'assurant qu'il n'y aurait point de sang versé. Il me remercia; et à diner il me dit que j'avais deviné, car le comte Alfani était parti pour Rome.

— Eh bien, dis-je à la société, je vous ferai une banque ce soir.

Après diner, ayant pris à part M^{me} Querini, je lui contai l'histoire et je lui présentai les cinquante sequins dont j'étais dépositaire.

— Vous voulez, me dit-elle, au moyen de cette fable, me faire présent de cinquante sequins, mais je n'en veux pas: je n'ai pas besoin d'argent.

— Je vous donne ma parole que j'ai forcé le fripon à me les rendre avec les cinquante autres qu'il avait de moi.

— Cela peut être, mais je ne veux pas vous croire. Sachez d'ailleurs que je ne me crois pas assez imbécile pour me laisser duper, moins encore pour me laisser voler.

La philosophie défend de se repentir d'avoir fait une bonne action; mais il peut être permis d'en être fâché lorsque par une interprétation malveillante on cherche à en faire un reproche.

Le soir, après la dernière représentation, je taillai chez

le général, ainsi que je l'avais promis, et j'y perdis quelques sequins; mais on me fit des caresses. Cela est bien plus doux que de gagner quand le joueur n'est pas dans la nécessité d'être à l'affût de l'argent.

Le comte de Spada, qui m'avait pris en affection, me pria d'aller avec lui à Brisighetta; mais je résistai, voulant absolument partir pour Naples.

Le lendemain je fus éveillé par un tapage épouvantable qu'on faisait presque à la porte de ma chambre.

Je sors du lit et j'ouvre ma porte pour voir ce que c'est. Je vois une bande de sbires à la porte d'entrée, et dans un lit un homme de bonne mine, sur son séant, qui s'égosillait à crier en latin contre cette canaille, vraie plaie de l'Italie, et contre l'hôte, présent, et qui avait eu la scélé-ratesse de leur ouvrir la porte.

Je demande à l'hôte de quoi il s'agissait.

— Ce monsieur, me répond le drôle, qui apparemment ne parle que latin, est couché avec une fille, et les archers de l'évêque sont venus pour savoir si c'est sa femme: c'est tout simple. Si elle l'est, il n'a qu'à les en convaincre par quelque certificat, et tout sera dit; mais si elle ne l'est pas, il faut bien qu'il se contente d'aller en prison avec la fille. Cela pourtant n'arrivera pas, car je m'engage à arranger l'affaire à l'amiable moyennant deux ou trois sequins. Je parlerai à leur chef, et tous ces gens-là s'en iront. Si vous parlez latin, entrez et faites-lui entendre raison.

— Qui a forcé la porte de la chambre?

— On ne l'a pas forcée; c'est moi qui l'ai ouverte: c'est mon devoir.

— C'est un devoir de voleur de grand chemin et non d'un hôte honnête homme.

Indigné d'une pareille infamie, je crus devoir m'en mêler. J'entre en bonnet de nuit, et je conte à l'homme toutes les circonstances de cette tracasserie. Il me répond en riant que premièrement on ne pouvait pas savoir si la personne qui était couchée à côté de lui était une femme, car on ne l'avait vue habillée qu'en officier, et qu'en second

lieu, il croyait que personne au monde n'avait le droit de l'obliger à rendre compte si c'était sa femme ou sa maîtresse, en supposant que l'être qui couchait avec lui fût réellement une femme.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis déterminé à ne pas déboursier un écu pour finir cette affaire et à ne sortir du lit que lorsqu'on aura refermé ma porte. Dès que je serai habillé, je vous ferai voir un joli dénouement à cette pièce. Je chasserai tous ces coquins à coups de sabre.

Je vois alors dans un coin de la chambre un sabre et un habit hongrois qui avait l'apparence d'un uniforme. Je lui demandai s'il était officier.

— J'ai, me répondit-il, écrit mon nom et ma qualité sur le livre de consigne de l'hôte.

Étonné de l'extravagance de l'aubergiste, je l'interroge à ce sujet, et il avoue que c'était la vérité ; mais il ajoute que cela n'empêchait pas que le for ecclésiastique n'eût le droit de surveiller tout scandale.

— L'affront que vous venez de faire à cet officier vous coûtera cher, monsieur l'hôte.

Pour toute réponse, il me rit au nez. Piqué au vif de me voir bafoué par cette vile canaille, je prends fait et cause, et je demande à l'officier s'il avait la confiance de me donner son passe-port pour quelques instants.

— J'en ai deux, me dit-il, je puis fort bien vous en confier un.

En disant cela, il le tire d'un portefeuille et me le remet. Il était du cardinal Albani ; l'officier était capitaine dans un régiment hongrois de l'impératrice et reine. Il venait de Rome et il allait à Parme pour remettre à M. Dutillet, premier ministre de l'infant duc de Parme, des dépêches que lui avait remises le cardinal Albani Alexandre.

Dans le moment un homme entra dans la chambre en vociférant et me prie de dire à ce monsieur de s'arranger avec ces gens-là, parce qu'il voulait partir sans plus attendre.

— Qui êtes-vous ? lui dis-je.

Il me répond qu'il était le voiturier avec lequel le capitaine devait partir.

Voyant alors que c'était un coup monté, je prie l'officier de m'abandonner l'affaire, l'assurant que je la terminerais avec honneur.

— Faites, me dit-il, tout ce que vous voudrez.

Me tournant alors vers le voiturier :

— Montez, lui dis-je, la malle du capitaine, et vous allez être payé.

Dès que la malle fut dans la chambre, je tirai huit sequins de ma bourse et je les lui donnai après en avoir obtenu quittance pour le capitaine, qui ne parlait qu'allemand, hongrois et latin. Le voiturier partit, et les sbires, très-consternés, partirent avec lui, à l'exception de deux qui restèrent dans la salle.

— Capitaine, dis-je au Hongrois, veuillez rester dans votre lit jusqu'à mon retour. Je m'en vais chez l'évêque pour lui rendre compte de l'affaire et lui faire sentir la réparation qu'il vous doit. D'ailleurs, ajoutai-je, le général Spada est à Césène et...

Il ne me laissa pas achever.

— Je le connais, me dit-il; et si j'avais su qu'il fût ici, j'aurais brûlé la cervelle à l'aubergiste qui a ouvert la porte à cette canaille.

Je m'habille à la hâte, et, sans être coiffé, je me rends en redingote chez l'évêque, et, faisant grand tapage, je force presque la valetaille à me mener dans sa chambre. Le laquais qui était à la porte me dit que Sa Grandeur était encore au lit.

— C'est égal, je n'ai pas le temps d'attendre.

Je le repousse et j'entre. Je conte au prélat toute l'histoire en brochant sur le tapage, me récriant sur l'iniquité d'un pareil procédé, et frondant une police vexatoire qui se jouait ainsi du droit sacré des gens et de celui des nations.

L'évêque ne me répond pas, mais il ordonne qu'on me conduise à sa chancellerie.

Je trouve le chancelier et je lui répète ce que j'avais dit

à l'évêque, mais avec des paroles peu mesurées et plus propres à irriter qu'à adoucir, et nullement faites pour obtenir la délivrance de l'officier. Je vais jusqu'à la menace et je dis que, si j'étais l'officier, j'exigerais une réparation éclatante. Le prêtre me rit au nez; c'était ce que je voulais, et, après m'avoir demandé si j'avais le transport au cerveau, il me dit de m'adresser au chef des sbires.

— A d'autres, l'abbé, à d'autres qu'au chef des sbires; et, charmé d'avoir envenimé l'affaire, je le quitte et vais droit chez le général Spada. On me dit qu'il ne serait visible qu'à huit heures, et je retourne à l'auberge.

Au feu qui m'agitait, à l'ardeur avec laquelle j'avais pris cette affaire à cœur, on aurait cru, et je pourrais le laisser croire à mes lecteurs, que mon indignation ne venait que de l'horreur que j'éprouvais de voir une police libertine, immorale et vexatrice se permettre envers un étranger une persécution odieuse; mais pourquoi tromper un lecteur bienveillant auquel je dois la vérité que je lui ai promise? Disons donc qu'il est bien vrai que j'éprouvais de l'indignation, mais que ce qui me donnait tant d'ardeur était un motif plus personnel. Je m'imaginai délicieuse la fille cachée sous la couverture: je brûlais d'impatience de voir sa figure, que la honte, sans doute, ne lui avait pas permis de montrer. Elle m'avait entendu, et mon amour-propre ne me permettait pas de douter qu'elle ne m'eût jugé mieux valant que son capitaine.

La porte de la chambre étant demeurée ouverte, j'entre et je rends compte au capitaine de tout ce que j'avais fait. L'assurant que dans la journée il serait maître de partir aux dépens de l'évêque, car le général ne manquerait pas de lui faire donner pleine satisfaction. Il me remercia affectueusement, me rendit mes huit ducats et me dit qu'il ne partirait que le lendemain.

— De quel pays, lui dis-je, est votre compagnon de voyage?

— Il est Français, et ne parle que sa langue.

— Vous parlez donc français?

— Pas un mot.

- C'est plaisant ! Vous jouez donc la pantomime ?
- Absolument.
- Je vous plains, car c'est un langage difficile.
- Oui, pour les nuances de la pensée ; mais pour le matériel, nous nous comprenons parfaitement.
- Puis-je lui demander de déjeuner avec vous ?
- Demandez-lui si cela lui fera plaisir.
- Aimable compagnon du capitaine, dis-je en français, voulez-vous bien m'admettre en tiers à votre déjeuner ?

Aussitôt je vois sortir de dessous la couverture une tête ravissante, échevelée, fraîche, riante, et qui, malgré son bonnet d'homme, me décèle un sexe sans lequel l'homme serait sur la terre l'animal le plus malheureux.

Enchanté de cette gracieuse apparition, je lui dis que j'avais eu le bonheur de m'intéresser pour elle avant de l'avoir vue ; et que maintenant que j'avais le plaisir de la voir, je ne pouvais que redoubler d'empressement pour lui être utile.

Elle me répondit avec une grâce et une vivacité d'esprit qui n'appartiennent qu'à cette nation aimable, et elle rétorqua mon argument avec une finesse d'expression dont je fus enchanté. Ma demande étant agréée, je sors pour aller commander le déjeuner et les laisser seuls pour se placer sur leur séant ; car ils étaient décidés à ne point sortir du lit que la porte de leur chambre ne fût refermée.

Le garçon de café étant venu, je rentre et je vois ma jolie Française en redingote bleue, les cheveux mal peignés en homme, mais ravissante, même sous ce costume. Je soupirais de la voir debout. Elle déjeuna sans jamais interrompre l'officier, qui me parlait et que je n'écoutais point ou que j'écoutais mal, tant j'étais dans une sorte d'enchantement.

Aussitôt après déjeuner, je vais chez le général et je lui conte l'affaire en l'amplifiant de manière à piquer son amour-propre martial. Je lui dis que s'il ne remédiait pas à l'affaire, l'officier était décidé à dépêcher une estafette au cardinal protecteur. Mais mon éloquence était super-

fine, car il aimait que les prêtres se mêlassent des affaires du ciel et qu'ils ne missent point le nez dans les affaires de ce monde.

— Je vais, dit-il, mettre bon ordre à cette bouffonnerie en lui donnant le ton de la plus grande importance.

Allez, dit-il à son aide de camp, allez inviter à dîner cet officier et son compagnon, et rendez-vous ensuite chez l'évêque, que vous préviendrez que l'officier qui a reçu un sanglant affront ne partira qu'après avoir obtenu une satisfaction éclatante et la somme d'argent qu'il viendra exiger en dédommagement. Dites-lui que c'est moi qui l'en fait prévenir, et que toutes les dépenses que l'officier fera d'ailleurs ici seront à ses frais.

Quelle jouissance pour moi d'être présent à cet ordre ! car, plein de vanité, je m'en regardais comme l'auteur. Je sors avec l'adjutant et je vais le présenter au capitaine, qui le reçoit avec la joie d'un soldat qui voit son camarade. L'adjutant l'invite avec son ami, et lui dit de mettre par écrit ce qu'il demandait pour satisfaction et dédommagement. Les sbires, à l'aspect de l'adjutant du général, avaient disparu. Je donnai au capitaine plume, papier et encre, et il rédigea sa demande en assez bon latin pour un Hongrois. Ce brave homme ne voulut absolument exiger que trente sequins, malgré mes instances pour qu'il en exigeât cent. Il fut aussi beaucoup trop modéré pour la satisfaction, car il n'exigea que de voir l'hôte et les sbires réunis pour lui demander pardon à genoux et en présence de l'adjutant du général. Il menaça l'évêque d'envoyer une estafette à Rome au cardinal Alexandre, s'il n'obtenait pas ce qu'il demandait en deux heures, et qu'il resterait à Césène à ses frais à dix sequins par jour.

L'officier part, et un instant après l'hôte entre respectueusement et dit à l'officier qu'il était libre ; mais l'officier lui ayant fait dire par moi qu'il lui devait vingt coups de canne, il gagna bien vite la porte.

Je les laissai seuls pour m'aller habiller, devant dîner avec eux chez le général. Une heure après je les revis

fort bien vêtus en uniforme. Celui de la Française était de fantaisie, mais très-élégant ; et dans l'instant, abandonnant Naples, je me décide à aller à Parme avec eux. La beauté de cette jolie Française m'avait déjà captivé. Le capitaine frisait la soixantaine, et je trouvais naturellement cette union très-mal assortie. Je me mis en tête que l'affaire que je méditais pourrait s'arranger à l'amiable.

L'adjudant revint avec un prêtre de l'évêché, qui dit au capitaine qu'il aurait la satisfaction et le dédommagement qu'il exigeait ; que cependant il devait se contenter de quinze sequins. Trente ou rien, répondit sèchement le Hongrois. Il les obtint et tout fut fini. Cette belle victoire ayant été le fruit de mes soins, elle me valut l'amitié du capitaine et celle de sa belle compagne.

Pour s'apercevoir de prime abord que le compagnon du capitaine n'était pas un homme, il n'y avait qu'à voir ses hanches. Elle était trop belle femme pour pouvoir passer pour homme ; et certes les femmes qui, travesties, se piquent de nous ressembler, ont grand tort, car elles avouent par là la privation d'une de leurs plus belles perfections.

Un peu avant l'heure du diner, nous nous rendimes chez le général, lequel s'empressa de présenter les deux officiers à toutes les dames présentes. Aucune ne s'y méprit, mais, sachant déjà l'histoire, toutes furent ravies de diner avec le héros de la pièce, et toutes prirent le parti de traiter le jeune officier comme s'il avait été homme ; mais de leur côté les hommes lui offrirent un hommage plus convenable à son sexe.

M^{me} Querini fut la seule qui bouda, car la belle Française attirant toute l'attention, son amour-propre souffrait de se voir négligée. Elle ne lui adressait la parole que pour faire parade de son français, qu'elle parlait assez bien. Le pauvre capitaine ne parla presque point, car personne ne se souciait de parler latin, et le général n'avait pas grand'chose à lui dire en allemand.

Un vieil abbé qui se trouvait à table tâcha de justifier

l'évêque en assurant que l'hôte et les sbires n'en agissaient ainsi que par l'ordre du Saint-Office. C'est pour cette raison, nous dit-il, que dans les auberges il n'y a point de verrou, afin que les étrangers ne puissent point s'enfermer. L'inquisition ne veut pas permettre que l'on couche avec d'autre femme qu'avec la sienne.

Vingt ans plus tard j'ai trouvé en Espagne toutes les portes munies d'un verrou en dehors; de sorte que les voyageurs étaient dans une auberge comme en prison, et exposés à toutes les avanies des visites nocturnes. Cette maladie est si enracinée en Espagne, qu'elle menace d'engloutir un jour la monarchie, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un beau jour le grand inquisiteur fit tondre le roi et se mit à sa place.

CHAPITRE V.

J'achète une belle voiture, et je pars pour Parme avec le vieux capitaine et la jeune Française. — Je revois Javotte et lui fais présent d'une belle paire de bracelets d'or. — Mes perplexités touchant ma compagne de voyage. — Monologue. — Entretien avec le capitaine. — Tête-à-tête avec la Française.

La conversation était animée, et le jeune officier femelle occupait tout le monde, même M^{me} Querini, quoiqu'elle ne se donnât guère la peine de dissimuler le secret dépit qu'elle éprouvait.

— Je trouve singulier, lui dit-elle, que vous puissiez vivre ensemble sans jamais vous parler.

— Pourquoi singulier, madame? Nous nous entendons à merveille, car la parole est fort peu nécessaire aux affaires que nous avons à traiter ensemble.

Cette réponse, faite avec grâce et vivacité, fit éclater de rire toute la compagnie, excepté pourtant M^{me} Querini Juliette, qui, faisant sottement la bégueule, la trouvait trop claire.

— Je ne connais pas, dit-elle au jeune officier, d'affaires

que l'on puisse traiter sans le secours de la parole ou de la plume.

— Vous m'excuserez, madame, il y en a. Le jeu, par exemple, est une affaire.

— Est-ce que vous ne faites que jouer ?

— Nous ne faisons que cela. Nous jouons au pharaon, et je tiens la banque.

Tout le monde, sentant la finesse de cette réponse évasive, recommença à rire, et Juliette comme les autres.

— Mais, dit le général, la banque gagne-t-elle beaucoup ?

— Quant au gain, il est si peu important, qu'il ne vaut guère la peine d'en parler.

Personne assurément ne s'avisa de traduire cette phrase à l'honnête capitaine. Tout le reste de la conversation fut de ce piquant, et la société se sépara enchantée de la grâce et de l'esprit du charmant officier.

Vers le soir, au moment de partir, j'allai prendre congé du général et je lui souhaitai bon voyage.

— Adieu, me dit-il, je vous souhaite aussi bon voyage et beaucoup de plaisir à Naples.

— Je n'y vais pas pour le moment, lui dis-je ; j'ai changé d'idée et je vais à Parme, où je désire voir l'infant. Je me propose en même temps de servir d'interprète à ces deux officiers, qui ne peuvent ni s'entendre ni se faire comprendre.

— Je vous entends, et, si j'étais à votre place, j'en ferais autant.

Je pris également congé de M^{me} Querini, qui me demanda de lui écrire de Bologne. Je le lui promis, avec l'intention de n'en rien faire.

Cette jeune Française m'avait intéressé cachée sous la couverture ; elle m'avait plu dès qu'elle avait montré sa figure, et bien plus lorsque je l'avais vue habillée. Elle acheva de me captiver à table en déployant une sorte d'esprit que j'aimais beaucoup, qu'on trouve rarement en Italie, et dont le beau sexe en France est assez générale-

ment pourvu. Sa conquête ne me paraissant pas difficile, je pensais au moyen de me l'assurer. Mettant toute fatuité de côté, je me croyais fait pour lui convenir mieux que son vieux Hongrois, homme charmant pour son âge, mais qui enfin annonçait la soixantaine, tandis que mes vingt-trois ans brillaient sur tous mes traits. Il me semblait que, de la part de l'officier, je ne devais m'attendre à aucun obstacle, car il paraissait être un de ces hommes qui, traitant l'amour comme une affaire de pure fantaisie, s'arrangent facilement selon les circonstances et se prêtent de bonne grâce aux compositions que le hasard présente. La fortune ne pouvait m'offrir une occasion plus heureuse de pousser mon affaire que de me rendre compagnon de voyage de ce couple mal assorti. Il ne me paraissait pas possible que l'on pût me refuser; car il devait leur être fort agréable que je voulusse les accompagner, puisque seuls ils ne pouvaient se communiquer aucune pensée.

Me croyant sûr de mon fait et résolu de tenter l'aventure, dès que nous fûmes à l'auberge je demandai à l'officier s'il comptait aller à Parme en poste ou autrement.

— N'ayant pas de voiture, je préfère y aller en poste.

— J'en ai une fort commode; je vous offre les deux places du fond, si ma société vous est agréable.

— C'est un vrai bonheur. Faites-moi le plaisir d'en faire la proposition à Henriette.

— Voulez-vous, madame, m'accorder l'honneur de vous accompagner à Parme ?

— J'en serais enchantée, car au moins nous parlerions. Mais monsieur, prenez-y garde, car votre besogne ne sera pas facile, puisque vous vous trouverez souvent obligé de nous faire la chouette.

— Je m'y prêterai avec un grand plaisir; je suis seulement fâché que le voyage soit si court. Nous en parlerons à souper; en attendant, souffrez que je vous quitte pour aller terminer quelques affaires.

Ces affaires étaient une voiture que je n'avais qu'en imagination. Je me rends au café de la noblesse, et comme si le hasard eût voulu me servir à souhait, on m'informe qu'il y en avait une à vendre, mais que personne ne voulait l'acheter parce qu'elle était trop chère. On en voulait deux cents sequins, et elle n'était qu'à deux places avec un strapontin. C'était précisément ce que je voulais. Je me fais conduire à la remise, et je vois une superbe voiture anglaise qui devait avoir coûté deux cents guinées. Le comte à qui elle appartenait était à souper; je lui fais dire que je le priais de ne point vendre la voiture jusqu'au lendemain matin, et je retourne à l'auberge très-satisfait. Pendant le souper, je ne parlai au capitaine que pour convenir que nous partirions le lendemain après dîner; tout le reste de la conversation ne fut qu'un dialogue entre Henriette et moi. La conversation était charmante: elle me présentait un genre d'esprit gracieux qui m'était encore inconnu, car je n'avais jamais eu l'occasion de m'entretenir avec une Française. Trouvant cette jeune femme de plus en plus ravissante et ne pouvant cependant voir encore en elle qu'une aventurière, j'étais tout étonné de lui découvrir ces sentiments nobles et délicats qui ne peuvent être que le fruit d'une bonne éducation; mais quand cette idée venait, comme elle ne cadrait pas avec mes intentions sur elle, je la rejetais. Chaque fois que je tâchais de la faire parler de l'officier, elle détournait le discours ou éludait mes insinuations avec une finesse de tact qui m'étonnait et qui cependant me plaisait beaucoup, tant elle le faisait avec grâce. Elle n'éluda point cependant celle-ci :

— Dites-moi au moins, madame, si le capitaine est votre époux ou votre père.

— Il n'est, me répondit-elle en souriant, ni l'un ni l'autre.

Cela me satisfit, car au fond je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

Le bonhomme s'était endormi; quand il se réveilla, je leur souhaitai une bonne nuit, et j'allai me coucher le cœur

plein d'amour et la tête pleine de projets. Je voyais que tout prenait la tournure la plus favorable, et j'étais persuadé de réussir ; car j'avais vingt-trois ans, la plus brillante santé, de l'or et beaucoup d'audace. L'aventure me paraissait d'autant plus délicieuse qu'en moins de trois ou quatre jours je devais en voir le dénouement.

Le lendemain de très-bonne heure j'allai chez le comte Dandini, possesseur de la voiture, et en passant devant la boutique d'un orfèvre, j'achetai une paire de bracelets d'or en chaîne de Venise, chacun de cinq aunes de long et d'une finesse rare. C'était un présent que je destinais à Javotte.

Dès que le comte Dandini me vit, il me reconnut. Il m'avait vu chez son père à Padoue, lequel, lorsque j'étais écolier, occupait la chaire des Pandectes. Je lui achetai la voiture, à condition qu'il me l'enverrait par mon sellier en bon ordre à une heure après midi.

Après avoir fait cette acquisition, je me rendis chez Franzia, et je comblai Javotte de joie en lui donnant les bracelets. Aucune fille de Césène n'en avait de plus beaux, et au moyen de ce présent j'acquittais ma conscience, car je payais par là quatre fois la dépense que j'avais pu occasionner pendant les dix ou douze jours que j'avais vécu chez son père. Cependant ce ne fut pas là le présent le plus important que je fis à cette famille. Je fis jurer au père de m'attendre, et de ne jamais se fier à de prétendus magiciens pour l'extraction du trésor, quand bien même il serait dix ans sans me revoir ou sans recevoir de mes nouvelles ; car, lui dis-je, d'après la convention que j'ai faite avec les gnomes gardiens, à la première tentative qui sera faite par d'autres que par moi, la caisse qui contient le trésor s'enfoncera du double, c'est-à-dire qu'elle descendra à trente-cinq toises de profondeur, et alors j'aurai moi-même, pour la faire venir à la surface, dix fois plus à faire qu'à présent. Je ne puis pas au juste préciser le temps où je reviendrai, car cela dépend de quelques combinaisons dont je ne suis pas le maître ; mais souvenez-vous que c'est bien convenu que votre trésor ne peut être extrait

que par moi. J'accompagnai mes conseils d'exécutions qui le menaçaient de la ruine de sa famille entière s'il ne tenait pas son serment. De cette façon j'ai tout réparé ; car, loin de duper ce brave homme, je devins son bienfaiteur en le prémunissant contre quelque fourbe qui en aurait plus voulu à ses écus qu'à sa fille. Je ne l'ai plus revu, et il doit être mort ; mais, d'après l'impression que je crois avoir faite sur son esprit, ses descendants doivent encore m'attendre ; car le nom de Farusi doit être resté immortel dans cette maison.

Javotte vint m'accompagner jusqu'à la porte de la ville. Là je l'embrassai cordialement et je sentis que la foudre n'avait eu sur moi qu'une influence passagère ; mais je fus sage et je m'en félicite encore. Je crus devoir lui dire avant de la quitter que, si je ne revenais pas dans trois mois, sa virginité n'étant plus nécessaire pour mes opérations magiques, je lui conseillais de se marier dès que l'occasion s'en présenterait. Elle versa quelques larmes, mais elle me promit de se régler d'après mes conseils.

Le lecteur trouvera, je l'espère, que je mis noblement fin à mon affaire magique ; je m'en félicite moi-même sans trop oser m'en vanter ; car je pense que, si je ne m'étais pas trouvé possesseur d'une bourse bien meublée de sequins, j'aurais fort bien pu ruiner le pauvre Franzia tout en riant. Je ne demanderai pas si tout jeune homme à ma place, ayant de l'esprit et aimant le plaisir, n'en aurait pas fait autant ; mais je prie mes lecteurs de se faire cette question. Quant à Capitani, à qui je vendis la gaine du couteau de saint Pierre un peu plus qu'elle ne valait, j'avoue que je suis encore à m'en repentir ; car d'abord Capitani crut me duper en l'acceptant comme gage, et M. le comte palatin, son père, l'a de plus appréciée jusqu'à sa mort beaucoup plus qu'il n'aurait fait du plus beau diamant du monde. Mort dans cette croyance, il est mort riche, et moi je mourrai pauvre. Que le lecteur juge qui de nous deux fit le meilleur marché. Mais revenons à mes futurs compagnons de voyage.

Dès que je fus de retour à l'auberge, j'arrangeai tout

pour notre départ, que je bâtais de tous mes vœux. Henriette n'ouvrait pas la bouche, que je ne lui trouvasse une perfection de plus, car son esprit m'enchantait bien plus encore que sa beauté. Il me semblait que le vieux capitaine voyait avec plaisir que je m'occupasse d'elle, et tout semblait m'assurer qu'Henriette voyait avec plaisir les attentions que je lui témoignais; enfin il me paraissait évident qu'elle ne serait point fâchée de changer son vieil amant contre moi. J'avais d'autant plus lieu de m'en flatter que je possédais au physique tout ce qui peut constituer un amant parfait, et que j'avais l'air fort riche, quoique je n'eusse point de domestique. Je lui dis que, pour avoir le plaisir de ne pas en avoir, je dépensais le double; que me servant moi-même, j'avais toujours la satisfaction d'être servi à mon gré, et que j'avais l'avantage de n'avoir point d'espion à mes trousses ni de voleur privilégié à redouter. Henriette entraît parfaitement dans mes idées, et cela me rendait encore plus amoureux.

L'honnête capitaine hongrois voulut absolument me remettre d'avance le montant des postes jusqu'à Parme. Après dîner, nous partîmes après une dispute de politesse sur les places : il voulait que je me misse près d'Henriette dans le fond, mais le lecteur doit sentir combien la place en face me convenait mieux; aussi, tout en y trouvant mon compte, j'insistai pour me placer sur le strapontin, et j'eus le double avantage de m'en faire un mérite de politesse et de me mettre à même d'avoir constamment et sans gêne l'objet charmant que j'adorais placé sous mes regards.

Mon bonheur aurait été trop grand, si je n'avais eu aucune peine à endurer. Mais où trouver des roses sans épines? Lorsque cette charmante Française disait de ces choses plaisantes qui sortent si naturellement de la bouche des femmes de son pays, et que la saillie m'excitait à rire, la figure triste du pauvre Hongrois me faisait pitié, et alors, voulant lui faire partager mon plaisir, j'entreprenais de lui traduire en latin les belles phrases de la spirituelle Henriette; mais au lieu d'y réussir, je voyais son visage s'allonger comme si ce que je lui disais lui eût paru maus-

sade. Cela me forçait à convenir avec moi-même que je ne parlais pas aussi bien le latin qu'elle le français; et cela était vrai. Dans toutes langues, la dernière chose qu'on en apprend est l'esprit; or, cet esprit n'est jamais si saillant que dans la plaisanterie. Je n'ai commencé à rire à la lecture de Térence, de Plaute et de Martial, qu'à l'âge de trente ans.

Quelque chose s'étant dérangé à la voiture, nous arrêtâmes à Forli pour la faire réparer. Après avoir soupé fort gaiement, je passai dans ma chambre pour m'aller coucher, mais plein de l'image d'une femme charmante qui me captivait de plus en plus. Henriette, pendant tout le chemin, m'avait paru si bizarre, que je ne voulus point coucher dans un second lit qui était dans la même chambre. Je craignais que cette fille n'eût l'idée de quitter son vieux camarade pour venir se mettre près de moi; et je ne savais pas comment le brave capitaine aurait pris la plaisanterie. Je voulais, il est vrai, parvenir à la possession de ce charmant objet; mais je voulais que tout se fit à l'amiable, car j'avais un certain respect pour ce brave militaire.

Cette jeune fille n'avait que l'habit d'homme qui la couvrit; pas la moindre nippe de femme, pas même une chemise. Elle en changeait avec celles du capitaine. Cette situation était si nouvelle pour moi, qu'elle me paraissait énigmatique.

Arrivés à Bologne, et animé pendant le souper et par la bonne chère et par le feu qui s'allumait de plus en plus dans mon cœur, je lui demandai par quelle aventure singulière elle était devenue l'amie de ce brave homme, qui semblait beaucoup plus fait pour être son père que son amant. Si vous désirez le savoir, me répondit-elle en riant, faites-vous raconter toute l'histoire par lui-même; mais dites-lui de ne rien omettre. Je n'y manquai pas; et le bon capitaine, après s'être assuré par signes que ce récit ne déplairait pas à l'aimable Française, me parla ainsi :

« Un officier de mes amis ayant eu une commission pour Rome, je pris un congé de six mois et je l'y accompagnai.

» J'ai saisi avec grand plaisir l'occasion de voir une ville dont le nom a conservé quelque chose de puissant qui impose par les grands souvenirs qu'il rappelle. Je ne doutais pas que la langue latine n'y fût généralement parlée par la bonne société, et au moins aussi commune qu'en Hongrie. J'ai été cruellement trompé, car personne ne la parle, pas même les ecclésiastiques, qui ne se piquent que de savoir l'écrire, ce que plusieurs font en effet avec beaucoup de pureté. Je m'y suis donc trouvé très-embarrassé, et, à l'exception de la vue, mes autres sens y ont été passablement oisifs.

» Il y avait un mois que je m'ennuyais dans cette ancienne reine du monde, lorsque le cardinal Albani donna à mon ami des dépêches pour Naples. Avant son départ, il me recommanda à Son Éminence, et d'une manière si efficace, que le cardinal me promit sous peu de jours un paquet pour l'infant duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla, me disant en même temps que mon voyage serait payé. Désirant voir le port que les anciens appelaient *Centum cellæ*, aujourd'hui *Civita-Vecchia*, j'ai profité du temps et j'y ai été avec un cicerone qui parlait latin.

» Me trouvant sur le port, je vis descendre d'une tartane un vieil officier et cette jeune fille habillée comme vous la voyez. Elle me frappa; mais je n'y aurais plus pensé si l'officier ne fût venu se loger, non-seulement à la même auberge où j'étais descendu, mais encore dans un appartement où, sans en avoir la moindre envie, j'étais obligé de plonger mes regards dès que je regardais au travers de ma fenêtre. Le soir, je les vis soupant à la même table en face l'un de l'autre, sans que l'officier lui adressât une seule fois la parole. A la fin du souper, la fille se leva et s'en alla, sans que son compagnon détachât ses regards de dessus une lettre qu'il lisait, à ce qu'il me parut, avec beaucoup d'attention. Un quart d'heure après, l'officier ferma les fenêtres, on éteignit la lumière et on alla sans doute se coucher. Le lendemain matin, levé de bonne heure comme à mon ordinaire, je vis sortir l'officier, et la fille resta seule dans la chambre.

» Je dis à mon cicerone, qui me servait en même temps de domestique, d'aller dire à cette fille habillée en officier que si elle voulait me donner un rendez-vous d'une heure, je lui donnerais dix sequins. Il s'acquitta de la commission et revint me dire qu'elle lui avait répondu en français qu'elle allait partir pour Rome après avoir déjeuné, et que là il me serait facile de trouver le moyen de lui parler.

» — Je saurai certainement du voiturier, me dit le cicerone, où elle ira loger, et je n'oublierai pas de m'en informer.

» Elle partit effectivement avec l'officier, et moi je retournai à Rome le lendemain.

» Le surlendemain de mon retour, le cardinal me remit mes dépêches, adressées à M. Dutillot, ministre du duc, avec un passe-port et l'argent nécessaire pour mon voyage, en me disant avec affabilité que je n'avais pas besoin de me presser.

» Je ne pensais plus à la belle aventurière, quand deux jours avant mon départ mon cicerone vint me dire qu'il avait découvert où elle logeait et qu'elle était avec le même officier. Je lui dis de tâcher de la voir et de la prévenir que je devais partir le surlendemain. Elle me fit dire que, si je lui faisais savoir l'heure de mon départ, elle se trouverait à deux cents pas hors de la ville et qu'elle monterait en voiture avec moi pour aller plus loin. Trouvant cet arrangement ingénieux, je lui fis dire dans la journée l'heure de mon départ et l'endroit où je l'attendrais hors de la porte du Peuple.

» Elle fut exacte au rendez-vous, et nous ne nous sommes plus quittés depuis. Dès qu'elle fut à côté de moi dans la voiture, elle me fit entendre qu'elle voulait venir dîner avec moi. Vous pouvez deviner la peine que nous eûmes à nous entendre; mais nous nous devinâmes à force de gestes, et j'acceptai la partie avec plaisir.

» Nous dinâmes gaiement ensemble, parlant quelquefois sans nous comprendre; mais, après le dessert, nous nous comprimes parfaitement. Je croyais la chose finie, mais imaginez ma surprise quand, voulant lui donner les dix

sequins, elle les refusa positivement, me faisant fort bien comprendre qu'elle préférerait aller à Parme avec moi, qu'elle avait quelque chose à faire dans cette ville et qu'elle ne voulait pas retourner à Rome. L'aventure ne me déplaisant pas, j'y consentis, fâché seulement de ne pouvoir lui faire comprendre que, si on venait à la suivre pour la ramener à Rome, je n'étais pas dans le cas de la garantir de cette violence. J'étais fâché aussi que, dans l'ignorance réciproque où nous étions, moi de sa langue et elle de la mienne, je n'eusse aucune conversation à espérer; j'aurais aussi beaucoup aimé à lui entendre conter ses aventures, que je suppose intéressantes. Vous devinez que j'ignore parfaitement qui elle est. Je sais seulement qu'elle prétend se nommer Henriette, qu'elle ne peut être que Française, qu'elle est douce comme un mouton, qu'elle semble avoir reçu une bonne éducation et qu'elle est bien portante. Elle doit avoir de l'esprit et du courage, comme nous avons pu nous en apercevoir, moi à Rome, et vous à Césène, à la table du général. Si elle veut vous conter son histoire et vous permettre de me la traduire en latin, dites-lui qu'elle me fera grand plaisir, car je suis sincèrement son ami; et je puis vous assurer que j'éprouverai bien de la peine lorsque nous devons nous quitter à Parme. Dites-lui aussi, je vous prie, que je lui donnerai les trente sequins que j'ai reçus de l'évêque de Césène, et que, si j'étais riche, je ne bornerais pas à cela les signes de mon affection et de mon tendre attachement. A présent, monsieur, je vous prie de lui expliquer bien tout cela en français. »

Après lui avoir demandé si une grande exactitude dans ma traduction ne lui ferait pas de la peine, et avoir reçu l'assurance qu'au contraire elle la désirait, je lui rendis littéralement tout ce que le capitaine m'avait dit.

Henriette, avec la plus noble franchise, à laquelle une légère teinte de honte donnait un nouveau prix, me confirma la vérité du récit de son ami; mais elle me pria de lui dire qu'elle ne pouvait le satisfaire touchant les aventures de sa vie.

— Dites-lui, je vous prie, que le même principe qui ne me permet pas de mentir, me défend de dire la vérité. Quant aux trente sequins qu'il a l'intention de me donner, veuillez l'assurer que je n'en accepterai pas un seul, et qu'il m'affligerait s'il s'avisait d'insister. Je désire qu'arrivés à Parme, il me laisse aller loger seule où bon me semblera, sans s'informer de ce que je puis être devenue, et s'il vient à me rencontrer par hasard, qu'il daigne ajouter à ses bontés en ne faisant point semblant de me reconnaître.

En achevant cette petite harangue, qu'elle avait débitée avec beaucoup de sérieux et le ton modeste et ferme de la résolution, elle embrassa son vieil ami d'une façon où le sentiment se peignait plus que la tendresse. L'officier, qui ne savait pas à quel propos elle l'embrassait ainsi, fut très-mortifié quand je lui eus rendu le discours d'Henriette. Il me pria de lui dire que, pour qu'il lui fût possible de lui obéir sans répugnance, il était nécessaire qu'il sût que lorsqu'elle serait dans cette ville elle était sûre d'avoir tout ce qu'il lui fallait pour ses besoins.

— Vous pouvez l'assurer, me dit-elle, qu'il ne doit avoir aucune inquiétude sur mon sort.

Après cette conversation, aussi tristes les uns que les autres, nous restâmes longtemps les yeux baissés et sans proférer une parole; mais, fatigué de cette situation, je me levai en leur souhaitant une bonne nuit, et je vis la figure d'Henriette tout en feu.

Dès que je fus dans ma chambre, ému par le plus vif sentiment d'amour, de surprise et d'incertitude, je commençai à me parler à moi-même à haute voix, comme je le fais toujours quand je suis profondément pénétré de quelque idée. La pensée muette ne me suffit pas; il faut que je parle, et je mets tant de vivacité et d'action dans ces colloques avec moi-même, que je finis par oublier que je suis seul. L'explication absolue d'Henriette me mettait aux champs.

— Qui est donc cette fille, disais-je à l'air, qui mêle les sentiments les plus élevés à l'apparence d'un libertinage cynique? A Parme, dit-elle, elle veut rester ignorée, être

sa maîtresse : et je n'ai pas le droit de me flatter qu'elle ne m'imposera pas la même loi qu'elle a imposé à l'officier à qui elle s'est déjà donnée. Adieu mon espoir, mes dépenses et mes illusions ! Mais qui peut-elle être ? Il faut ou qu'elle ait un amant ou un mari à Parme, ou qu'elle appartienne à des parents respectables, ou qu'enfin, par un esprit de libertinage sans bornes et confiante dans ses charmes, elle veuille défier la fortune de la plonger dans l'abîme de l'abjection, dans l'alternative de trouver quelque grand seigneur qui s'attache à son char. Ce serait le projet d'une folle ou d'une personne désespérée, et Henriette ne me semble pas dans ce cas. Elle n'a cependant rien, et, comme si elle était pourvue de tout, elle ne veut rien accepter d'un honnête homme qui peut lui offrir et dont à bon droit elle peut recevoir sans rougir, puisqu'elle n'a pas rougi d'avoir pour lui des complaisances que l'amour ne commandait pas. Croit-elle qu'il y ait moins de honte à s'abandonner aux désirs d'un homme qu'on ne connaît pas et qui ne peut inspirer un tendre sentiment, qu'à recevoir un présent d'un ami qu'on estime, et surtout au moment de se trouver dans la rue, dépourvue de tout, et au milieu d'une ville étrangère dont elle ne connaît pas même la langue ?

Voudrait-elle par là justifier le faux pas qu'elle a fait avec le capitaine, et lui faire comprendre qu'elle ne s'est livrée à lui que pour échapper à l'officier qui la possédait à Rome ? Mais elle doit être bien sûre que le capitaine ne peut avoir une autre idée ; car il se montre trop raisonnable pour qu'on puisse lui supposer l'idée de lui avoir inspiré une vive passion pour en avoir été vue à Civita-Vecchia une seule fois au travers d'une fenêtre. Elle pouvait donc avoir raison et se croire justifiée envers lui, mais non pas envers moi ; car avec son esprit elle devait bien savoir que si elle ne m'avait rien inspiré, je ne serais pas parti avec eux ; et elle ne pouvait ignorer qu'elle n'avait qu'un seul moyen de se faire pardonner. Elle pouvait avoir des vertus, me disais-je ; mais elle n'a pas celle qui doit m'empêcher de prétendre à la seule récompense réelle qu'un

homme puisse attendre de la femme dont il est épris.

Si elle croit pouvoir jouer la vertu à mon égard et me rendre sa dupe, je crois mon honneur engagé à lui prouver qu'elle se trompe.

Après ce monologue, qui m'avait encore irrité davantage, je me déterminai à m'expliquer le lendemain matin avant de partir. Je lui demanderai, me dis-je, les complaisances que son vieux capitaine en a obtenues si facilement, et si elle me les refuse, je m'en vengerai en lui témoignant un froid et profond mépris avant que nous arrivions à Parme. Il me semblait évident qu'elle ne pouvait me refuser des marques de tendresse vraies ou fausses qu'en affectant une vertu qu'elle n'avait pas; or, je pensais que cette vertu n'étant que simulée, je ne devais pas en être le jouet.

Quant à l'officier, j'étais sûr, d'après ce qu'il m'avait dit, qu'il ne trouverait point mauvais que je fisse ma déclaration, car avec un sens droit il ne pouvait être que neutre.

Satisfait de mes raisonnements et ferme dans ma résolution, je m'endors. Henriette occupait trop ma pensée pour que son image ne vint pas m'occuper en songe; mais ce songe, qui dura toute la nuit, était si fort empreint de vérité, qu'à mon réveil je la cherchais encore à mes côtés; et mon imagination était si frappée des charmes de cette nuit, que si ma porte n'eût pas été fermée au verrou, je me serais persuadé qu'elle m'avait quitté pendant mon sommeil pour reprendre sa place auprès du bon Hongrois.

A mon réveil, je trouvai que le songe continuel de cette heureuse nuit m'avait rendu fou de cette belle personne; et cela ne pouvait être autrement. Que le lecteur se figure un pauvre diable qui se couche accablé de fatigue et mourant de faim: il succombe au sommeil, le plus impérieux des besoins, mais il se croit en songe devant une table abondamment servie — et qu'arrive-t-il? Le résultat nécessaire. Son estomac, plus vif que la veille, ne lui laisse point de repos; il faut qu'il se satisfasse ou qu'il meure d'inanition.

Je m'habille, déterminé à me rendre certain de la pos-

session de celle qui m'enflammait, même avant de monter en voiture. Si je ne réussis pas, me dis-je, je ne vais pas plus loin. Mais pour ne point blesser les convenances et n'avoir rien à me reprocher envers un honnête homme, je sentis qu'il était de mon devoir de m'expliquer préalablement avec mon compagnon de voyage.

Il me semble entendre un de ces lecteurs sensés, calmes et de sang-froid, qui ont eu ce qu'on appelle l'avantage d'une jeunesse exempte de fortes passions, ou bien un de ceux que l'âge a rendus sages par force, s'écrier :

— Peut-on ajouter tant d'importance à une bagatelle !

L'âge a calmé mes passions en les rendant impuissantes, mais mon cœur n'a point vieilli, et ma mémoire a toute la fraîcheur des jeunes ans ; et, loin de considérer ces sortes de choses comme de pures bagatelles, lecteur, toute ma peine est de ne pouvoir en faire jusqu'à ma mort la principale affaire de ma vie.

Étant prêt, je passe dans la chambre de mes deux compagnons de voyage, et, après leur avoir fait compliment sur leur bonne mine, je dis à l'officier que j'étais fortement amoureux d'Henriette, et je lui demande s'il trouverait mauvais que je tâchasse de lui persuader de devenir ma maîtresse.

— Ce qui l'oblige, ajoutai-je, de vous prier de la laisser dans cette ville sans que vous fassiez semblant de la connaître ne peut être qu'un amant qu'elle doit espérer d'y trouver ; et je me flatte, si vous me voulez laisser une demi-heure tête à tête, de lui persuader de me sacrifier cet amant. Si elle me refuse, je reste ici ; vous irez à Parme avec elle, et vous laisserez ma voiture à la poste en m'en envoyant un reçu pour que je puisse la retirer à ma volonté.

— Dès que nous aurons déjeuné, me dit le brave capitaine, je sortirai pour aller voir l'Institut, et vous resterez seul avec elle. Tâchez de réussir, car je serais ravi qu'en la quittant elle passât en vos mains. Si elle persiste dans la résolution qu'elle a énoncée, je trouverai facilement ici un voiturier et vous garderez votre voiture.

Je vous remercie de votre proposition, et je vous quitterai avec chagrin.

Enchanté d'avoir fait la moitié du chemin et de me voir près du dénouement, je demande à ma belle Française si elle était curieuse de voir ce que Bologne renfermait de curieux.

— Je le voudrais volontiers, me dit-elle, si j'avais les habits de mon sexe; mais, comme je suis, je ne me soucie pas d'aller me montrer à toute la ville.

— Vous ne sortirez donc pas?

— Non.

— Je vous tiendrai compagnie.

— J'en serai charmée.

Nous déjeunâmes gaiement, ensuite le capitaine sortit. Dès qu'il fut parti, je dis à Henriette que son ami sortait pour me laisser seul avec elle, parce que je lui avais dit que j'avais besoin d'un tête-à-tête.

— L'ordre que vous lui avez fait donner hier de vous oublier, de ne point s'informer de vous, de ne pas faire semblant de vous connaître quand le hasard le fera vous rencontrer, aussitôt que nous serons arrivés à Parme, me regarde-t-il aussi?

— Ce n'est pas un ordre que je lui ai donné, je n'en ai pas le droit et je ne m'oublierais pas à ce point; ce n'est qu'une prière que je lui ai faite, un service que des circonstances m'ont forcée à lui demander; et comme il n'a nul droit de me le refuser, je n'ai pas douté un seul instant qu'il ne me l'accordât. Pour ce qui vous regarde, il est certain que je n'aurais pas manqué de vous faire la même prière, si j'avais pu penser que vous eussiez quelques vues sur moi. Vous m'avez donné des marques d'amitié; mais vous devez sentir que si, d'après les circonstances, les soins que le capitaine voudrait me rendre pouvaient me nuire, les vôtres ne pourraient que me nuire davantage. Puisque vous avez de l'amitié pour moi, vous auriez pu deviner tout ceci.

— Puisque vous savez que j'ai de l'amitié pour vous, vous devez deviner aussi qu'il ne m'est pas possible de

vous laisser seule, sans argent, sans moyens, au milieu d'une ville où vous ne pouvez pas même vous faire entendre. Trouvez-vous qu'un homme auquel vous avez inspiré la plus tendre amitié puisse vous abandonner après vous avoir connue, lorsqu'il sait par vous-même la situation où vous êtes? Si vous le croyez, vous n'avez pas une idée juste de l'amitié; et si cet homme vous accorde ce que vous demandez, il n'est pas votre ami.

— Je suis sûre que le capitaine est mon ami, et vous l'avez entendu : il m'oubliera.

— Je ne sais ni de quelle espèce est l'amitié que ce brave homme peut avoir pour vous, ni quel fonds il peut faire sur son propre pouvoir ; mais je sais que s'il peut vous faire le plaisir que vous lui avez demandé, son amitié est d'une tout autre nature que la mienne ; car je me crois obligé de vous dire que non-seulement il ne m'est pas possible de vous faire avec facilité le singulier plaisir de vous abandonner dans l'état où je vous vois, mais même que l'exécution de ce que vous désirez m'est impossible, si je vais à Parme ; car je vous aime d'une manière telle, qu'il faut ou que vous me promettiez d'être à moi, ou que je reste ici. Alors vous irez à Parme seule avec le capitaine, car je sens que, si je vous accompagnais plus loin, je deviendrais le plus malheureux des hommes, soit que je vous visse avec un autre amant, avec un mari ou au sein de votre famille, enfin si je ne pouvais pas vous voir et vivre avec vous. Oubliez-moi, sont deux mots faciles à prononcer ; mais sachez, belle Henriette, que si l'oubli est possible à un Français, un Italien, si j'en juge par moi, n'a pas ce singulier pouvoir. Enfin, madame, mon parti est pris ; il faut que vous ayez la bonté de vous expliquer maintenant, et de me dire si je dois vous accompagner à Parme, ou si je dois rester ici. Répondez oui ou non. Si je reste ici tout est dit. Je pars demain pour Naples, et je suis certain de me guérir de la passion que vous m'avez inspirée ; mais si vous me dites que je puis vous accompagner à Parme, il faut m'assurer la possession de votre cœur tout entier. Je veux être seul en possession de vos charmes,

avec la condition, si vous le voulez, que vous ne me rendrez complètement heureux que quand vous jugerez que je m'en suis rendu digne par mes soins et mes attentions. Choisissez avant que ce trop heureux brave homme rentre. Il sait tout, je lui ai tout dit.

— Que vous a-t-il répondu ?

— Qu'il serait charmé de vous laisser entre mes mains. Que signifie ce sourire à demi bouche ?

— Laissez-moi rire, je vous en prie ; car je n'ai de ma vie eu l'idée d'une déclaration d'amour furieuse. Comprenez-vous bien ce que c'est que dire à une femme dans une déclaration d'amour qui devrait être vive, mais tendre et douce : Madame, l'un des deux ; choisissez sur-le-champ ? Ah ! ah ! ah !

— Je le comprends à merveille. Cela n'est ni doux, ni galant, ni pathétique ; mais c'est passionné. Songez que c'est une affaire sérieuse et que je ne me suis jamais trouvé si pressé. Sentez-vous à votre tour la situation pénible d'un homme amoureux qui se voit au moment de devoir prendre un parti qui peut décider même de sa vie ? Veuillez faire attention que, malgré tout mon feu, je ne vous manque en rien ; que le parti que je vais prendre, si vous persistez dans votre idée, n'est pas une menace, mais bien un effort héroïque qui doit me rendre digne de toute votre estime. Enfin je vous prie d'observer que nous n'avons pas de temps à perdre. Le mot « choisissez » ne doit pas vous paraître dur ; au contraire, puisqu'il vous rend l'arbitre de mon sort comme du vôtre. Pour être persuadée que je vous aime, voudriez-vous que je vinsse à vos pieds, comme un benêt, vous prier en pleurant d'avoir pitié de moi ? Non, madame, cela vous déplairait sans doute et ne me mènerait à rien. Sûr que je suis en état de mériter votre cœur, je vous demande de l'amour et non de la pitié. Allez, quittez-moi, si je vous déplaît ; mais laissez-moi partir ; car si par un sentiment d'humanité vous désirez que je vous oublie, souffrez que j'aie loin de vous me rendre cet effort moins pénible. Si je vous suis à Parme, je ne répondrai pas de moi, car j'y serais dans une sorte de déses-

poir. Réfléchissez actuellement; je vous le demande en grâce, et vous verrez que vous auriez à mon égard un tort impardonnable si vous me disiez : Venez à Parme, quoique je vous prie de ne point chercher à me voir. Convenez-vous qu'avec justice vous ne pouvez pas me dire cela?

— J'en conviens, s'il est vrai que vous m'aimiez.

— Dieu soit loué! Oui, soyez sûre que je vous aime bien sincèrement. Choisissez donc, et prononcez.

— Et toujours sur le même ton?

— Oui.

— Mais savez-vous que vous avez l'air en colère?

— Non, car cela n'est pas; je ne suis que dans une espèce de paroxysme et dans un moment décisif, mais dans une incertitude affreuse. Je dois en vouloir à ma bizarre fortune et à ces maudits sbires de Césène; car sans eux je ne vous aurais pas vue.

— Vous êtes donc fâché de m'avoir connue?

— Eh! n'ai-je pas bien raison?

— Point du tout, car je n'ai rien décidé encore.

— Je commence à respirer; car je gage que vous allez me dire de vous suivre à Parme.

— Oui, venez à Parme.

CHAPITRE VI.

Je pars heureux de Bologne. — Le capitaine nous quitte à Reggio, où je passe la nuit avec Henriette. — Notre arrivée à Parme. — Henriette reprend les habits de son sexe; notre bonheur mutuel. — Je trouve de mes parents sans me faire connaître.

Le lecteur devine que la scène changea d'aspect et que le mot magique : Venez à Parme, fut une heureuse péripétie qui me fit passer du terrible au tendre, du sévère au doux. En effet, je tombai à ses pieds, et, lui serrant amoureusement les genoux, je les lui baisai avec tendresse et

reconnaissance. Plus de fureur, plus de ce ton d'invectives qui convient si peu au plus doux des sentiments. Tendre, soumis, reconnaissant, je lui jure de ne lui demander aucune faveur, pas même sa main à baiser, avant d'avoir su mériter son amour ! Cette femme divine, agréablement surprise de me voir passer rapidement du ton du désespoir à la plus vive tendresse, me dit d'un air encore plus tendre que le mien de me lever. Je suis sûre, me dit-elle, que vous m'aimez, mais croyez aussi que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour m'assurer votre constance.

Quand bien même elle aurait dit qu'elle m'aimait autant que je l'aimais, elle ne m'aurait rien dit de plus ; car ces mots exprimaient tout. Mes lèvres étaient collées sur ses belles mains quand le capitaine rentra. Il nous fit compliment du ton de la meilleure foi du monde, et je lui dis, l'air rayonnant de bonheur, que j'allais commander les chevaux. Je sortis le laissant avec elle, et bientôt après nous nous mîmes en route joyeux et contents.

Avant d'arriver à Reggio, l'honnête capitaine me dit qu'il croyait convenable que nous le laissassions aller seul à Parme ; qu'en arrivant avec nous, il donnerait lieu à des propos, qu'on lui ferait des questions, et qu'enfin on parlerait beaucoup plus de nous que si nous arrivions seuls. Trouvant, Henriette et moi, ses réflexions fort sages, nous nous déterminâmes sur-le-champ à passer la nuit à Reggio et à le laisser aller seul à Parme dans une voiture de poste. Tout étant convenu, sa malle chargée sur la petite voiture qu'on lui fournit, il nous dit adieu et partit en nous promettant de venir dîner le lendemain avec nous.

La démarche de cet honnête Hongrois dut plaire à mon amie autant qu'à moi, puisque notre délicatesse se trouvait engagée à beaucoup de réserve en sa présence ; car, par suite de notre nouvel arrangement, comment aurions-nous pu nous loger à Reggio ? Henriette en tout honneur n'aurait plus pu partager le lit du capitaine, ni, sans blesser sa modestie, venir prendre place dans le mien. Nous aurions ri tous trois de cette réserve que nous aurions trouvée ridicule, et à laquelle pourtant nous nous serions sou-

mis. L'amour est un petit être ennemi de la honte, quoiqu'il cherche souvent l'obscurité et le mystère; mais s'il lui donne prise, il se sent avili et dès lors il perd les trois quarts de sa dignité et une grande partie de ses charmes. Il est facile de sentir qu'Henriette, comme moi, ne pouvait être heureuse qu'en éloignant le souvenir de ce brave homme.

Nous soupâmes tête à tête, moi enivré de mon bonheur qui me paraissait trop grand, et pourtant triste; mais Henriette, qui paraissait triste aussi, n'avait rien à me reprocher. Ce n'était au fond que de l'embarras; car nous nous aimions, mais nous n'avions pas eu le temps de nous connaître. Nous dîmes peu de choses, mais rien de piquant, rien d'intéressant: nos propos nous paraissaient insipides, et nous nous complaisions dans nos pensées. Nous savions que nous allions passer la nuit ensemble; mais nous aurions craint d'être indiscrets si nous en avions fait mention. Quelle nuit! quelle femme que cette Henriette, que j'ai tant aimée, qui m'a rendu si heureux!

Ce ne fut que trois ou quatre jours après que je me hasardai à lui demander ce qu'elle aurait fait, sans le sou, n'ayant aucune connaissance à Parme, dans le cas où j'aurais craint de lui déclarer mon amour et que je fusse parti pour Naples. Elle me répondit qu'elle se serait vraisemblablement trouvée dans le plus grand embarras; mais qu'elle était sûre que je l'aimais, et qu'elle avait prévu ce qui était arrivé. Elle ajouta que, dans l'impatience où elle était de savoir ce que je pensais sur son compte, elle m'avait prié d'interpréter sa résolution à l'officier, sachant qu'il ne pouvait ni s'y opposer ni continuer à vivre avec elle, qu'enfin, comme elle ne m'avait pas compris dans la prière qu'elle m'avait fait faire au capitaine, elle trouvait impossible que je ne lui demandasse pas si je pouvais lui être de quelque utilité, et qu'alors elle se serait déterminée d'après les sentiments qu'elle m'aurait reconnus. Elle finit par me dire que, si elle s'était perdue, la faute en était à son époux et à son beau-père, qu'elle appela monstres.

En arrivant à Parme, je continuai à donner à la consi-

entrefaites, la couturière étant arrivée, je donnai à la marchande mon adresse en la priant de m'envoyer des étoffes, et je dis à la couturière et à sa fille, qui était venue avec elle, de me suivre. Elles prirent le linge que j'avais acheté et nous partimes. Chemin faisant, j'achetai des bas de soie et de fil et je fis monter un cordonnier qui demeurait à côté de l'hôtel.

Voilà un moment délicieux ! Henriette, que je n'avais prévenue de rien, regarde tout cela avec un air de satisfaction parfaite, mais sans aucune de ces démonstrations qui décèlent l'intérêt, me prouvant sa reconnaissance par les éloges délicats qu'elle me donne sur le choix et la beauté des articles que j'avais achetés. Point d'augmentation de gaieté à cause de cela, mais un air de tendresse qui valait toute la reconnaissance.

Le valet de louage était entré à la suite des couturières ; Henriette lui dit avec douceur de sortir, et d'attendre, pour entrer, qu'on l'appelât. La couturière se met à l'ouvrage, le cordonnier lui prend mesure, et je lui dis de nous aller chercher des pantoufles. Un quart d'heure après il revient, et voilà le valet de louage qui rentre avec lui sans qu'on l'eût appelé. Le cordonnier, qui parlait français, faisait à Henriette des contes à faire rire, quand elle l'interrompit pour demander au domestique, qui se tenait familièrement dans la chambre, ce qu'il voulait.

— Rien, madame, je ne suis ici que pour recevoir vos ordres.

— Ne vous ai-je pas dit que quand on aura besoin de vous on vous appellera ?

— Je voudrais savoir lequel des deux est mon maître ?

— Aucun, lui dis-je en riant. Voilà votre journée et partez.

Le cordonnier, voyant que madame ne parlait que français, lui offrit un maître de langue. De quel pays est-il ? demanda Henriette. Il est Flamand, madame, dit maître Saint-Crépin ; et c'est un savant d'à peu près cinquante ans. C'est, dit-on, un homme très-vertueux. Il prend trois livres

par leçon d'une heure, et le double pour deux heures, et il se fait payer par leçon.

— Mon ami, me dit Henriette, veux-tu que je prenne ce maître ?

— Je t'en prie, ma chère ; cela t'amusera.

— Le cordonnier sortit en promettant de lui envoyer le Flamand le lendemain matin.

Les couturières allaient leur train : tandis que la mère coupait, la fille cousait ; mais une seule ne pouvant pas faire beaucoup de besogne, je dis à la mère qu'elle me ferait plaisir de nous procurer une seconde ouvrière qui parlât français. Vous l'aurez, me dit-elle, aujourd'hui même. En même temps elle m'offrit son fils pour nous servir. Vous n'aurez, me dit-elle, ni un voleur ni un espion auprès de vous, et il s'explique passablement en français. Je crois, mon ami, me dit Henriette, que nous ferions bien de le prendre. C'en était assez pour que j'y consentisse, car pour un homme qui aime, le moindre désir de l'objet aimé est un ordre suprême. La mère alla le chercher, et la couturière semi-française vint en même temps : c'était un soulagement, un vrai passe-temps pour ma déité.

Le fils de la maîtresse couturière était un jeune homme de dix-huit ans, assez instruit, doux, modeste et d'une physionomie agréable. Je lui demandai son nom, il me répondit qu'il s'appelait Caudagna.

Le lecteur sait que mon père était Parmesan, et il n'a pas oublié peut-être qu'une de ses sœurs avait épousé un Caudagna. Il serait plaisant, me dis-je à moi-même, que cette couturière fût ma tante, et mon valet mon cousin germain ! Taisons-nous. Henriette me demanda si je voulais que cette couturière dinât avec nous. Je te supplie, mon adorable Henriette, de ne point me mortifier à l'avenir en faisant dépendre ces petites choses de mon consentement. Sois sûre, ma tendre amie, que mon approbation précédera, s'il est possible, tes moindres actions. Elle sourit et me remercia. Tirant alors une bourse de ma poche, je lui dis : Tiens, voilà cinquante sequins, et paye

toi-même toutes les petites dépenses que tu auras besoin de faire et que je n'aurais pas l'esprit de deviner. Elle l'accepta en m'assurant que je lui faisais un grand plaisir.

Un moment avant de nous mettre à table, voilà le bon capitaine hongrois qui vient. Henriette court l'embrasser en l'appelant son cher papa, et moi j'imitai son exemple en l'appelant mon ami. Ma chère épouse le pria de venir dîner tous les jours avec nous. Ce brave militaire, voyant toutes ces femelles à travailler pour Henriette, éprouvait une satisfaction extrême qui se peignait vivement dans tous ses traits : il se félicitait d'avoir si bien placé son aventurière, et il fut au comble de la joie quand je lui dis que je lui devais mon bonheur.

Nous dinâmes délicatement et joyeusement. Je m'aperçus qu'Henriette était friande et mon vieil officier gourmet. Je n'étais pas mal l'un et l'autre, et je me sentais en état de leur tenir tête. Ainsi, voulant goûter de plusieurs vins excellents que M. d'Andremont m'avait vantés avec raison, nous fîmes un très-joli dîner.

Mon jeune domestique me plut par le respect avec lequel il servait tout le monde, et sa mère aussi bien que ses maîtres. Sa sœur et l'autre couturière avaient dîné seules.

Au dessert on nous annonça la marchande lingère avec une autre femme, et une marchande de modes qui parlait français. L'autre avait des échantillons pour toutes sortes de robes. Je laissai Henriette commander les bonnets, les coiffes, les garnitures, etc., qu'elle voulut ; mais pour le choix des robes je voulus absolument m'en mêler, me conformant cependant au goût de mon adorable amie.

Je la forçai de choisir pour quatre robes, et je sens que je lui dus de la reconnaissance pour la complaisance qu'elle eut de les accepter ; car plus je captivais le cœur de cette femme charmante, plus je sentais que j'ajoutais à mon bonheur. Nous passâmes ainsi la première journée, pendant laquelle il n'était pas possible de faire plus que nous ne fîmes.

Le soir, soupant tête à tête, il me sembla découvrir

quelque nuage de tristesse sur sa jolie figure ; je le lui dis.

— Mon ami, me répondit-elle avec un son de voix qui allait au cœur, tu dépenses beaucoup d'argent pour moi ; et si c'est pour que je t'aime davantage, je te prévienne qu'il est perdu, car je ne t'aime pas plus qu'avant-hier, mais je t'aime de toute mon âme. Tout ce que tu fais au delà du simple nécessaire ne saurait me faire plaisir que parce que je vois de plus en plus combien tu es digne de moi ; mais pour te chérir comme tu le mérites, je n'ai pas besoin de cette conviction.

— Je le crois, ma chère amie, et je me félicite de mon bonheur, si tu sens que ta tendresse ne puisse pas s'accroître. Mais à ton tour, femme adorable, sache que je n'ai agi ainsi que pour t'aimer, s'il m'est possible, plus que je ne fais. Je désire te voir briller dans les atours de ton sexe ; et si j'éprouve un seul sentiment pénible, c'est de ne pouvoir pas te faire briller autant que tu le mérites. Si cela te fait plaisir, mon amie, ne dois-je pas en être enchanté ?

— Tu ne dois pas douter que cela ne me fasse grand plaisir ; et d'une certaine façon, puisque tu as dit que je suis ta femme, tu as raison ; mais si tu n'es pas très-riche, tu sens les reproches que je dois me faire.

— Ah ! mon ange, laisse-moi, je t'en supplie, me croire riche, et crois toi-même qu'il est impossible que tu sois la cause de ma ruine. Tu n'es née que pour mon bonheur. Pense seulement à ne jamais me quitter, et dis-moi si je puis l'espérer ?

— Je le désire, mon tendre ami ; mais qui peut compter sur l'avenir ? Es-tu libre ? Dépends-tu de quelqu'un ?

— Je suis libre dans toute l'acception du mot, et je ne suis qu'en ta seule et précieuse dépendance.

— Je t'en félicite et mon âme en jouit ; personne ne peut t'arracher à moi ; mais, hélas ! tu sais que je ne puis pas en dire autant. Je suis sûre qu'on me cherche, et je sais que l'on aura facilement le moyen de m'avoir si l'on vient à me découvrir. Hélas ! si l'on parvient à m'arracher de tes bras, je sens quel sera mon malheur.

— Tu me fais trembler. Peux-tu craindre ce malheur ici ?

— Non, à moins que je ne sois vue par quelqu'un qui me connaisse.

— Est-il vraisemblable que ce quelqu'un soit à Parme ?

— Cela me paraît difficile.

— N'alarmons donc pas notre tendresse par une crainte qui, je l'espère, ne se vérifiera pas. Surtout, aimable amie, sois gaie comme tu l'étais à Césène.

— Je veux l'être plus franchement, mon ami ; car à Césène j'étais malheureuse, et je suis heureuse à présent. Ne crains pas de me trouver triste ; car la gaieté est le fond de mon caractère.

— Je crois qu'à Césène tu devais craindre à chaque instant d'être rejointe par l'officier que tu as abandonné à Rome.

— Point du tout. C'était mon beau-père, qui, j'en suis sûre, n'a pas fait la moindre démarche pour savoir où je suis allée. Il ne peut qu'avoir été bien aise d'être débarassé de moi. Ce qui me rendait malheureuse était de me voir à la charge d'un homme que je ne pouvais pas aimer, avec lequel même je ne pouvais pas échanger une pensée. Ajoutez à cela que je ne pouvais pas m'imaginer que je fisse son bonheur, car je ne lui avais inspiré qu'une fantaisie qu'il avait appréciée dix sequins. Je devais sentir que, depuis que cette fantaisie était satisfaite, elle n'avait pas dû renaître à son âge et que je ne pouvais que lui être à charge, car il était évident qu'il n'était pas riche. Une considération pitoyable ajoutait encore à ma peine secrète. Je me croyais obligée à lui faire des caresses ; et de son côté, croyant peut-être de son devoir de me les rendre, j'avais peur qu'il ne sacrifiât sa santé, et cette idée faisait mon supplice. N'ayant point d'amour l'un pour l'autre, nous nous gênions par une sottise politesse. Nous prodiguions à ce que nous croyions une honnête convenance ce qui n'est dû qu'à l'amour. Ce qui me gênait encore beaucoup, c'est que je rougissais que l'on pût supposer que cet homme me tint pour son profit ; et cependant,

quand j'y pensais, je trouvais que le jugement, tout faux qu'il aurait été, n'aurait pas manqué d'une certaine vraisemblance. C'est à ce sentiment sans doute que tu dois ma retenue; car je craignais que, si tu pouvais lire dans mes regards l'impression que tu m'avais faite, tu ne conusses de moi cette outrageante idée.

— Ce ne fut donc pas par un sentiment d'amour-propre ?

— Non, je te l'avoue; car tu ne pouvais porter sur moi que le jugement que je méritais. J'ai fait la folie que tu sais, parce que mon beau-père allait me mettre dans un couvent, ce qui n'était nullement de mon goût. Du reste, mon ami, permets-moi de ne point te confier mon histoire.

— Je respecte ton secret, mon ange; ne crains pas mon importunité à cet égard. Aimons-nous seulement et ne souffrons pas que la crainte de l'avenir vienne troubler notre félicité actuelle.

Le lendemain, après la nuit la plus heureuse, je me trouvai plus amoureux que la veille, et nous passâmes ainsi trois mois dans un enivrement de bonheur.

A neuf heures, le maître de langue italienne se fit annoncer. Je vis un homme à mine respectable, poli, modeste, parlant peu mais bien, réservé dans ses réponses et instruit dans l'ancien goût. Nous causâmes, et la première chose qui me fit rire fut que, d'un air de bonne foi, il me dit qu'un chrétien ne pouvait admettre le système de Copernic que comme une savante hypothèse. Je lui répondis que ce système ne pouvait être que celui de Dieu, puisqu'il était celui de la nature, et que l'Écriture sainte n'était pas le livre dans lequel les chrétiens pouvaient apprendre la physique.

Il fit un sourire dans lequel je lus Tartufe, et s'il ne s'était agi que de moi, j'aurais éconduit le pauvre homme; mais s'il pouvait amuser Henriette et lui enseigner la langue italienne, c'était tout ce que je voulais de lui. Ma chère épouse lui dit qu'elle lui donnerait chaque jour six livres pour deux heures de leçon : la livre de Parme vaut cinq sous de France; ainsi ses leçons n'étaient pas

chères. Elle prit ce jour-là sa première leçon, à la fin de laquelle elle lui donna deux sequins pour qu'il lui achetât quelques romans dont la réputation fût faite.

Pendant que ma chère Henriette prenait sa leçon, je m'amusai à causer avec la couturière pour m'assurer si nous étions parents.

- Quel métier, lui dis-je, fait votre mari?
- Il est maître d'hôtel chez le marquis Sissa.
- Votre père vit-il?
- Non, monsieur, il est mort.
- Quel était son nom de famille?
- Scotti.
- Et votre mari a-t-il père et mère?
- Son père est mort, mais sa mère vit encore avec le chanoine Casanova, son oncle.

Il ne m'en fallut pas davantage. Cette bonne femme était ma cousine à la mode de Bretagne, et ses enfants étaient mes neveux issus de germains. Ma nièce Jeanneton n'était pas jolie, mais elle avait l'air d'une bonne fille. Je continuai à faire jaser la mère :

- Les Parmesans sont-ils contents d'être devenus sujets d'un prince espagnol?
- Contents? Il faudrait être facile à contenter, car nous sommes dans un vrai labyrinthe; tout est bouleversé, nous ne savons plus où nous en sommes. Heureux temps où régnait la maison Farnèse, tu n'es plus! Je fus avant-hier à la comédie, où Arlequin faisait rire tout le monde à gorge déployée. Eh bien! devinez : don Philippe, qui est notre nouveau duc, et qui aurait bien pu rester dans son Espagne, faisait tous ses efforts pour s'empêcher de rire; et quand il était forcé de pouffer, il mettait son visage dans son chapeau pour qu'on ne le vit pas; car on dit que le rire déconcerte la grave et roide contenance d'un infant d'Espagne, et que, s'il ne cachait pas sa joie, il serait déshonoré à Madrid. Que dites-vous de ça? Est-ce que ces mœurs peuvent nous convenir, à nous qui rions si volontiers? Oh! le bon duc Antoine, devant Dieu soit son âme! était certainement un tout aussi grand prince que

lui, et il ne cachait pas à ses sujets qu'il était content, car il riait quelquefois de si bon cœur qu'on l'entendait dans la rue. Nous sommes réduits à une confusion incroyable, et, depuis trois mois, il n'y a plus personne à Parme qui sache l'heure qu'il est.

— Est-ce qu'on a détruit les horloges ?

— Non ; mais depuis que Dieu a fait le monde, le soleil s'est toujours couché à vingt-trois heures et demie, et à vingt-quatre on a sonné l'*Angelus* : tous les honnêtes gens savaient qu'à cette heure-là on allumait la chandelle. Actuellement, c'est inconcevable ; le soleil est devenu fou, car il se couche tous les jours à une heure différente. Nos paysans ne savent plus à quelle heure ils doivent venir au marché. On appelle cela un règlement ; mais savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'à présent tout le monde sait qu'on dine à douze heures. Beau règlement, ma foi ! Au temps des Farnèse on mangeait quand on avait appétit, et cela valait bien mieux.

Je trouvai ce raisonnement singulier sans doute, mais raisonnable dans la bouche d'une personne du peuple ; car, en effet, il me paraît qu'un gouvernement ne devrait jamais détruire violemment des coutumes enracinées par une longue suite d'années, et que les erreurs innocentes ne doivent être détruites que par degrés.

Henriette n'avait point de montre ; je voulus me procurer la jouissance de lui en donner une, et je sortis pour cet objet ; mais, après en avoir acheté une fort belle, je pensai à des boucles d'oreilles, à un éventail et à une foule de jolis colifichets, et j'en fis également l'acquisition. Elle reçut tous ces dons de l'amour avec une tendresse délicate qui me fit éprouver une grande jouissance. Son maître était encore avec elle lorsque je rentrai.

— J'aurais pu, me dit-il, enseigner à madame la science héraldique (1), la géographie, l'histoire et la sphère ; mais elle sait tout cela. Madame a reçu une éducation très-soignée.

(1) Alors science très-importante.

Ce maître s'appelait Valentin de la Haye. Il me dit qu'il était ingénieur et professeur de mathématiques. J'aurai beaucoup à parler de lui dans ces Mémoires, et mon lecteur le connaîtra mieux par ses actions que par le portrait que je pourrais lui en faire; je dirai en passant que c'était un digne élève d'Escobar, un vrai tartufe.

Nous dinâmes joyeusement avec notre Hongrois, Henriette toujours habillée en officier; mais il me tardait de la voir en femme. On devait lui apporter une robe le lendemain: elle avait déjà des jupons et des chemises.

Henriette petillait d'esprit et de finesse. La marchande de modes, qui était Lyonnaise, entra le matin en disant:

— Madame et monsieur, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

— Pourquoi, lui dit mon amie, ne dites-vous pas monsieur et madame?

— J'ai toujours vu que dans le monde on fait les premiers honneurs aux dames.

— Mais de qui ambitionnons-nous ces honneurs?

— Des hommes, sans doute.

— Et vous ne voyez pas que les femmes se rendent ridicules si elles n'accordent pas aux hommes ce qu'elles en exigent? Pour qu'ils ne manquent jamais à la politesse à notre égard, ayons soin de leur en donner l'exemple.

— Madame, dit la fine Lyonnaise, je crois votre leçon excellente et j'en profiterai. Monsieur et madame, je suis votre servante.

Cette controverse féminine me mit en gaieté.

Ceux qui croient qu'une femme ne suffit pas pour rendre un homme heureux pendant toutes les vingt-quatre heures du jour n'ont jamais possédé une Henriette. Le bonheur qui me remplissait, je puis m'exprimer ainsi, était bien plus parfait quand je m'entretenais avec elle que lorsque je la tenais entre mes bras. Elle avait beaucoup lu, elle avait beaucoup de tact et de goût naturel; son jugement était sûr, et, sans être savante, elle raisonnait comme un géomètre, avec abandon, sans prétention, et partout elle mêlait cette grâce naturelle qui donne du charme à tout.

Comme elle n'avait aucune prétention à l'esprit quand elle disait quelque chose d'important, elle l'accompagnait d'un sourire qui lui donnait le vernis de la frivolité en le mettant en la portée de tout le monde. Par là elle donnait de l'esprit même à ceux qui en avaient le moins, et elle captivait tous les cœurs. Une beauté sans esprit n'offre à l'amour que la jouissance matérielle de ses charmes; tandis qu'une laide spirituelle captive par les charmes de son esprit, et finit par ne rien laisser à désirer à l'homme qu'elle captive. Que ne devais-je donc pas être en possédant Henriette! Heureux au point de ne pouvoir pas apprécier mon bonheur!

Qu'on demande à une beauté sans esprit si elle ferait volontiers l'échange d'une petite portion de ses attraits contre une dose suffisante d'esprit. Si elle ne dissimule pas, elle dira : Non, je suis contente de ce que j'ai. Mais pourquoi est-elle contente? Parce qu'elle ne sent pas ses besoins. Qu'on demande à une laide spirituelle si elle voudrait changer son esprit contre la beauté. Elle n'hésitera pas à dire non. Pourquoi? C'est que, connaissant son esprit, elle sait qu'il lui tient lieu de tout.

La femme d'esprit qui n'est pas faite pour rendre un homme heureux, c'est la femme savante. La science est déplacée dans une femme; car elle fait du tort à la douceur de son caractère, à l'aménité, à cette douce timidité qui donne tant de charme au beau sexe; et d'ailleurs une femme n'a jamais porté le savoir au delà de certaines bornes, et la jaserie des femmes savantes n'en impose qu'aux sots. Il n'y a pas une seule grande découverte faite par une femme. Le sexe manque de cette vigueur que le physique prête au moral: mais dans le raisonnement simple, dans la délicatesse de sentiment, enfin dans ce genre de mérite qui tient plus du cœur que de l'esprit, les femmes nous sont bien supérieures.

Lancez un sophisme à la tête d'une femme d'esprit, elle ne le développera pas, mais elle n'en sera point la dupe; et si elle ne vous le dit pas, elle vous laissera deviner qu'elle le rejette. L'homme, au contraire, qui le trouve in-

soluble, finit par le prendre à la lettre, et sous ce rapport la femme savante est parfaitement homme. Quel fardeau à supporter qu'une M^{me} Dacier? Que Dieu en préserve tout homme de bien.

Lorsque la faiseuse de robes vint, Henriette me dit que je ne devais pas assister à sa métamorphose, et m'engagea à m'aller promener jusqu'à ce qu'elle fût redevenue elle-même. J'obéis; car quand on aime, faire la moindre volonté de l'être adoré est un véritable redoublement de bonheur.

Ma promenade étant sans but déterminé, j'entrai chez un libraire français et j'y fis la connaissance d'un bossu spirituel; et ici je dois dire que rien n'est si rare qu'un bossu sans esprit; j'en ai fait l'expérience dans tous les pays. Ce n'est pas l'esprit qui donne la bosse; car, Dieu merci, tous les gens spirituels ne sont pas bossus; mais on peut soutenir en thèse générale que la bosse donne l'esprit; car le petit nombre de bossus qui n'en ont pas ou qui n'en ont que peu ne détruit pas la règle. Celui dont il est question s'appelait Dubois-Chateleroux. C'était un graveur habile, et il était directeur de la Monnaie de l'infant duc de Parme, quoique ce petit souverain n'eût aucun hôtel des Monnaies.

Je passai une heure avec ce spirituel bossu, qui me fit voir plusieurs de ses productions en gravure; et ensuite je rentrai à l'hôtel, où je trouvai notre Hongrois qui attendait qu'Henriette fût visible. Il ne savait pas qu'elle allait nous recevoir en costume de femme. La porte s'ouvre et une femme charmante nous accueille par une révérence pleine de grâce, aussi éloignée de la roideur que de la liberté que donne l'habit militaire. Son aspect nous déconcerta: nous manquions réellement de contenance. Elle nous invite à nous asseoir à ses côtés, regarde le capitaine d'un œil plein d'amitié et me serre la main avec une tendresse pleine d'expression et de sentiment, mais sans ces dehors de familiarité qu'un jeune officier peut se permettre sans nuire à l'amour, et qui ne sauraient convenir à une femme bien élevée. Son maintien noble et décent me força

à me mettre à l'unisson sans me faire aucune contrainte, car elle ne jouait pas un rôle, et en reprenant son naturel il ne m'était pas difficile de me conformer à ses manières.

Je la contemplais avec une sorte d'admiration, et, pressé par un sentiment dont je ne cherchais pas à me rendre compte, je lui pris la main pour la lui baiser ; mais avant que je pusse la porter à mes lèvres, elle me livra sa belle bouche et jamais baiser ne m'a semblé si délicieux.

— Ne suis-je donc pas toujours la même ? me dit-elle d'un ton plein de sentiment.

— Non, ma divine amie, et c'est si vrai que vous ne l'êtes plus à mes yeux qu'il m'est impossible de vous tutoyer. Vous n'êtes plus ce jeune officier spirituel, mais libre, qui répondit à M^{me} Querini que vous jouiez au pharaon, que vous teniez la banque, mais que le gain était si petit qu'il ne valait pas la peine d'en parler.

— Il est certain qu'avec mon costume de femme je n'oserais pas répéter ces paroles. Cependant, mon ami, je n'en suis pas moins ton Henriette, cette Henriette qui a fait en sa vie trois folies, dont sans toi la dernière m'aurait perdue, mais que j'appelle charmante puisqu'elle est cause que je t'ai connu.

Ces paroles me pénétrèrent si fort que j'étais au moment de me jeter à ses pieds pour lui demander pardon de ne l'avoir pas plus respectée ; mais Henriette, qui voyait mon état et voulait finir cette scène pathétique, se mit à secouer notre pauvre capitaine qui avait l'air d'une statue, comme s'il avait été pétrifié. Il avait honte d'avoir traité en aventurière une femme de cette sorte, car il jugeait qu'il était impossible qu'il fût sous l'empire d'une illusion. Il la regardait avec une espèce de confusion, lui faisant des révérences respectueuses comme par réparation. Pour elle, elle paraissait lui dire, mais sans l'ombre du reproche :

— Je suis bien aise que vous jugiez que je vaux plus de dix sequins.

Nous nous mimes à table, et dès ce moment elle en fit les honneurs avec toute l'aisance qui en prouve l'habitude.

Elle traita le capitaine en ami respectable et moi en époux chéri. Le capitaine me pria de lui dire que s'il l'avait vue ainsi à Civita-Vecchia, en sortant de la tartane, il ne se serait jamais avisé de lui envoyer son cicérone.

— Oh! dites-lui que j'en suis bien persuadée. Mais il est bien singulier qu'une petite robe de femme impose plus qu'un uniforme.

— N'en veuillez pas, de grâce, à cet uniforme, puisque je lui dois mon bonheur.

— Oui, me dit-elle avec le plus aimable sourire, comme moi aux sbires de Césène.

Nous restâmes longtemps à table à nous entretenir de propos charmants qui avaient trait à notre bonheur mutuel; et ce ne fut que la gêne que semblait éprouver l'honnête Hongrois qui nous fit mettre fin à nos gentillesses et à notre diner.

CHAPITRE VII.

Je prends une loge à l'Opéra, malgré la répugnance d'Henriette. — M. Du-bois vient chez nous, il y dîne; tour d'espièglerie que lui joue mon amie. — Raisonement d'Henriette sur le bonheur. — Nous allons chez Du-bois; merveilleux talent que mon épouse y déploie. — M. Dutillet. — Superbe fête que donne la cour dans ses jardins; fatale rencontre que nous y faisons. — J'ai une entrevue avec M. d'Antoine, favori de l'infant.

Le bonheur dont je jouissais était trop parfait pour être durable; il devait m'être ravi. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Madame de France, épouse de l'infant don Philippe, étant arrivée, je dis à Henriette que j'allais louer une loge à l'Opéra et que nous y irions tous les jours. Elle m'avait dit plusieurs fois que la musique était sa passion dominante, et je ne doutais pas que mon projet ne fût accueilli avec joie. Elle n'avait pas encore vu d'opéra italien et elle devait être curieuse de connaître cette partie de la célébrité

du pays. Cependant qu'on devine ma surprise à cette exclamation :

— Comment, mon ami ! tu veux que nous allions tous les jours à l'Opéra !

— Je pense, mon amie, que si nous n'y allions pas, nous donnerions sujet à la médisance. Malgré cela, si tu n'y vas pas avec plaisir, tu sais que rien ne t'y oblige : ne te gêne pas ; car je préfère tes doux entretiens dans cette chambre au plus beau concert des anges.

— Je suis folle de la musique, mon tendre ami ; mais je ne puis m'empêcher de trembler à la seule idée de sortir.

— Si tu trembles, je frissonne ; mais il faut aller à l'Opéra ou partir d'ici : allons à Londres ou quelque autre part. Ordonne, je suis prêt à faire ce que tu voudras.

— Prends une loge qui ne soit pas trop exposée.

— Tu me ravis ! et tu seras satisfaite.

Je pris une loge au second rang ; mais, le théâtre étant petit, il était difficile qu'une jolie femme y restât inaperçue.

Je le lui dis.

— Je ne crois pas, me répondit-elle, que je coure quelque danger ; car, dans la liste des étrangers que tu m'as donnée à lire, je n'ai trouvé aucun nom qui me soit connu.

Ainsi Henriette vint à l'Opéra, sans rouge, et la loge sans bougie. C'était un opéra buffa dont la musique, de Burellano, était excellente et les acteurs fort bons.

Mon amie ne se servit de sa lorgnette que pour regarder les acteurs, et personne ne fit attention à nous. Le finale du second acte lui ayant beaucoup plu, je le lui promis, et je m'adressai à Dubois pour me le procurer. Croyant qu'Henriette jouait du clavecin, je lui en offris un ; mais elle me dit qu'elle n'avait jamais appris cet instrument.

La quatrième ou cinquième fois que nous allâmes à l'Opéra, M. Dubois vint dans notre loge, et, comme je ne voulais pas le présenter à mon amie, je me contentai de lui demander en quoi je pouvais lui être utile. Il me pré-

senta alors la musique que je lui avais demandée; je lui en payai la valeur en le remerciant de son obligeance. Nous trouvant en face de la loge ducale, je lui demandai par manière d'acquit s'il avait gravé Leurs Altesses. Il me répondit qu'il avait déjà fait deux médailles, et je le priai de me les apporter en or. Il m'en fit la promesse, après quoi il sortit. Henriette ne l'avait pas seulement regardé; et c'était dans l'ordre, puisque je ne le lui avais pas présenté; cependant on nous l'annonça le lendemain pendant que nous étions à table. M. de la Haye, qui dînait avec nous, commença par nous faire compliment sur la connaissance que nous en avions faite, et dès qu'il fut entré il le présenta à son élève. Il était naturel qu'Henriette alors lui fit accueil, et elle s'en acquitta à merveille.

Après l'avoir remercié du spartito, elle le pria de vouloir bien lui procurer quelques autres airs, et l'artiste accueillit cette prière comme une faveur qui lui faisait grand plaisir.

— Monsieur, me dit Dubois, j'ai pris la liberté de venir vous montrer les médailles que vous m'avez demandées; les voici. Sur l'une se trouvaient l'infant et son épouse, l'autre ne portait que l'effigie de don Philippe. Ces deux médailles étaient d'un travail achevé, et ce fut avec justice que nous en fîmes l'éloge. L'ouvrage est impayable, lui dit Henriette, mais on peut troquer l'or. Madame, lui répondit modestement l'artiste, elles pèsent seize sequins. Elle les lui compta de suite en l'invitant à venir une autre fois au moment de la soupe. Pendant ce temps on avait servi le café, et Henriette l'engagea de le prendre avec nous. Au moment de mettre le sucre dans sa tasse, Henriette lui demanda s'il l'aimait doux.

— Votre goût, madame, lui dit le galant bossu, sera certainement le mien.

— Vous avez donc deviné que je le prends toujours sans sucre; je suis bien aise que vous partagiez ce goût avec moi.

En disant cela, elle lui présente gracieusement la tasse sans sucre, sert ensuite de la Haye et moi en nous sucrant

copieusement, puis elle remplit sa propre tasse à l'instar de celle de Dubois. J'avais peine à ne pas pouffer; car la maligne Française, qui prenait le café à la manière de Paris, c'est-à-dire fort doux, prenait sa tasse amère avec un air de volupté qui forçait le directeur de la Monnaie à faire bonne mine à mauvais jeu. De son côté le fin bossu, puni de son fade compliment, ne fut pas en reste, et, vantant la bonté du café, il alla jusqu'à dire que c'était ainsi qu'il fallait le prendre pour déguster délicieusement l'arome de ces précieuses fèves.

Dès que Dubois et de la Haye furent sortis, nous nous mimes à rire de l'espièglerie. Mais, lui dis-je, tu seras la première victime de la malice, car quand il dinera ici tu seras obligée de continuer ton rôle pour ne pas te trahir. — Il me sera facile, me dit-elle, de trouver un moyen de prendre mon café bien sucré et de continuer à lui faire boire de la coupe d'amertume.

Au bout d'un mois Henriette parlait l'italien avec facilité, et elle le devait plus à l'exercice habituel de ma cousine Jeanneton, qui lui servait de femme de chambre, qu'aux leçons du sieur de la Haye; car les leçons ne servent que pour apprendre les règles, et pour parler il faut de l'exercice. Je l'ai éprouvé par moi-même; j'appris plus de français dans le trop peu de temps que j'eus le bonheur de vivre dans la familiarité de cette femme adorable, que je n'en avais appris avec Dalacqua.

Nous avons été vingt fois à l'Opéra sans avoir fait aucune connaissance, et nous vivions heureux dans toute l'acception du mot. Je ne sortais qu'avec Henriette; nous ne sortions qu'en voiture, et du reste nous étions inaccessibles; de sorte que je n'étais connu de personne.

Depuis le départ de notre bon Hongrois, la seule personne qui vint quelquefois dîner chez nous, c'était M. Dubois: quant à de la Haye, il était commensal quotidien. Ce Dubois était fort curieux de nos personnes, mais il était fin et ne se laissait pas deviner; au reste, nous étions réservés sans affectation, et sa curiosité se trouvait en défaut. Un jour il nous parla du brillant de la cour de l'in-

fant-duc après l'arrivée de Madame de France, et de l'affluence d'étrangers des deux sexes qu'il y avait alors à Parme. S'adressant particulièrement à Henriette :

— La plus grande partie des dames étrangères que nous y avons vues nous sont inconnues.

— Il est possible que, si elles ne l'étaient, beaucoup d'entre elles ne s'y montreraient pas.

— Il est très-possible, madame; mais je vous assure que, quand bien même leur beauté ou leur parure les rendraient remarquables, les vœux de nos souverains sont pour la liberté. J'espère encore, madame, que nous aurons l'honneur de vous y voir.

— Ce sera difficile, car je trouve souverainement ridicule qu'une femme aille à la cour sans être présentée, surtout si elle est faite pour l'être.

Ces derniers mots, sur lesquels Henriette avait un peu plus appuyé que sur le reste, coupèrent la parole au petit bossu, et mon amie, profitant de ce répit, détourna la conversation.

Après son départ, nous rîmes de l'échec qu'avait éprouvé la curiosité de notre convive; mais je dis à Henriette qu'en toute conscience elle devait pardonner à tous ceux qu'elle rendait curieux, car... Elle me coupa la parole en m'accablant de tendres baisers.

Savourant ainsi le bonheur et nous suffisant à nous-mêmes dans tous les instants, nous rions des philosophes moroses qui nient le parfait bonheur sur la terre.

— Que veulent dire, mon ami, ces têtes creuses qui soutiennent que le bonheur n'est pas durable, et quel sens donnent-ils à ce mot? Si l'on entend perpétuel, immortel, incessant, on a raison; mais l'homme ne l'étant pas, le bonheur, conséquence naturelle, ne doit pas non plus l'être. Autrement, tout bonheur est durable par cela même qu'il existe; et pour l'être il n'a besoin que d'exister. Mais si par bonheur parfait on entend une suite de plaisirs diversifiés et jamais interrompus, on a tort; car, en mettant après chaque plaisir le calme qui doit succéder à la jouissance, nous nous procurons le temps de reconnai-

tre l'état heureux dans sa réalité; ou, en d'autres termes, ces instants de repos nécessaires sont une véritable source de jouissances, puisque par eux nous savourons les délices du souvenir qui double leur réalité. L'homme ne peut être heureux que lorsque, dans sa réflexion, il se juge tel, et il ne peut réfléchir que dans le calme; ainsi réellement, sans le calme, il ne serait jamais exactement heureux. Il faut donc que le plaisir, pour être tel, cesse d'être en action. Que prétend-on donc par ce mot durable?

Nous arrivons tous les jours au moment où nous désirons le sommeil; et quoiqu'il soit une image de la non-existence, niera-t-on qu'il soit un plaisir? Non; au moins, sans inconséquence, il me semble qu'on ne le peut pas, puisque, dès qu'il se montre, nous le préférons à tous les plaisirs imaginables; et nous ne saurions lui être reconnaissants qu'après qu'il nous a quittés.

Ceux qui disent que personne ne saurait être heureux durant toute la vie parlent aussi un peu légèrement. La philosophie enseigne le secret de composer ce bonheur, pourvu toutefois qu'on soit exempt des maux physiques. Un bonheur qui durerait ainsi toute la vie pourrait être comparé à un bouquet composé de mille fleurs dont le mélange serait si beau et si bien assorti qu'on le prendrait pour une seule fleur. Quelle impossibilité y a-t-il que nous passions ici toute notre vie de la même manière que nous y avons passé un mois, toujours bien portants, toujours contents de nous, sans éprouver ni vide ni besoin? Alors, pour couronner ce bonheur, qui certes en serait un très-grand, il ne faudrait, dans un âge avancé, que mourir ensemble en parlant de nos doux souvenirs; et assurément ce bonheur-là aurait été durable. La mort ne l'interromprait pas; elle le finirait. Nous ne pourrions nous croire malheureux qu'autant que nous appréhenderions, après la mort, une autre vie malheureuse; et cette idée me paraît absurde, car elle implique contradiction avec l'idée de toute-puissance et de tendresse paternelle.

C'est ainsi que ma charmante Henriette me faisait passer des heures entières délicieuses à philosopher senti-

ment. Son raisonnement valait mieux que celui de Cicéron dans ses *Tusculanes*; mais elle convenait que ce bonheur durable dont l'idée nous enchantait ne pouvait exister qu'entre deux individus qui, vivant ensemble, seraient constamment amoureux l'un de l'autre, bien portants de corps et d'esprit, éclairés, assez riches, ayant à peu près les mêmes goûts, le même caractère et le même tempérament. Heureux les amants dont l'esprit peut remplacer les sens quand ils ont besoin de repos! Le doux sommeil vient ensuite, et il dure jusqu'à ce que l'harmonie physique se trouve rétablie. Au réveil, les sens sont la première chose qui se présente, toujours prêts à se remettre en haleine.

Les conditions entre l'homme et l'univers sont égales, et l'on pourrait dire qu'il y a identité parfaite, puisque, si nous rabattons l'univers, il n'y a plus d'homme; et si nous rabattons l'homme, il n'y a plus d'univers, car la matière inerte supposée existante, qui pourrait en avoir l'idée? Or, sans l'idée, *nihil est*, puisque l'idée est l'essence de tout; et à l'homme seul appartiennent les idées. D'ailleurs, si nous faisons abstraction de l'espèce, nous ne pouvons plus nous figurer l'existence de la matière et *vice versa*.

Je fus heureux avec Henriette autant que cette femme adorable le fut avec moi. Nous nous aimions de toute la force de nos facultés; nous nous suffisions parfaitement l'un à l'autre, nous vivions entièrement l'un dans l'autre. Elle me répétait souvent ces jolis vers du bon La Fontaine :

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout : comptez pour rien le reste.

Et nous mettions le conseil en pratique, car jamais un instant d'ennui ou de lassitude, jamais une feuille de rose pliée ne vint interrompre l'espèce de béatitude que nous savourions.

Le lendemain de la clôture de l'Opéra, Dubois, après avoir diné avec nous, nous dit qu'il donnait à dîner le lendemain aux deux premiers acteurs, homme et femme, et qu'il ne tenait qu'à nous d'entendre les plus beaux morceaux qu'ils avaient chantés sur la scène. Ils chanteront dans une salle voûtée de ma maison de campagne, parfaitement propice au développement de la voix. Henriette le remercia beaucoup ; mais elle lui observa qu'ayant une santé très-délicate, elle ne pouvait s'engager à rien d'un jour à l'autre, et fit rouler la conversation sur d'autres matières.

Dès que nous fûmes seuls, je lui demandai pourquoi elle ne voulait pas s'aller amuser chez Dubois.

— J'irais, mon cher ami, et avec bien du plaisir, si je ne craignais d'y rencontrer quelqu'un qui pût me reconnaître, et qui par là vint détruire le bonheur dont je jouis.

— Si tu as quelque nouveau motif de crainte, tu as raison ; mais si ce n'est qu'une appréhension vague, mon ange, pourquoi veux-tu te priver d'un plaisir réel et bien innocent ? Si tu savais la joie que je ressens quand je vois que tu as du plaisir, surtout lorsque je te vois comme en extase en entendant quelque morceau de bonne musique !

— Eh bien, mon cœur, je ne veux pas que tu me croies moins courageuse que toi. Nous irons chez Dubois de suite après dîner. Les chanteurs ne chanteront pas avant. Outre cela, mon ami, il est probable que, ne comptant pas sur nous, il n'aura pas invité quelque curieux de me parler. Nous irons sans le lui dire, sans qu'il nous attende, et comme pour lui faire une surprise d'amitié. Il nous a dit qu'il sera à sa maison de campagne, et Caudagna sait où elle est.

Son raisonnement était dicté par la prudence et l'amour, deux choses qui vont si rarement ensemble. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant avec autant d'admiration que de tendresse, et le lendemain, à quatre heures après midi, nous nous rendîmes chez M. Dubois. Nous fûmes surpris

de le trouver seul avec une jolie fille qu'il nous présenta comme sa nièce. Je suis, nous dit-il, ravi de vous voir; mais, n'ayant pas osé m'attendre au bonheur de vous posséder, j'ai changé le diner projeté en un petit souper, et j'espère bien que vous daignerez l'honorer de votre présence. Les deux *virtuosi* ne tarderont pas à venir.

Nous nous trouvâmes malgré nous obligés de souper.

— Avez-vous, lui dis-je, invité beaucoup de monde?

— Vous vous trouverez, dit-il d'un air victorieux, dans une société digne de vous. Je suis seulement fâché de n'avoir pas invité des dames.

A cette observation galante et délicate qui s'adressait particulièrement à Henriette, mon amie lui fit une révérence qu'elle accompagna d'un sourire. Je vis avec plaisir l'air de la satisfaction peint sur son visage; mais, hélas! elle commandait au sentiment pénible qu'elle éprouvait. Sa grande âme ne voulait pas se montrer inquiète, et je ne pénétrais pas dans son intérieur, parce que je ne croyais pas qu'elle eût rien à craindre.

J'aurais pensé et agi autrement si j'avais su toute son histoire; je ne l'aurais pas laissée à Parme; je l'aurais menée à Londres, et elle en aurait été enchantée.

Les deux acteurs ne tardèrent pas à paraître : c'étaient Laschi et la demoiselle Baglioni, qui alors était très-jolie. Successivement tous les convives arrivèrent : c'étaient tous des Français et des Espagnols d'un certain âge. Il ne fut pas question de présentation, et j'admirai en cela le tact du spirituel bossu; mais comme tous les convives avaient l'usage de la cour, ce manque d'étiquette n'empêcha pas qu'on ne fit à mon amie tous les honneurs, et elle les reçut avec cette aisance et cet usage du monde qu'on ne connaît qu'en France, et même que dans la meilleure société, à l'exception pourtant de quelques provinces où la noblesse, qu'on appelle à tort la bonne société, laisse un peu trop percer la morgue qui la caractérise.

Le concert commença par une superbe symphonie; ensuite les deux acteurs chantèrent un *duo* avec beaucoup de goût et de talent. Vint ensuite un élève du célèbre

Vandini qui donna un *concerto* de violoncello qui fut fort applaudi.

Les applaudissements duraient encore quand Henriette se lève, s'approche du jeune artiste, et lui prend son violoncello en lui disant d'un air modeste, mais assuré, qu'elle allait le faire briller davantage. Je tombais des nues. Elle se met à la place du jeune homme, prend le violoncello entre ses jambes et prie l'orchestre de vouloir bien recommencer le *concerto*. Voilà le plus profond silence qui s'établit, et moi tremblant comme la feuille et près de me trouver mal. Heureusement que tous les regards étaient fixés sur Henriette et que personne ne me regardait. Elle ne me regardait pas non plus, elle ne l'osait pas ; car si elle avait levé sur moi ses beaux yeux, elle aurait perdu courage. Cependant, ne la voyant pas se mettre en posture de jouer, je commençais à me flatter qu'elle n'avait voulu faire qu'une aimable plaisanterie ; mais, en lui voyant tirer le premier coup d'archet, j'éprouvai une palpitation de cœur si forte, que je me sentais mourir.

Mais qu'on se figure ma situation lorsque, après le premier morceau, les applaudissements bien mérités couvrirent totalement l'orchestre ! Ce passage rapide d'une extrême crainte à une exubérance de contentement me causa une irritation semblable à la plus violente fièvre. Ces applaudissements ne parurent faire sur Henriette aucune sensation, et, sans détacher ses yeux des notes qu'elle voyait pour la première fois, elle joua six fois de suite avec la plus rare perfection. En quittant sa place, elle ne remercia point la société de ses applaudissements ; mais, se tournant d'un air affable vers le jeune artiste, elle lui dit, avec un aimable sourire, qu'elle n'avait jamais joué sur un meilleur instrument. Se tournant alors vers la compagnie :

— Je vous prie, dit-elle, d'excuser la petite vanité qui m'a fait abuser de votre patience pendant une demi-heure.

Ce compliment, à la fois si imposant et si gracieux, acheva de me mettre hors de moi, et je disparus pour aller pleu-

rer dans le jardin où personne ne me voyait. Qui est donc cette Henriette? me disais-je le cœur attendri et versant des larmes; quel est donc ce trésor dont je suis en possession? Mon bonheur me paraissait trop grand pour que je m'en crusse digne.

Perdu dans ces réflexions qui redoublaient la volupté de mes pleurs, je serais resté longtemps dans le jardin, si Dubois lui-même ne fût venu me chercher et me trouver malgré l'obscurité de la nuit et de l'allée dans laquelle je rêvais. Il était inquiet sur la cause de ma disparition, et je le tranquillisai en lui disant qu'un petit étourdissement m'avait obligé de sortir pour respirer l'air frais.

Chemin faisant, j'eus le temps de sécher mes larmes, mais non de faire disparaître la rougeur de mes yeux. Cependant il n'y eut qu'Henriette qui s'aperçut du fait, elle me dit :

— Je sais, mon ange, ce que tu es allé faire dans le jardin.

Elle me connaissait; il lui était facile de deviner l'impression que la soirée avait faite sur mon cœur.

Dubois avait assemblé chez lui les plus agréables seigneurs de la cour, et le souper qu'il leur donnait sans profusion était aussi délicat que bien choisi. Je me trouvais assis en face d'Henriette, qui seule attirait naturellement toutes les attentions; mais elle n'aurait pu que gagner à être entourée d'un cercle de dames qu'elle aurait certainement éclipsées sans avoir besoin d'autres brillants que sa beauté, son esprit et ses manières distinguées. Elle fit le charme de ce souper par l'agrément qu'elle répandit sur la conversation. M. Dubois ne parlait pas, mais il était glorieux d'avoir attiré chez lui une convive aussi attrayante. Elle eut l'adresse de dire à chacun quelque chose d'aimable et l'esprit de ne jamais rien dire de joli sans me mettre de la partie. De mon côté, j'avais beau affecter la soumission, la déférence et le respect pour cette déité, elle voulut que chacun devinât que j'étais son oracle. On pouvait la croire ma femme; mais, à mes procédés envers elle, il n'était pas naturel de la juger telle.

La conversation étant tombée sur le mérite des deux nations, la française et l'espagnole, Dubois fut assez étourdi pour lui demander à laquelle elle donnait la préférence.

La question ne pouvait pas être plus indiscreète, car la moitié de la réunion était espagnole et l'autre française. Cependant Henriette parla si bien, que les Espagnols auraient voulu être Français et les Français Espagnols. Dubois, insatiable, la pria de lui dire ce qu'elle pensait des Italiens : je tremblai. Un certain M. de la Combe, qui était à ma droite, fit un mouvement de tête improbateur, mais mon amie n'élada point la question. Que voulez-vous que je vous dise des Italiens? dit-elle. Je n'en connais qu'un. Si je les juge tous d'après celui-là, certes mon jugement leur sera très-favorable; mais un seul exemple ne peut pas établir une règle. Il était impossible de mieux répondre, mais le lecteur pense bien que je ne fis pas semblant d'avoir entendu; et, voulant empêcher l'indiscret Dubois de continuer ses questions, je détournai la conversation en faisant diverses questions banales.

On vint à parler de musique, et à ce sujet un Espagnol demanda à Henriette si, outre le violoncello, elle jouait de quelque autre instrument. Non, lui dit-elle; je ne me suis trouvé de l'inclination que pour celui-là. Je l'ai appris au couvent pour faire ma cour à ma mère qui en joue passablement; et, sans un ordre absolu de mon père, appuyé de l'évêque, la supérieure ne me l'aurait jamais permis.

— Et quelle raison pouvait donc avoir cette abbesse pour vous le défendre?

— Cette pieuse épouse du Seigneur prétendait que je ne pouvais jouer de cet instrument que dans une posture indécente.

A ces mots, les Espagnols se mordirent les lèvres, mais les Français éclatèrent de rire et ne s'épargnèrent pas les épigrammes contre la consciencieuse nonne.

Après un silence de quelques minutes, Henriette faisant un petit mouvement comme pour demander la permission

de se lever, nous nous levâmes tous, et peu d'instants après nous partîmes.

Il me tardait de me voir seul avec cette idole de mon âme. Je lui faisais cent questions sans lui laisser le temps de me répondre. Ah ! tu avais bien raison, mon Henriette, de ne pas vouloir y venir ; car tu étais bien sûr de me faire des ennemis. On doit me détester ; mais je m'en moque : tu es mon univers. Cruelle amie, tu as failli me faire mourir avec ton violoncello ; car, ne pouvant pas juger ta réserve naturelle, j'ai cru que tu étais devenue folle, et, dès que je t'ai eu entendue, j'ai dû sortir pour donner un libre cours à mes larmes. Elles m'ont soulagé de l'affreuse oppression que j'éprouvais. Dis-moi actuellement, je t'en conjure, quels sont tes autres talents ; ne me les cache pas, car tu pourrais me faire mourir en les produisant d'une façon et dans un instant inattendus.

— Je n'en ai point d'autres, mon cœur ; j'ai vidé mon petit sac tout d'un coup : maintenant tu connais ton Henriette tout entière. Si tu ne m'avais pas dit par hasard, il y a un mois, que tu n'as point de goût pour la musique, je t'aurais dit que j'excelle sur cet instrument ; mais si je te l'avais dit, je te connais, tu te serais empressé de m'en procurer un, et ton amie ne se soucie pas de s'amuser à ce qui t'ennuie.

Dès le matin elle eut un excellent violoncello, et bien loin qu'elle m'ennuyât jamais, chaque fois elle me procurait une jouissance nouvelle ; et je crois pouvoir dire qu'il est impossible qu'un homme qui aurait de la répugnance pour la musique n'en devienne pas passionné si l'objet qui l'exerce y excelle et si cet objet est celui qu'il adore.

La voix humaine du violoncello, supérieure à celle de tout autre instrument, m'allait au cœur chaque fois que mon amie en jouait. Elle en était convaincue, et chaque jour elle me procurait ce plaisir. J'étais si ravi de son talent que je lui proposai de donner des concerts ; mais elle eut la prudence de ne pas y consentir. Malgré sa prudence pourtant, nous ne pouvions pas entraver les ordres de la destinée.

Le fatal Dubois vint le lendemain de son joli souper nous remercier et recevoir les éloges que nous lui fîmes de son concert, de son souper et du choix de la réunion. — Je prévois, madame, dit-il à Henriette, la peine que j'ai à me défendre de l'empressement avec lequel on me priera de vous être présenté.

— Votre peine, monsieur, ne sera pas grande : vous savez que je ne reçois personne.

Dubois n'osa plus parler de présentation.

Je reçus ce jour-là une lettre du jeune Capitani, dans laquelle il me disait qu'étant possesseur du couteau et de la gaine de saint Pierre, il était allé chez Franzia avec deux savants magiciens qui promettaient d'extraire le trésor, et qu'il avait été bien surpris qu'il ne l'eût pas voulu recevoir. Il me priait de lui écrire et d'y aller moi-même en personne, si je voulais avoir ma part du trésor. On sent que sa lettre resta sans réponse ; mais ce que je me plais à certifier à mes lecteurs, c'est que j'éprouvai le plus grand plaisir d'avoir réussi à mettre cet honnête et simple cultivateur à l'abri des imposteurs qui l'auraient ruiné.

Depuis le célèbre souper de Dubois, il s'était écoulé un mois, et nous l'avions passé dans le bonheur de l'esprit et des sens ; car jamais un seul instant vide ne venait nous présenter ce triste échantillon de la misère qu'on appelle bâillement. Notre seul divertissement extérieur était une promenade en voiture hors de la ville lorsque le temps était beau. Ne descendant jamais, ne fréquentant aucun lieu public, personne n'avait pu chercher à nous connaître, on n'en avait au moins trouvé l'occasion, malgré la curiosité que mon amie avait pu exciter parmi les personnes que le hasard nous avait fait rencontrer, surtout au souper de Dubois. Henriette était devenue plus courageuse et moi plus sûr, après avoir vu que personne ne l'avait reconnue ni au théâtre ni au souper. Elle ne craignait que la haute noblesse.

Un jour que nous nous promenions hors la porte de Colorno, nous rencontrâmes le duc avec son épouse qui retournaient en ville. Un instant après voilà une autre

voiture dans laquelle était Dubois avec un seigneur que nous ne connaissions pas. A peine notre voiture avait-elle dépassé la leur qu'un de nos chevaux s'abattit. La personne qui était avec Dubois fait arrêter sa voiture pour nous envoyer du secours. Pendant qu'on relevait le cheval, il s'approcha noblement de notre voiture et fit un compliment de circonstance à Henriette. M. Dubois, fin courtisan et jaloux de se faire valoir aux dépens d'autrui, ne perdit pas de temps pour lui dire que c'était M. Dutillot, ministre de France. L'inclination d'usage fut la réponse de mon amie. Le cheval étant sur pied, nous poursuivîmes notre chemin après avoir remercié ces messieurs de leur courtoisie. Une rencontre aussi simple ne devait dans l'ordre avoir aucune suite : mais souvent les plus grands événements tiennent à de si petites choses !

Le lendemain Dubois vint déjeuner avec nous. Il débuta par nous dire sans le moindre détour que M. Dutillot enchanté de l'heureux hasard qui lui avait procuré le plaisir de nous connaître, l'avait chargé de venir nous demander la permission de venir nous voir.

— Madame, ou moi ? lui dis-je sur-le-champ.

— L'un et l'autre.

— A la bonne heure, mais un à la fois ; car madame, comme vous le savez, a sa chambre, et moi la mienne.

— Oui, mais elles sont si voisines !

— D'accord ; cependant je vous dirai que, pour ce qui me regarde, c'est moi qui courrai chez Son Excellence, s'il a quelque ordre à me donner ou quelque communication à me faire : je vous prie de le lui dire. Quant à madame, elle est présente : parlez-lui ; car je ne suis, mon cher monsieur Dubois, que son très-humble serviteur.

Henriette alors, d'un air gai et poli, lui dit :

— Monsieur, je vous prie de remercier M. Dutillot, et de lui demander s'il me connaît.

— Je suis sûr, madame, dit le bossu, qu'il ne vous connaît pas.

— Voyez-vous, il ne me connaît pas et il veut me faire une visite. Convenez que si je le recevais je lui donnerais

une singulière opinion de moi. Dites-lui que, quoique personne ne me connaisse et que je ne me fasse connaître de personne, je ne suis pas une aventurière, et que par conséquent je ne saurais avoir l'honneur de le recevoir.

Dubois, sentant qu'il avait fait un faux pas, resta muet; et les jours suivants nous ne lui demandâmes pas comment le ministre avait reçu notre refus.

Trois semaines après, la cour étant à Colorno, on donna une superbe fête et tout le monde pouvait se promener librement dans les jardins, qui devaient être illuminés pendant toute la nuit. Dubois, le fatal bossu, nous ayant beaucoup parlé de cette fête, l'envie d'y aller nous vint : c'est la pomme d'Adam. Dubois nous y accompagna. Nous nous y rendimes la veille, et nous logeâmes à l'auberge.

Vers le soir nous allâmes nous promener dans les jardins, et le hasard voulut que les souverains s'y trouvassent avec leur suite. Madame de France fut la première qui, suivant l'usage de la cour de Versailles, fit la révérence à mon Henriette, sans cesser de poursuivre son chemin. Mes yeux se portèrent alors sur un cavalier qui se tenait à côté de don Louis, et qui fixait attentivement mon amie. Bientôt, revenant sur nos pas, nous rencontrâmes ce même cavalier qui, après nous avoir fait une profonde révérence, pria Dubois de l'écouter une minute. Ils furent un quart d'heure ensemble à s'entretenir en nous suivant; et nous allions sortir, lorsque ce monsieur, allongeant le pas, et après m'avoir très-poliment demandé excuse, demanda à Henriette s'il avait l'honneur de lui être connu.

— Je ne me rappelle pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir.

— Cela suffit, madame; je vous supplie de me pardonner.

Dubois nous dit que ce monsieur était l'ami intime de l'infant don Louis, et que, croyant connaître madame, il l'avait prié de le lui présenter. Il lui avait dit qu'elle s'appelait d'Arci, et que s'il la connaissait il n'avait pas besoin de lui pour lui faire une visite. M. d'Antoine lui avait répondu que le nom d'Arci ne lui était pas connu et qu'il n'aurait pas voulu se tromper. Dans cette incertitude, ajouta

Dubois, voulant s'éclaircir, il s'est présenté lui-même; mais actuellement il doit être persuadé qu'il s'est trompé.

Après souper, Henriette me paraissait inquiète, je lui demandai si elle n'avait point fait semblant de ne pas connaître M. d'Antoine.

— Point de semblant, mon ami, je t'assure. Je connais son nom, c'est celui d'une illustre famille de la Provence; mais sa personne m'est tout à fait inconnue.

— Se peut-il qu'il te connaisse?

— Il est possible qu'il m'ait vue, mais certainement je ne lui ai jamais parlé, car je l'aurais reconnu.

— Cette rencontre m'inquiète, et il me paraît que tu n'y es pas indifférente.

— Je l'avoue.

— Quittons Parme, si tu veux, et allons à Gênes. Lorsque mon affaire sera accommodée, nous irons à Venise.

— Oui, mon cher ami; nous serons alors plus tranquilles. Cependant je crois qu'il n'est pas nécessaire que nous nous pressions.

Nous retournâmes à Parme le surlendemain, et deux jours après mon domestique me remit une lettre en me disant que le coureur qui l'avait apporté attendait dans l'antichambre.

— Cette lettre, dis-je à Henriette, me trouble les sens.

Elle la prend, l'ouvre, et après l'avoir lue elle me la rend en me disant : Je crois que M. d'Antoine est un homme d'honneur, ainsi j'espère que nous n'avons rien à craindre.

La lettre était conçue en ces termes :

« Ou chez vous, ou chez moi, ou en tout autre lieu qu'il vous plaira m'indiquer, je vous prie, monsieur, de me fournir l'occasion de m'entretenir un instant avec vous sur un objet qui doit beaucoup vous intéresser.

• J'ai l'honneur d'être, etc.

D'ANTOINE.

L'adresse était à M. de Farusi.

— Je crois, dis-je à mon amie, que je dois le voir, mais où?

— Ni ici, ni chez lui; mais au jardin de la cour. Ta réponse ne doit contenir que l'heure et le lieu du rendez-vous.

Je me mis à mon bureau et je lui marquai que je me trouverais à onze heures et demie dans le jardin ducal, le priant de m'indiquer une autre heure si celle que je nommais ne lui convenait pas.

Je fis ma toilette pour être prêt à point nommé, et pendant ce temps nous nous efforcions, mon amie et moi, de paraître tranquilles ; mais nous ne pouvions nous défendre de tristes pressentiments.

Je fus exact au rendez-vous et je trouvai que M. d'Antoine m'y avait précédé. J'ai été forcé, me dit-il, de me procurer l'honneur que vous me faites, parce que je n'ai pas imaginé de moyen plus sûr de faire parvenir à madame d'Arce cette lettre, que je vous prie de lui remettre et de ne pas trouver mauvais que je vous la donne cachetée. Si je me trompe, ce n'est rien, et ma lettre ne vaudra même pas la peine d'une réponse ; mais si je ne me trompe pas, madame seule doit être la maîtresse de vous la montrer. C'est pour cette raison que je vous la remets cachetée. Si vous êtes véritablement son ami, ce que la lettre contient doit vous intéresser autant qu'elle. Puis-je compter, monsieur, que vous voudrez bien la lui remettre ?

— Monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur.

Là-dessus nous nous séparâmes après nous être fait réciproquement une profonde révérence, et je me hâtai de regagner notre demeure.

CHAPITRE VIII.

Henriette reçoit M. d'Antoine. — Je perds cette femme aimable, que j'accompagne jusqu'à Genève. — Je passe le Saint-Bernard et je retourne à Parme. — Lettre d'Henriette. — Mon désespoir. — De la Haye s'attache à moi. — Fâcheuse aventure avec une actrice ; ses suites. — Je deviens bigot. — Bavois. — Mystifications d'un officier faufaron.

Dès que je fus rentré, le cœur gros d'appréhension, je redis à Henriette tout ce que m'avait dit M. d'Antoine ; ensuite je lui remis sa lettre, qui contenait quatre pages. Elle

la lut attentivement avec une émotion visible, ensuite elle me dit :

— Mon ami, n'en sois pas offensé, mais l'honneur de deux familles ne me permet pas de te laisser lire cette lettre. Je me vois forcée à recevoir M. d'Antoine, qui se dit mon parent.

— Ainsi, dis-je, voilà le commencement du dernier acte ! Quelle affreuse idée ! je touche au terme d'un bonheur trop parfait ! Malheureux ! qu'avais-je besoin de rester si longtemps à Parme ? Quel aveuglement ! De toutes les villes du monde, excepté la France, Parme était la seule que je dusse craindre, et c'est ici que je t'ai menée, quand je pouvais te mener partout ailleurs ; car tu n'avais de volonté que la mienne ? Je suis d'autant plus coupable, que tu ne m'as jamais caché tes craintes. Et pourquoi ai-je introduit ici ce fatal Dubois ? ne devais-je pas prévoir que sa curiosité nous serait tôt ou tard funeste ! Cette curiosité, hélas ! je ne puis cependant la condamner, puisqu'elle est toute naturelle. Je ne dois m'en prendre qu'à toutes les perfections dont la nature t'a douée ! perfections qui ont fait mon bonheur et qui vont me plonger dans un abîme de désespoir ; car, hélas ! je prévois l'avenir le plus affreux.

— Je te prie, mon tendre ami, de ne rien prévoir et de te modérer. Usons de toute notre raison pour nous mettre au-dessus des événements. Je ne répondrai pas à cette lettre ; mais tu dois lui écrire de venir ici demain à trois heures dans son équipage, en le priant de se faire annoncer.

— Hélas ! quel pénible sacrifice m'imposes-tu !

— Tu es mon meilleur, mon unique ami : je n'exige rien, je ne t'impose rien, mais me refuseras-tu ?...

— Non, jamais, jamais rien. Dispose de moi à la vie et à la mort.

— Je connaissais ta réponse. Tu seras avec moi lorsqu'il viendra ; mais, après quelques instants donnés aux convenances, tu passeras dans ta chambre sous un prétexte quelconque et tu nous laisseras causer seuls. M. d'Antoine connaît toute mon histoire ; il connaît mes torts, mais aussi mes raisons, et il sait qu'en honnête homme, en qua-

lité de parent, il doit me mettre à l'abri de tout affront. Il ne fera rien que de concert avec moi; et s'il pensait à s'écarter des lois que je lui dicterai, je n'irai pas en France, et je te suivrai où tu voudras pour te consacrer le reste de mes jours. Cependant, cher ami, songe que des circonstances fatales peuvent nous faire envisager notre séparation comme le meilleur parti, et nous devons nous assurer assez de force pour le prendre, pour espérer de n'être pas malheureux. Fie-toi à moi, et sois sûr que je saurai prendre mes mesures pour me ménager la portion de bonheur dont il peut m'être donné de jouir dans la privation du seul homme qui jamais ait eu toute ma tendre affection. Tu auras, je l'attends de ta grande âme, le même soin de ton avenir, et je suis certaine que tu réussiras. En attendant, éloignons de nous tous les tristes pressentiments qui pourraient obscurcir les instants qui nous restent.

— Ah! que ne sommes-nous partis après la rencontre funeste de ce malheureux favori?

— Nous aurions peut-être très-mal fait; car il aurait été possible que M. d'Antoine se déterminât alors à donner à ma famille une preuve de son zèle en faisant des perquisitions pour nous découvrir, et m'exposer alors à des violences que tu n'aurais pas souffertes, et qui nous seraient devenues également funestes.

Je fis tout ce qu'elle voulut; mais, dès ce moment, notre amour commença à devenir triste, et la tristesse est une maladie qui finit par le tuer. Nous restions souvent une heure en face l'un de l'autre sans nous dire un seul mot, et nos soupirs se confondaient malgré les efforts que nous faisons pour les comprimer.

Le lendemain, à l'arrivée de M. d'Antoine, je suivis exactement l'instruction qui m'avait été donnée, et je passai seul à faire semblant d'écrire six heures des plus assommantes.

Ma porte était ouverte et la glace de ma chambre nous mettait à même de nous voir réciproquement. Ils passèrent ces six heures à écrire, s'interrompant de temps en temps pour parler je ne sais sur quoi, mais leurs discours

devaient être décisifs. Le lecteur peut aisément se figurer les tourments de cette longue torture ; car je ne pouvais rien augurer que de destructif de ma félicité.

Dès que ce terrible d'Antoine fut parti, Henriette vint me trouver, et, voyant qu'elle avait les yeux gros, je fis un soupir auquel elle s'efforça de répondre par un sourire.

— Veux-tu, mon ami, que nous partions demain ?

— Oh ciel ! oui, je le veux. Où veux-tu que je te mène ?

— Où tu voudras, mais il faut que nous soyons ici dans quinze jours.

— Ici ? Fatale illusion !

— Hélas ! oui. J'ai donné ma parole d'être ici pour y recevoir la réponse à une lettre que j'ai écrite. Sois certain que nous n'avons aucune violence à craindre ; mais je ne puis plus me souffrir ici.

— Hélas ! moi, je maudis l'instant où j'y ai mis le pied. Veux-tu que nous allions à Milan ?

— Fort bien, à Milan.

— Puisque nous avons le malheur de devoir retourner, Caudagna et sa sœur peuvent venir avec nous.

— A merveille.

— Laisse-moi faire. Ils auront une voiture à part et ils porteront ton violoncello. Il me semble que tu devrais faire savoir à M. d'Antoine le lieu où tu vas.

— Il me semble, au contraire, que je ne dois lui en rendre aucun compte. Tant pis pour lui s'il peut douter un moment que je manque à ma parole.

Le lendemain matin, après avoir pris les effets nécessaires pour une absence de quinze jours, nous partimes. Nous arrivâmes à Milan sans gaieté et sans rencontre, et nous y restâmes quatorze jours vis-à-vis de nous-mêmes, sans voir d'autres étrangers que l'hôte de l'hôtel, un tailleur et une couturière. Je fis à mon Henriette un présent qui lui fut bien cher ; c'était une pelisse de loup-cervier d'une grande beauté.

Henriette, par délicatesse, ne me fit jamais aucune question sur l'état de ma bourse ; je lui en savais gré ; mais aussi j'eus soin de ne lui laisser jamais soupçonner qu'elle

fût près de s'épuiser : de retour à Parme, j'avais encore de trois à quatre cents sequins.

Le lendemain de notre retour, M. d'Antoine vint sans façon diner avec nous ; mais après le café je le laissai tête à tête avec sa parente. Leur conférence fut aussi longue que la première, et notre séparation y fut arrêtée. Elle vint me le dire dès que d'Antoine fut parti, et nous confondimes longtemps nos larmes dans un morne silence.

— Quand faudra-t-il que je me sépare de toi, femme trop chérie ?

— Possède-toi, mon tendre ami : dès que nous serons à Genève, où tu viendras me conduire. Fais en sorte de me trouver demain une femme de chambre convenable ; et ce sera avec elle que je me rendrai de Genève à l'endroit où je dois aller.

— Nous passerons donc encore quelques jours ensemble ! Je ne connais que Dubois à qui je puisse me fier pour me procurer une femme de bonne mine ; et je suis fâché que cet homme curieux puisse peut-être apprendre par elle ce que tu ne voudrais pas qu'il sût.

— Il ne saura rien ; car en France j'en prendrai une autre.

Dubois se crut fort honoré de la commission, et trois jours après il vint présenter à Henriette une femme d'un certain âge, assez bien mise et de bonne façon, et qui, étant pauvre, se trouvait fort heureuse de trouver une occasion de retourner en France, d'où elle était. Son mari, ancien officier, était mort depuis peu de mois et l'avait laissée dépourvue de tout. Henriette l'arrêta en lui disant de se tenir prête à partir à l'instant même où Dubois lui en donnerait avis. La veille de notre départ, M. d'Antoine vint diner avec nous, et, avant de prendre congé, il remit à Henriette une lettre close pour Genève.

Nous partîmes de Parme à l'entrée de la nuit et nous ne nous arrêtâmes à Turin que deux heures pour y prendre un domestique qui devait nous servir jusqu'à Genève. Le lendemain nous montâmes le mont Cenis en chaise à

porteurs et nous descendîmes à la Novalaise en nous faisant ramasser. Le cinquième jour nous arrivâmes à Genève et nous allâmes descendre à l'hôtel des Balances. Le jour suivant, Henriette me donna une lettre pour le banquier Tronchin, qui, dès qu'il en eut pris connaissance, me dit qu'il viendrait en personne me remettre mille louis.

Je rentrai et nous nous mîmes à table. Nous y étions encore quand le banquier se fit annoncer. Il nous remit les mille louis en or et dit à Henriette qu'il lui donnerait deux hommes dont il répondait. Elle lui répondit qu'elle partirait aussitôt qu'elle aurait la voiture qu'il devait lui procurer, selon la lettre que je lui avais remise. Après l'avoir assurée que tout serait prêt le lendemain, il nous quitta. Ce fut un moment terrible! nous étions glacés. Nous restions immobiles dans un morne silence, comme quand la plus profonde tristesse accable l'esprit.

Je rompis le silence pour lui dire qu'il était impossible que la voiture que M. Tronchin lui fournirait fût aussi commode et aussi sûre que la mienne, et qu'ainsi je la priaïis de prendre la mienne, l'assurant que je verrais dans cette complaisance une suite naturelle de son amour pour moi.

— Je prendrai en échange, ma chère amie, celle qui te sera présentée par le banquier.

— J'y consens, mon cher ami, me dit-elle; ce sera un soulagement pour mon cœur d'avoir encore un meuble qui t'ait appartenu.

En disant cela elle mit dans ma poche cinq rouleaux de cent louis, faible consolation pour mon cœur accablé par une cruelle séparation. Pendant ces dernières vingt-quatre heures, nous ne nous trouvâmes riches d'autre éloquence que de celle de nos larmes, de nos soupirs et de ces allocutions banales, mais énergiques, que deux amants heureux adressent à la raison trop sévère qui les force à se séparer pour toujours au milieu de leur bonheur. Henriette ne chercha point à me flatter de quelque espoir pour adoucir ma peine, au contraire.

— Une fois que la nécessité nous force à nous quitter,

me dit-elle, mon unique ami, ne t'informe jamais de moi, et, si par hasard, tu viens jamais à me rencontrer, fais semblant de ne pas me connaître.

Elle me donna ensuite une lettre pour M. d'Antoine, oubliant de me demander si je retournais à Parme; mais, quand bien même je n'en aurais pas eu l'intention, je m'y serais résolu sur-le-champ. Elle me pria aussi de ne partir de Genève qu'après que j'aurais reçu une lettre qu'elle m'écrirait du premier endroit où elle s'arrêterait pour changer de chevaux. Elle partit à la pointe du jour, ayant avec elle une femme de compagnie, un laquais sur le siège et un qui la précédait en courrier. Je la suivis des yeux aussi longtemps que je pus apercevoir sa voiture, et j'étais immobile à la même place longtemps après que mes regards ne voyaient plus rien; car toutes mes pensées étaient concentrées sur le cher objet que je perdais: l'univers ne me semblait plus rien.

Rentré dans ma chambre, j'ordonnai au sommelier de n'entrer chez moi que lorsque les chevaux qui menaient Henriette seraient de retour; et je me mis au lit, espérant que le sommeil viendrait au secours de mon âme accablée que mes larmes ne pouvaient point calmer.

Ce ne fut que le lendemain que le postillon revint; il avait été jusqu'à Châtillon. Il me remit une lettre dans laquelle je ne trouvai que le triste mot *Adieu!* Cet homme me dit qu'ils étaient arrivés à Châtillon sans aucun accident et que madame avait de suite pris la route de Lyon. Ne pouvant partir de Genève que le lendemain, je passai seul dans ma chambre une des plus tristes journées de ma vie. Je vis sur une des vitres ces mots qu'elle y avait tracés avec la pointe d'un diamant dont je lui avais fait présent: Tu oublieras aussi Henriette. Cette prophétie n'était pas faite pour me consoler; mais quelle étendue donnait-elle au mot *oublier*? Elle ne pouvait entendre par ce mot sinon que le temps cicatriserait la plaie profonde qu'elle avait faite à mon cœur, elle n'aurait pas dû l'augmenter en me faisant cette espèce de reproche. Non, je ne l'ai pas oubliée; car, la tête couverte de cheveux blancs, son sou-

venir est encore un véritable baume pour mon cœur. Quand je pense que dans mes vieux jours je ne suis heureux que par le souvenir, je trouve que ma longue vie doit avoir été plus heureuse que malheureuse, et, après en avoir remercié Dieu, cause de toutes les causes, je me félicite de pouvoir m'avouer que la vie est un bien.

Le lendemain je repartis pour l'Italie avec un domestique que M. Tronchin me recommanda, et, malgré la mauvaise saison, je pris la route du Saint-Bernard, que je franchis en trois jours avec sept mulets qui portaient moi, mon domestique, ma malle et la voiture qui avait été destinée à la femme charmante que je venais de perdre sans espoir de retour. Un homme accablé par une grande douleur a l'avantage que rien ne lui paraît pénible. C'est une espèce de désespoir qui a aussi ses douceurs. Je ne sentais ni la faim, ni la soif, ni le froid qui gelait la nature sur cette affreuse partie des Alpes, ni la fatigue inséparable de ce pénible et dangereux passage.

J'arrivai à Parme en assez bonne santé et j'allai me loger dans une mauvaise auberge, dans l'espoir de n'y être connu de personne. Je fus trompé dans mon attente, car j'y trouvai de la Haye, qui logeait dans une petite chambre contiguë à la mienne. Surpris de me revoir, il me fit un long compliment, cherchant à me faire parler; mais je trompai sa curiosité en lui disant que j'étais fatigué et que nous nous reverrions.

Le lendemain je sortis pour aller remettre à M. d'Antoine la lettre d'Henriette. Il l'ouvrit en ma présence, et, en ayant trouvé une incluse à mon adresse, il me la remit sans la lire, quoiqu'elle fût ouverte; mais, réfléchissant que l'intention de sa parente pouvait être qu'il la lût, puisqu'elle ne l'avait point cachetée, il m'en demanda l'agrément, ce que je lui accordai avec plaisir dès que j'en eus pris connaissance. Il me la rendit après l'avoir lue en me disant avec sensibilité qu'en toute occasion je pouvais disposer de lui et de son crédit.

Voici la lettre d'Henriette :

« C'est moi, mon unique ami, qui ai dû t'abandonner ;

mais n'augmente pas ta douleur en pensant à la mienne. Soyons assez sages pour nous imaginer que nous avons fait un agréable songe, et ne nous plaignons pas de notre destin ; car jamais songe délicieux n'a été aussi long. Vantons-nous d'avoir su nous rendre parfaitement heureux pendant trois mois de suite : il n'y a guère de mortels qui puissent en dire autant. Ne nous oublions jamais, et rappelons souvent à notre esprit les instants heureux de nos amours pour les renouveler dans nos âmes qui, quoique séparées, en jouiront avec tout autant de vivacité que si nos cœurs palpitaient l'un sur l'autre. Ne t'informe pas de moi, et, si le hasard te fait parvenir à savoir qui je suis, ignore-le toujours. Je te ferai plaisir en t'informant que j'ai si bien mis ordre à mes affaires que je serai pour le reste de mes jours aussi heureuse qu'il peut m'être donné de l'être, privée de toi. Je ne sais pas qui tu es ; mais je sais que personne au monde ne te connaît mieux que moi. Je n'aurai plus d'amants de ma vie ; mais je souhaite que tu ne penses pas m'imiter. Je désire que tu aimes encore et même que ta bonne fée te fasse trouver une autre Henriette. Adieu, adieu. »

Je revis cette femme adorable quinze ans après : le lecteur verra comment quand nous en serons là.

Rentré chez moi, insouciant de l'avenir, absorbé dans une tristesse profonde, je m'enferme et je me couche. Mon accablement me donnait une sorte d'assoupissement. La vie ne m'était pas à charge, mais parce que je n'y pensais pas, et j'y aurais pensé si j'en avais pris le moindre soin. J'étais dans un état de complète apathie. Six ans plus tard je me trouvais dans une situation pareille ; mais cette fois ce n'était pas l'amour qui était l'agent de ma peine, c'était la fameuse et horrible prison des Plombs à Venise. Je n'étais guère mieux en 1768, quand on me logea à la prison de Buen-Retiro à Madrid ; mais n'anticipons pas sur les événements.

Au bout de vingt-quatre heures mon épuisement était très-grand, mais je ne le trouvais pas désagréable, et, dans la situation d'esprit où je me trouvais, l'idée qu'en

augmentant il pourrait me faire mourir avait des charmes pour moi. J'étais bien aise de voir que personne ne vint m'importuner pour m'offrir à manger, et je me félicitais d'avoir congédié mon domestique. Au bout de vingt-quatre autres heures, ma langueur équivalait à une inanition complète.

J'étais dans cet état, lorsque de la Haye vint frapper à ma porte. Je n'aurais pas répondu si, en frappant, il ne m'avait pas dit qu'on avait absolument besoin de me parler. Je vais ouvrir, me soutenant à peine, et je reviens me coucher.

— Un étranger, me dit-il, qui a besoin d'une voiture, voudrait acheter la vôtre.

— Je ne veux pas la vendre.

— Veuillez m'excuser si je vous ai dérangé; mais vous m'avez l'air malade.

— Oui, j'ai besoin qu'on me laisse tranquille.

— Quelle est donc votre maladie?

Il s'approche, me prend la main et me trouve le pouls d'une extrême débilité.

— Qu'avez-vous mangé hier?

— Rien, Dieu merci, depuis deux jours.

S'imaginant la vérité, il s'alarme et me conjure de prendre un bouillon. Il met tant d'onction et de bonhomie dans ses sollicitations, que, par faiblesse autant que par ennui, je me laissai persuader. Puis, sans jamais me parler d'Henriette, il me fait un sermon sur la vie à venir, sur la vanité du monde que cependant nous préférons, et sur la nécessité de respecter nos jours, qui ne nous appartiennent pas.

J'écoutais sans répondre, mais enfin j'écoutais; et de la Haye, s'apercevant de cet avantage, ne voulant point me quitter, ordonna un petit dîner. Je n'avais ni la force ni la volonté de résister, et dès que le dîner fut servi je pris quelque chose. Alors mon de la Haye cria victoire et ne s'occupa plus de la journée qu'à m'égayer par de joyeux propos.

Le lendemain nouvelle affaire, car ce fut moi qui le

priai de me tenir compagnie à diner. Il me semblait que je n'avais rien perdu de ma tristesse ; mais la vie me semblait de nouveau préférable à la mort, et, en considérant que je lui en devais peut-être la conservation, je le pris en amitié. On va voir que mon affection parvint à son comble, et le lecteur comme moi s'étonnera du moyen.

Trois ou quatre jours après, Dubois, auquel de la Haye avait tout dit, vint me faire une visite et m'engagea à sortir. J'allai à la comédie, où je fis connaissance avec quelques officiers corses qui avaient servi en France dans le régiment Royal-Italien, et avec un jeune Sicilien nommé Paterno, le plus insigne étourdi qu'il soit possible de voir. Ce jeune homme était amoureux d'une actrice qui se moquait de lui : il me divertissait par le récit de toutes ses adorables qualités et par les cruautés qu'elle exerçait envers lui ; car, quoiqu'elle le reçut chez elle à toutes les heures, elle le repoussait avec dureté chaque fois qu'il voulait lui ravir quelque faveur. Avec cela elle le ruinait en lui faisant donner de continuels diners et soupers en famille sans qu'elle lui en tint aucun compte.

Il avait fini par exciter ma curiosité, et après l'avoir examinée sur la scène et lui ayant trouvé quelque mérite, je voulus la connaître, et Paterno se fit un plaisir de me conduire chez elle.

Je la trouvai d'un commerce aisé, et, sachant qu'elle n'était rien moins que riche, je ne doutai pas que quinze ou vingt sequins ne fussent plus que suffisants pour l'humaniser. Je communiquai mes réflexions à Paterno ; mais il me répondit en riant, que si j'osais lui faire une proposition pareille, elle ne me recevrait plus chez elle. Il me nomma des officiers qu'elle n'avait plus voulu voir pour les punir de pareilles offres. Je serais cependant bien aise, ajouta-t-il, que vous fissiez la tentative et que vous me disiez ensuite sincèrement comment l'affaire aura tourné. Je me sentis piqué et je le lui promis.

J'allai la voir dans la loge où elle s'habillait, et, dans un moment où elle louait la beauté de ma montre, je lui

dis qu'il ne tenait qu'à elle de la posséder à tel prix. Elle me répondit, conformément au catéchisme de son métier, qu'un honnête homme ne pouvait faire de pareilles propositions à une honnête fille.

— Je n'offre qu'un ducat à celles qui ne le sont pas, lui dis-je, et je la quittai.

Quand je rendis compte du propos à Paterno, il en sauta de joie ; mais je savais à quoi m'en tenir, car *così son tutte*, et, malgré ses sollicitations, je ne voulus plus être de ces soupers ; soupers très-ennuyeux, pendant lesquels toute la famille de l'actrice se moquait de la dupe qui en faisait les frais.

Sept ou huit jours après, Paterno me dit que l'actrice lui avait raconté l'anecdote absolument comme moi, et qu'elle lui avait dit que je n'allais plus la voir, de peur qu'elle ne me prit au mot si je lui renouvelais la proposition. Je le chargeai de lui dire que j'irais encore la voir, non pour lui faire des propositions, mais bien pour mépriser celles qu'elle pourrait me faire.

Mon étourdi fit si bien la commission, que l'actrice, piquée, le chargea de me défier d'y aller. Bien déterminé à la convaincre que je la méprisais, dès le soir même, à la fin du second acte d'une pièce où elle ne paraissait plus, je me rendis dans sa loge. Elle congédia quelqu'un qui était avec elle en disant qu'elle avait à me parler ; et, après avoir fermé la porte, elle vint s'asseoir gracieusement sur mes genoux en me demandant s'il était vrai que je la méprisasse si fort. Dans une pareille position, on n'a pas le courage d'offenser une femme, et, pour toute réponse, j'allai droit au fait sans trouver même cette résistance qui aiguise l'appétit. Malgré cela, alors comme toujours, dupe d'un sentiment déplacé quand un homme d'esprit a la faiblesse d'avoir affaire à ces sortes de femmes, je lui donnai vingt sequins, et j'avoue que c'était chèrement payer de cuisants regrets. Très-satisfaits, nous rimes ensemble de la bêtise de Paterno, qui paraissait ne pas savoir comment les défis de cette nature finissent.

Je vis le lendemain ce pauvre Sicilien, et je lui dis que, m'étant beaucoup ennuyé, je ne voulais plus y retourner. J'en avais effectivement l'intention; mais une raison très-importante, et que la nature m'expliqua trois jours après, me força de lui tenir parole bien autrement que par un simple dégoût.

Pendant, quoique profondément peiné de me voir dans une situation déshonorante, je ne me crus pas en droit de m'en plaindre: je ne vis, au contraire, dans ce malheur qu'une juste punition de m'être abandonné à une autre Laïs après avoir eu le bonheur de posséder une Henriette.

Mon cas n'était pas du domaine de l'empirisme, et je crus devoir me confier à M. de la Haye, qui dinait avec moi tous les jours, ne me cachant pas sa pauvreté. Cet homme respectable par son âge et son expérience me mit entre les mains d'un chirurgien habile, lequel était aussi dentiste. Des symptômes à lui connus l'obligèrent à me sacrifier au dieu Mercure; et cette cure, à cause de la saison, m'obligea à garder la chambre pendant six semaines. C'était pendant l'hiver de 1749.

Pendant que je guérissais d'un vilain mal, de la Haye m'en communiqua un qui ne valait guère mieux ou qui peut-être même est pire, et dont je ne me croyais guère susceptible. Ce Flamand, qui ne me quittait qu'une heure le matin, pour aller, disait-il, faire ses dévotions, me rendit bigot! Et à tel point, que je convenais avec lui que je devais m'estimer heureux d'avoir gagné une maladie qui avait été la cause première du salut qui entraînait dans mon âme. Je remerciais Dieu avec ferveur et de la meilleure foi du monde de s'être servi de Mercure pour conduire mon esprit, auparavant entouré de ténèbres, à la lumière pure de la vérité. Il n'est pas douteux que ce changement de système dans ma raison ne fût l'effet de l'affaiblissement causé par le mercure. Ce métal impur et toujours malfaisant m'avait tellement affaibli l'esprit que j'en étais comme hébété, et que je m'imaginai avoir très-mal jugé jusqu'alors. Aussi pris-je, dans ma nouvelle sagesse, la

résolution de mener à l'avenir un genre de vie tout différent. De la Haye pleurait souvent de consolation en me voyant pleurer de la contrition qu'il avait eu l'inconcevable adresse de faire entrer dans ma pauvre âme malade. Il me parlait du paradis et des affaires de l'autre monde comme s'il y avait été en personne, et je ne me moquais pas de lui. Il m'avait accoutumé à renoncer à ma raison ; or, pour renoncer à cette faculté divine, il faut n'en plus sentir le prix, il faut être devenu bête. Qu'on en juge.

— On ne savait pas, me dit-il un jour, si Dieu avait créé le monde dans l'équinoxe du printemps ou dans celui de l'automne.

— La création supposée, lui répliquai-je malgré le mercure, la question devient puérile ; car on ne peut établir la saison que relativement à une partie de la terre.

De la Haye m'objecta que mes idées étaient païennes et que je devais cesser de raisonner ainsi : je me rendis.

Cet homme avait été jésuite ; mais non-seulement il ne voulait pas en convenir, mais il ne souffrait pas même qu'on lui en parlât. Voici comment il mit un jour le comble à la séduction en me parlant de sa vie.

— Après avoir été élevé à l'école, me dit-il, et avoir cultivé avec quelque succès les sciences et les arts, je passai vingt ans employé à l'université de Paris. Je servis ensuite à l'armée dans le génie, et depuis j'ai donné au public plusieurs ouvrages sans nom d'auteur, et on s'en sert dans toutes les écoles pour l'instruction de la jeunesse. Retiré du service et n'ayant point de fortune, j'ai entrepris et achevé l'éducation de plusieurs jeunes gens, dont quelques-uns brillent aujourd'hui dans le monde plus encore par leurs mœurs que par leurs talents. Mon dernier élève est le marquis Botta. Maintenant, n'ayant point d'emploi, je vis, comme vous voyez, confiant en Dieu. Il y a quatre ans que je fis la connaissance du baron Bavois, de Lausanne, fils du général de ce nom qui avait un régiment au service du duc de Modène, et qui ensuite eut le malheur de trop faire parler de lui. Le jeune baron, calviniste comme son père, n'aimait pas la vie oisive qu'il

aurait pu passer chez lui. Il me sollicita de lui donner les mêmes instructions que j'avais données au marquis Botta pour pouvoir embrasser l'état militaire. Enchanté de pouvoir cultiver ses belles dispositions, je quittai tout pour me livrer entièrement à cette occupation. Je découvris bientôt que, sur l'article de la religion, il savait qu'il vivait dans l'erreur, et il ne s'y tenait que pour les égards qu'il devait à sa famille. Dès que je connus son secret, il me fut facile de lui faire voir qu'il s'agissait de sa principale affaire, puisque son salut éternel en dépendait. Frappé de cette vérité, il s'abandonna à ma tendresse, et je le menai à Rome, où je le présentai au pape Benoît XIV, qui, après son abjuration, lui fit donner une lieutenance dans les troupes du duc de Modène. Mais ce cher prosélyte, qui n'a que vingt-cinq ans, n'ayant que sept sequins par mois, n'a pas assez pour vivre; et depuis qu'il a changé de religion il ne reçoit rien de ses parents, qui ont en horreur ce qu'ils appellent son apostasie. Il se verrait forcé à retourner à Lausanne si je ne le soutenais. Mais, hélas! étant pauvre et sans emploi, je ne puis le soutenir que des aumônes que je lui procure en puisant dans la bourse des bonnes âmes que je connais.

Mon élève, ayant un cœur reconnaissant, voudrait bien connaître ses bienfaiteurs; mais ils ne veulent pas être connus, et ils ont raison; car l'aumône, pour être méritoire, doit être exempte de tout sentiment de vanité. Pour moi, Dieu merci, je n'ai nul motif d'en avoir. Je suis trop heureux de pouvoir servir de père à un jeune prédestiné et d'avoir eu part, en qualité de faible instrument de la main de Dieu, au salut de son âme. Ce bon et beau garçon n'a confiance qu'en moi, et il m'écrit régulièrement deux fois par semaine. La discrétion ne me permet pas de vous communiquer ses lettres; mais vous pleureriez de tendresse si vous les lisiez. C'est à lui que j'envoyai hier les trois louis que je vous pris.

En achevant ces mots, mon convertisseur se leva et s'approcha de la fenêtre en essuyant ses larmes. Me sentant ému et plein d'admiration pour la vertu de de la Haye

et de son élève qui, pour sauver son âme, s'était réduit à la dure nécessité de vivre d'aumônes, je pleurai aussi, et dans ma piété naissante ie dis à l'apôtre que non-seulement je ne voulais pas qu'il me nommât, mais que je ne voulais pas même connaître les sommes qu'il me prendrait pour lui; le priant en conséquence de disposer de ma bourse, mais sans m'en rendre compte. J'avais à peine achevé, que de la Haye vint m'embrasser à bras ouverts, en me disant qu'en suivant ainsi l'Évangile à la lettre je me frayerais le chemin des cieux.

L'esprit suit le corps; c'est prérogative de la matière. A estomac vide je devins fanatique, et le creux que le mercure avait fait à mon cerveau servit de refuge à l'enthousiasme. Sans en rien dire à de la Haye, je commençai à écrire à mes trois amis MM. Bragadin, etc., des lettres pathétiques sur mon tartufe et son élève, de sorte que je leur communiquai mon fanatisme. Vous savez, mon cher lecteur, que rien ne se communique aussi rapidement que la peste; or le fanatisme quel qu'il soit, qu'est-il, sinon une infection de l'esprit?

Je leur fis deviner que le grand bien de notre société dépendait de l'association de ces deux vertueux personnages, je le leur faisais deviner, mais, comme je devenais jésuite sans le savoir, je ne le leur disais pas positivement: il valait mieux que l'idée parût appartenir à ces hommes simples, mais positivement vertueux. Dieu veut, leur disais-je (car il faut que la fourberie se couvre toujours de l'égide de ce saint nom), que vous employiez toutes vos forces pour trouver à Venise où placer honorablement M. de la Haye et le jeune Bavois dans l'état qu'il a embrassé.

M. de Bragadin m'écrivit que de la Haye pourrait loger avec nous dans son palais, et que Bavois pouvait écrire au pape, son protecteur, pour le supplier de le recommander à l'ambassadeur de Venise, lequel en écrirait au sénat, et qu'alors Bavois pouvait être certain d'avoir un emploi convenable.

On traitait alors l'affaire du patriarcat d'Aquilée, et la

république en était en possession comme l'empereur d'Autriche; ce dernier réclamant le *jus eligendi*, on en avait fait arbitre Benoît XIV. Il était évident que, le pape n'ayant pas encore prononcé, la république aurait eu la plus grande déférence pour sa recommandation.

Pendant qu'on traitait cette affaire et qu'on attendait à Venise une lettre par laquelle nous aurions appris l'effet de la recommandation du souverain pontife, il m'arriva une petite aventure comique dont je ne dois pas sevrer mon lecteur.

Au commencement du mois d'avril, parfaitement guéri de ma dernière blessure et rendu à ma première vigueur, allant tous les jours avec mon convertisseur aux églises, ne manquant pas un sermon, j'allais aussi avec lui passer la soirée au café, où nous trouvions toujours assez bonne compagnie d'officiers. Il y avait parmi eux un Provençal qui divertissait la compagnie par des fanfaronnades et le récit de ses exploits militaires qui l'avaient distingué au service de plusieurs puissances et principalement en Espagne. Comme il amusait, afin de le tenir en haleine, tout le monde faisait semblant de le croire. Comme je le regardais attentivement, il me demanda si je le connaissais.

— Parbleu! monsieur, lui dis-je, si je vous connais! Ne nous sommes-nous pas trouvés ensemble à la bataille d'Arbella (1)?

A ces mots chacun éclata de rire; mais le fanfaron, sans se déconcerter, dit avec vivacité :

— Eh! que trouvez-vous donc de risible à cela, messieurs? J'y étais, et monsieur peut m'y avoir vu; et il me semble en effet le reconnaître. Et, continuant à m'adresser la parole, il me nomma le régiment où nous servions; et, après nous être embrassés, nous finimes par un compliment réciproque sur le bonheur que nous avions de nous retrouver à Parme. Après cette plaisanterie vraiment comique, je me retirai accompagné de mon inséparable convertisseur.

(1) D'Arbelles.

Le lendemain j'étais encore à table avec mon compagnon lorsque le Provençal fanfaron, chapeau sur la tête, entre dans ma chambre en disant :

— Monsieur d'Arbella, j'ai quelque chose d'important à vous dire : dépêchez-vous et suivez-moi. Si vous avez peur, prenez avec vous qui vous voudrez : je suis bon pour une demi-douzaine.

Pour toute réponse je me lève, je m'empare d'un pistolet, et, le couchant en joue :

— Personne, lui dis-je d'un ton ferme, n'a le droit de venir troubler mon repos dans ma chambre ; sortez, ou je vous brûle la cervelle.

Mon homme alors tire son épée et me défie de l'assassiner ; mais, au même instant, de la Haye se jette entre nous en frappant fortement du pied sur le plancher. L'hôte monte et menace l'officier d'envoyer chercher la garde s'il ne partait à l'instant.

Il part en disant que je l'avais insulté en public, et qu'il aurait soin que la satisfaction que je lui devais fût publique comme l'offense.

Quand il fut parti, voyant que cette affaire pourrait prendre une tournure tragique, je raisonnais avec de la Haye sur les moyens d'y remédier ; mais nous n'eûmes pas longtemps à nous creuser la tête ; car, une demi-heure après, un officier de l'infanterie de Parme vint m'ordonner de passer de suite à la grand'garde, où M. de Bertolan, major de la place, avait à me parler.

Je priai de la Haye de m'y accompagner en qualité de témoin tant de ce que j'avais dit au café que de ce qui s'était passé chez moi.

J'arrive chez le major, auprès duquel je trouve quelques officiers, dont monsieur le fanfaron était du nombre.

M. de Bertolan, qui était un homme d'esprit, fit un petit sourire en me voyant ; puis, avec le plus grand sérieux, il me dit :

— Monsieur, puisque vous vous êtes moqué de cet officier en public, il est juste que vous lui donniez une satisfaction publique qu'il exige ; et comme major de la place,

je me vois forcé de vous la demander pour que l'affaire se termine à l'amiable.

— Monsieur le major, lui dis-je, il ne saurait être question en aucune manière de donner satisfaction à monsieur, puisqu'il n'est pas vrai que je l'aie insulté en me moquant de lui. Je lui ai dit qu'il me semblait que je l'avais vu à la journée d'Arbelles, et je n'ai pas dû en douter lorsqu'il m'a dit que non-seulement il y était, mais même qu'il me reconnaissait.

— Oui, me dit l'officier en m'interrompant, mais j'avais entendu Rodela et non Arbella, et tout le monde sait que j'y étais. Mais vous avez dit Arbella, et vous ne pouvez l'avoir dit que dans l'intention de vous moquer de moi, puisqu'il y a plus de deux mille ans qu'on a donné cette bataille, tandis que celle de Rodela en Afrique est de notre temps, et j'y servais sous les ordres du duc de Montemar.

— D'abord, monsieur, il ne saurait vous être donné de juger de mes intentions; mais je ne vous conteste pas que vous ayez été à Rodela, puisque vous le dites; mais, d'après cela, la scène change, et c'est moi qui exige une satisfaction de vous si vous osez me nier que je me sois trouvé à la bataille d'Arbelles. Je n'y servais pas sous le duc de Montemar, car il n'y était pas, que je sache; et j'étais aide de camp de Parménion, sous les yeux duquel je fus blessé. Si vous me demandiez de vous montrer la cicatrice, vous sentez que je ne le pourrais pas; car le corps que j'avais alors n'existe plus, et dans celui que je porte je n'ai que vingt-trois ans.

— Tout cela me paraît folie; mais, en tout cas, j'ai des témoins que vous vous êtes moqué de moi, car vous m'avez dit que vous m'avez vu à cette bataille; et, parbleu! ce n'est pas possible, car je n'y étais pas. Dans tous les cas, je veux une satisfaction.

— Et moi aussi; et nos droits sont pour le moins égaux, si toutefois les miens ne sont pas meilleurs que les vôtres; car vos témoins sont aussi les miens, et ces messieurs diront que vous avez prétendu m'avoir vu à Rodela; et, parbleu! ce n'est pas possible, car je n'y étais pas.

— Je puis m'être trompé.

— Et moi aussi ; et partant, nous n'avons rien à prétendre ni l'un ni l'autre.

Le major, qui se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire, lui dit : — Mon cher monsieur, je ne vois pas que vous ayez le moindre droit d'exiger satisfaction, puisque monsieur convient comme vous qu'il peut s'être trompé.

— Mais, répondit l'officier, est-il croyable qu'il se soit trouvé à la bataille d'Arbelles ?

— Monsieur vous laisse le maître de le croire ou de ne pas le croire, tout comme il l'est de dire qu'il y a été jusqu'à ce que vous lui ayez prouvé le contraire. Le lui soutiendrez-vous pour qu'il mette l'épée à la main ?

— Que le bon Dieu m'en préserve ! J'aime mieux déclarer notre affaire finie.

— Eh bien, messieurs, nous dit le major, il ne me reste qu'à vous inviter à vous embrasser comme deux honnêtes gens. Ce que nous fimes de très-bonne grâce.

Le lendemain le Provençal, un peu confus, vint me demander à dîner, et je lui fis bon accueil. C'est ainsi que cette scène comique se termina, au grand contentement de M. de la Haye.

CHAPITRE IX.

Je reçois de bonnes nouvelles de Venise, où je retourne emmenant de la Haye et Bavois. — Excellent accueil de nos trois amis, et leur surprise en me voyant un modèle de dévotion. — Bavois me ramène à ma vie première. — De la Haye vrai hypocrite. — Aventure de la fille Marchetti. — Je gagne à la loterie. — Je retrouve Baletti. — De la Haye quitte le palais Bragadin. — Je pars pour Paris.

Pendant que chaque jour de la Haye acquérait plus d'empire sur mon esprit affaibli, et que chaque jour j'assistais dévotement à la messe, au sermon et à l'office, je reçus de Venise une lettre qui m'annonçait que mon af-

faire avait suivi le cours de ces sortes de choses, c'est-à-dire qu'elle était tombée dans un parfait oubli; et une seconde de M. Bragadin, qui m'apprenait que le Sage de semaine avait écrit à l'ambassadeur qu'il pouvait assurer le saint-père que, lorsque le baron Bavois se présenterait, on aurait soin de lui donner dans les troupes de la république un emploi au moyen duquel il pourrait vivre honorablement et aspirer à tout par son propre mérite.

Avec cette lettre je portai la joie dans le cœur de M. de la Haye, et j'y mis le comble en lui annonçant que rien ne pouvait plus désormais m'empêcher de retourner dans ma patrie.

Là-dessus il se décida à se rendre à Modène pour se concerter avec son néophyte sur la conduite qu'il devait tenir à Venise pour s'y ouvrir le chemin de la fortune. Il ne pouvait douter de moi en aucune façon; il me voyait fanatique, et il savait que c'est une maladie incurable aussi longtemps que les causes subsistent; et comme il venait à Venise, il se flattait bien d'entretenir le feu qu'il avait allumé. Il écrivit donc à Bavois qu'il allait le rejoindre, et deux jours après il prit congé de moi, fondant en larmes, faisant le plus bel éloge des vertus de mon âme, m'appelant son fils, son cher fils, et m'assurant qu'il ne s'était attaché à moi qu'après avoir lu sur ma physionomie le divin caractère de la prédestination. On voit que je puis être certain de mon fait.

Peu de jours après le départ de de la Haye, je quittai Parme dans ma voiture, que je laissai à Fusine, d'où je me rendis à Venise. Après une année d'absence, mes trois amis me reçurent comme leur ange tutélaire. Ils me marquèrent la plus grande impatience de voir arriver les deux élus que je leur avais promis dans mes lettres. Un appartement pour de la Haye avait été disposé dans le palais même de M. de Bragadin; et comme la politique s'opposait à ce que mon père logeât chez lui un étranger qui n'était pas encore au service de la république, on avait eu soin de trouver pour Bavois deux jolies chambres dans le voisinage.

Leur surprise fut extrême lorsqu'ils s'aperçurent du prodigieux changement qui s'était opéré en moi sous le rapport des mœurs. Tous les jours à la messe, souvent au sermon, suivant les quarante heures, point de casino, ne fréquentant que le café où se rassemblaient les personnages pieux et d'une prudence reconnue, et toujours assidu à l'étude lorsque je n'étais pas auprès d'eux. En comparant mon genre de vie actuel avec mes mœurs d'autrefois, ils s'émerveillaient et ne savaient comment remercier la Providence, dont ils admiraient les voies inconcevables. Ils bénissaient les crimes qui m'avaient forcé d'aller passer un an loin de ma patrie. J'achevai de les jeter dans le ravissement en payant toutes mes dettes sans rien demander à M. de Bragadin, qui, ne m'ayant rien remis depuis un an, avait eu un soin religieux d'augmenter mon pécule mois par mois de toute la pension qu'il m'avait assignée. Je n'ai pas besoin de dire combien ces braves gens se félicitaient de voir que je n'allais jamais au jeu.

Au commencement de mai je reçus une lettre de de la Haye. Il m'annonçait qu'il allait s'embarquer avec le cher fils de son âme pour se résigner aux ordres des respectables personnages auxquels je l'avais annoncé.

Sachant l'heure à laquelle le coche de Modène arrivait, nous allâmes tous à leur rencontre, M. de Bragadin excepté, qui, ce jour-là, était au sénat. Nous étions arrivés avant lui, et, nous trouvant tous réunis, il fit aux nouveaux venus le meilleur accueil possible. De la Haye me dit d'abord cent choses ; mais je l'écoutais à peine, tant j'étais occupé de Bavois. C'était un personnage si différent de ce que je m'étais imaginé d'après la peinture qui m'en avait été faite, que toutes mes idées en étaient renversées. Il me fallut l'étudier trois jours avant de pouvoir me résoudre à un véritable attachement. Je dois en faire le portrait à mes lecteurs.

Le baron Bavois était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, joli de figure, très-bien fait, blond, d'une humeur toujours égale, parlant bien et avec esprit, et s'énonçant avec un ton de modestie aisée qui lui

seyait fort bien. Il avait les traits du visage agréables et réguliers, les dents fort belles, de longs cheveux bien plantés, bien soignés, et exhalant l'odeur des parfums qu'il y employait. Cet individu, qui ne ressemblait ni en matière ni en forme à celui que de la Haye m'avait fait concevoir, surprit beaucoup mes trois amis; cependant le bon accueil qu'ils lui firent ne s'en ressentit en aucune façon, car leur âme pure ne se permit point un jugement défavorable à la belle idée qu'ils devaient avoir de ses mœurs.

Dès que de la Haye fut installé dans son superbe appartement, j'allai conduire le baron dans celui qui l'attendait, et où j'avais eu soin de faire porter ses effets. Se voyant très-bien logé chez de très-honnêtes bourgeois qui, prévenus d'avance en sa faveur, le traitèrent avec distinction, il m'embrassa tendrement en m'assurant de toute sa reconnaissance, me disant qu'il se sentait pénétré de tout ce que j'avais fait pour lui sans le connaître et dont de la Haye l'avait si bien informé. Je fis l'ignorant, et, pour détourner la conversation, je lui demandai à quoi il comptait passer son temps à Venise jusqu'à ce qu'un emploi lui donnât une occupation de devoir. J'espère, me dit-il, que nous nous amuserons agréablement, car je ne doute pas que nos penchants ne soient en harmonie. Dans l'hébétement où Mercure et de la Haye m'avaient réduit, j'aurais été embarrassé à donner sur-le-champ la véritable signification de ces mots, du reste fort intelligibles; mais si je m'arrêtai à la superficie, je ne laissai pas de m'apercevoir qu'il avait plu aux deux filles de son hôtesse. Elles n'étaient ni jolies ni laides: mais il les gracieusa en homme qui s'y entend. Je ne pris cela que pour de la politesse courante, tant j'avais déjà fait de progrès dans le mysticisme.

Pour le premier jour, je ne conduisis mon baron qu'à la place Saint-Marc et au café, où nous ne restâmes que jusqu'à l'heure du souper. Il avait le couvert chez M. de Bragadin. Pendant le repas, il brilla par de jolis propos, et M. Dandolo fixa avec lui l'heure où il irait le prendre pour

le présenter le lendemain au Sage à la guerre. Après souper je le reconduisis chez lui, où je trouvai les deux jeunes filles charmées que leur seigneur suisse n'eût point de domestique, espérant pouvoir le convaincre qu'il pourrait s'en passer.

Le lendemain, un peu avant l'heure convenue, j'accompagnai chez lui MM. Dandolo et Barbaro, qui devaient le présenter au Sage. Nous le trouvâmes à sa toilette sous la main délicate de l'ainée des deux sœurs qui le coiffait. Sa chambre embaumait de l'odeur de la pommade et des eaux de senteur dont il était parfumé. Ce n'était pas là l'indice d'un petit saint; cependant mes deux amis n'en furent point scandalisés, quoique je remarquasse leur surprise, ne s'étant nullement attendus à cette grande marque de galanterie dans un nouveau converti. Je manquai d'éclater de rire quand j'entendis M. Dandolo dire d'un air d'onction que, si on ne se hâtait un peu, nous n'aurions pas le temps d'aller à la messe, et Bavois lui demander avec un air de surprise si c'était un jour de fête. M. Dandolo ne fit aucun commentaire, il répondit que non; et les jours suivants il ne fut plus question de la messe. Dès qu'il fut prêt, je les laissai aller seuls, et je m'en fus d'un autre côté. Je ne revis ces messieurs qu'à diner, où l'on s'entretint de l'accueil que le Sage avait fait au jeune baron, et, l'après-midi, mes amis le conduisirent chez des dames leurs parentes, qui toutes parurent enchantées de lui. En moins de huit jours, il se trouva si bien connu, qu'il fut en état de braver l'ennui; mais, pendant ces huit jours aussi, je connus parfaitement son caractère et sa façon de penser. Je n'aurais pas eu besoin d'une aussi longue étude si je n'avais pas été prévenu du contraire, ou plutôt si mon intelligence n'avait été épaissie par mon bigotisme. Bavois aimait les femmes, le jeu et la dépense, et comme il était pauvre les femmes étaient sa principale ressource. Quant à la religion, il n'en avait aucune; et comme il n'était pas hypocrite, il ne m'en fit pas un mystère.

— Comment, lui dis-je un jour, avez-vous pu, tel que vous êtes, en imposer à de la Haye ?

— Que Dieu me garde d'en imposer à personne. De la Haye sait fort bien quel est mon système et ma façon de penser; mais, pieux comme il l'est, il s'est épris d'un bel amour pour mon âme, et je l'ai laissé faire. Il m'a fait du bien, je lui suis reconnaissant, et je l'aime d'autant plus qu'il ne m'ennuie jamais par ses entretiens sur le dogme et sur mon salut, auquel Dieu, en bon père, aura pourvu sans lui. C'est arrangé entre nous, et ainsi nous vivons en bons amis.

Le plaisant de l'affaire, c'est que, pendant que j'étudiais Bavois, Bavois, sans le chercher, me remit l'esprit dans son premier état, et je rougis d'avoir été la dupe d'un jésuite qui, malgré le rôle de parfait chrétien qu'il jouait à merveille, n'était qu'un franc hypocrite. Dès lors je repris mes premières habitudes. Mais revenons à de la Haye.

Cet ex-jésuite, qui, dans le fond, n'aimait que son bien-être, qui était avancé en âge et qui, par conséquent, n'avait plus aucun penchant pour le sexe, était précisément taillé pour enchanter mes trois simples et bénévoles amis. Ne leur parlant que Dieu, anges et gloire éternelle, les suivant à l'église, il leur semblait adorable. Il leur tardait de voir arriver le moment où il se découvrirait; car ils s'imaginaient que c'était pour le moins un rose-croix ou l'ermite de Courpègne qui, en m'apprenant la cabale, m'avait fait présent de l'immortel Paralys. Ils étaient affligés que je leur eusse défendu, par les paroles mêmes de l'oracle, de parler jamais de ma science en présence du vieillard.

Cela, je l'avais prévu, me laissait jouir de tout le temps que j'aurais dû donner à leur pieuse crédulité; et, d'ailleurs je devais craindre que de la Haye, tel qu'il m'avait paru, n'eût jamais voulu se prêter à cette bagatelle, et que, dans l'intention de se faire un mérite à leurs yeux, il ne cherchât à les désabuser pour me supplanter.

Je m'aperçus bientôt que j'avais agi de prudence; car, en moins de trois semaines, ce fin renard s'était tellement rendu maître de l'esprit de mes trois amis, qu'il eut la faiblesse non-seulement de croire qu'il n'avait plus besoin de

moi pour soutenir son crédit auprès d'eux, mais encore d'être en état de me culbuter si l'envie lui en venait. Je voyais clairement cela par le style avec lequel il me parlait, comme par la différence de ses procédés.

Il commençait à avoir de fréquents entretiens avec mes trois amis sans que j'en fusse, et il s'était fait présenter à plusieurs familles où je n'allais pas. Il se donnait déjà des airs à la jésuite, et, quoique avec des paroles mielleuses, il se permettait de trouver à redire que je passasse parfois la nuit on ne savait où.

Je commençais à m'impatiser surtout de ce que, lorsqu'il me faisait ses onctueux sermons à table, en présence de mes amis et de son prosélyte, il avait l'air de m'accuser de le séduire. Il cherchait à prendre le ton d'un homme qui veut badiner; mais je n'étais pas sa dupe. Je crus devoir mettre fin à ce jeu, et, dans ce dessein, je lui fis une visite dans sa chambre. Dès que j'y fus :

— Je viens, lui dis-je, en véritable adorateur de l'Évangile, vous dire tête à tête et sans détour quelque chose qu'une autre fois je vous dirai en public.

— De quoi s'agit-il, mon cher ami?

— Gardez-vous bien, à l'avenir, de me lancer le moindre brocard sur la vie que je mène avec Bavois, lorsque nous serons en présence de mes trois amis. Tête à tête je vous écouterai toujours avec plaisir.

— Vous avez tort de prendre au sérieux de simples badinages.

— Tort ou raison, ce n'est pas là l'affaire. Pourquoi ne tirez-vous jamais sur votre prosélyte? Soyez prudent à l'avenir, ou craignez de ma part, en badinant aussi, une repartie que je vous lancerai avec usure la première fois que vous vous y exposerez.

Là-dessus je le saluai et je sortis.

A peu de jours de là je passai quelques heures avec mes amis et Paralis, et mon oracle leur prescrivit de ne rien faire sans mon avis de tout ce que Valentin pourrait leur insinuer. Valentin était le nom cabalistique du disciple

d'Escobar. Je ne pouvais pas douter de leur parfaite déférence à cet ordre.

De la Haye, qui s'aperçut bientôt de quelque changement, devint plus réservé, et Bavois, à qui je fis part de ma démarche, me loua de m'y être pris ainsi. Il avait, ainsi que moi, la persuasion que de la Haye ne lui avait été utile que par faiblesse ou par intérêt, c'est-à-dire qu'il n'aurait rien fait pour son âme s'il n'avait eu une jolie figure et pour se faire un mérite de sa prétendue conversion.

Bavois, voyant qu'on différait de jour en jour à lui donner un emploi, se mit au service de l'ambassadeur de France; ce qui l'obligea non-seulement à ne plus venir chez M. de Bragadin, mais même à ne plus fréquenter de la Haye, parce qu'il était domicilié avec ce seigneur.

C'est une loi des plus rigoureuses de la police souveraine de la république que les patriciens ni leurs familles ne peuvent avoir aucune liaison avec les maisons des ministres étrangers. Cependant le parti que Bavois s'était vu forcé de prendre n'empêcha pas mes amis de solliciter pour lui, et ils réussirent à le faire employer, comme on le verra plus loin.

Le mari de Christine, que je n'allais jamais voir, m'engagea à entrer au casino où sa tante allait avec sa femme, qui lui avait déjà donné un gage de leur mutuelle tendresse. Je me rendis à son invitation et je trouvai Christine charmante et parlant vénitien comme son mari. Je fis à ce casino la connaissance d'un chimiste qui m'inspira le désir de faire un cours de chimie. J'allai chez lui et j'y trouvai une jeune fille qui me plut. Elle était sa voisine et venait simplement pour tenir compagnie à sa vieille femme jusqu'à une certaine heure où une servante venait la chercher pour l'accompagner chez elle. Je ne lui avais conté fleurette qu'une seule fois, et même en présence de la vieille épouse du chimiste. Surpris de ne plus la revoir pendant plusieurs jours, j'en témoignai mon étonnement, et la bonne femme me dit qu'apparemment son cousin l'abbé, avec lequel elle demeurait, ayant appris que je la

voyais tous les soirs chez eux, en était devenu jaloux et qu'il ne lui permettait plus de venir.

— Un cousin abbé et jaloux?

— Pourquoi pas? Il ne la laisse sortir que les jours de fête pour aller à sa première messe à l'église de Sainte-Marie-Mater-Domini, qui n'est qu'à vingt pas de sa demeure. Il la laissait venir chez nous parce qu'il savait que personne n'y venait, et ce sera sans doute la servante qui lui aura dit que vous y venez.

Ennemi des jaloux et très-ami de mes caprices amoureux, j'écrivis à cette cousine que, si elle voulait quitter son cousin pour moi, je lui donnerais une maison où elle serait maîtresse, et que je la pourvoiserais d'une société et de tous les agréments que Venise pouvait offrir. Je lui marquais qu'elle m'y reverrait le premier jour de fête pour y recevoir sa réponse.

Je ne manquai pas au rendez-vous et sa réponse portait que, l'abbé étant son tyran, elle se croirait heureuse de pouvoir sortir de ses mains, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à me suivre qu'autant que je voudrais l'épouser. Elle finissait en me disant que si j'avais cette honnête intention je n'avais qu'à parler à Jeanne Marchetti, sa mère, qui demeurait à Lusina, ville à trente milles de Venise (1).

Cette lettre me piqua et j'allai jusqu'à me figurer qu'elle me l'avait écrite de concert avec l'abbé. Pensant alors qu'on voulait m'attraper et trouvant d'ailleurs ridicule la proposition d'épouser, je formai le projet de me venger. Cependant, ayant besoin de tout savoir, je me décidai à me rendre chez la mère de cette fille. Elle fut très-flattée de ma visite et de m'entendre dire, après lui avoir communiqué la lettre de sa fille, que je voulais l'épouser, mais que je ne pouvais point m'y résoudre aussi longtemps qu'elle demeurerait chez l'abbé.

— L'abbé, me dit la mère, est un peu mon parent. Il vivait dans sa maison de Venise tout seul, et il y a deux

(1) Dix lieues de France.

ans qu'il me dit qu'il avait un besoin indispensable d'une gouvernante; il me demanda ma fille, m'assurant qu'à Venise elle pourrait facilement trouver une occasion de se marier. Il m'offrit une obligation par écrit par laquelle il est spécifié qu'à son mariage il lui donnera tous ses meubles, évalués à mille ducats courants, l'instituant en même temps héritière d'un petit bien qu'il a ici et qui lui rapporte cent ducats par an. Le marché me paraissant bon et ma fille en étant contente, il me remit l'acte passé par-devant notaire, et ma fille partit avec lui. Je sais qu'il la tient comme une esclave; mais elle l'a voulu. Au reste, vous pouvez bien vous imaginer que ce que je désire le plus au monde, c'est de la voir se marier; car aussi longtemps qu'une fille est sans mari, elle est trop exposée pour qu'une pauvre mère puisse être tranquille.

— Venez donc avec moi à Venise; vous la retirerez des mains de l'abbé et je l'épouserai. Je ne le puis autrement; car, en la recevant de ses mains, je me déshonorerais.

— Oh! point du tout, car il est mon cousin, quoique au quatrième degré, et qui plus est prêtre et qui dit la messe tous les jours.

— Vous me faites rire, ma bonne mère: on sait bien qu'un abbé dit la messe sans se priver de certaines bagatelles. Prenez-la avec vous; sans cela renoncez à la voir jamais mariée.

— Si je la prends avec moi, il ne lui donnera jamais ses meubles et il vendra peut-être son bien.

— J'en fais mon affaire. Je la ferai sortir de ses mains pour passer dans les vôtres avec tous ses meubles, et quand elle sera ma femme j'aurai sa terre. Si vous me connaissiez, vous n'en douteriez pas. Venez, et je vous assure que vous serez de retour ici en quatre ou cinq jours avec votre fille.

Elle relit la lettre que sa fille m'avait écrite, puis elle me dit qu'étant une pauvre veuve elle n'avait ni l'argent pour aller à Venise ni celui qu'il lui faudrait pour son retour.

— A Venise, lui dis-je, il ne vous manquera rien; mais en tout cas voilà dix sequins.

— Dix sequins ? je puis donc y aller avec ma belle-sœur ?

— Venez avec qui vous voudrez, et partons pour aller coucher à Chiozza : demain nous dînerons à Venise, et je payerai tout.

Nous arrivâmes à Venise le lendemain à dix heures, et j'allai loger ces deux femmes à Castello, dans une maison où le premier étage se trouvait entièrement sans meubles. Je les y laissai, et, muni de l'obligation notariée du cousin abbé, j'allai dîner avec mes amis auxquels je dis que j'avais passé la nuit à Chiozza pour une affaire d'importance. Après le dîner je me rendis chez un procureur, Marco de Lesse, qui me dit que, moyennant un placet que la mère présenterait au président du Conseil des Dix, elle obtiendrait de suite main-forte pour retirer sa fille des mains du prêtre avec tous les meubles qui se trouvaient dans la maison, et qu'elle pourrait faire transporter où elle voudrait. Je lui dis de préparer l'écrit et que le lendemain matin je reviendrais le prendre avec la mère, qui le signerait en sa présence.

J'y menai la mère le matin de bonne heure, et de là nous allâmes à la Boussole, où elle présenta son placet au chef du conseil. Un quart d'heure après, un huissier du tribunal eut ordre de se rendre à la maison du prêtre avec la mère et de la mettre en possession de sa fille avec tous les meubles qu'elle ferait enlever de la maison.

La chose fut exécutée à la lettre. Je me trouvai avec la mère dans une gondole sur la rive de la place voisine de la maison, et avec un grand bateau dans lequel les sbires chargèrent tous les meubles de la maison. Quand tout fut fait, je vis venir la fille, qui fut très-surprise de me trouver dans la gondole. Sa mère l'embrassa et lui dit que j'allais devenir son mari dès le lendemain. Elle lui répondit qu'elle s'en réjouissait, et qu'elle n'avait laissé à son tyran que son lit et ses habits.

Nous arrivâmes à Castello, où je fis décharger tous les meubles ; ensuite nous dinâmes, et je dis à ces dames qu'elles devaient m'aller attendre à Lusia, où elles me verraient arriver aussitôt que j'aurais mis ordre à mes af-

faïres. Je passai l'après-midi en propos joyeux avec ma future. Elle nous dit que l'abbé s'habillait quand on vint lui présenter l'ordre du conseil avec injonction d'en permettre la libre exécution, sous peine de la vie ; que l'abbé, après avoir fini de s'habiller, était sorti pour aller dire sa messe, et que le tout s'était fait sans la moindre opposition. Ma tante, ajouta-t-elle, m'a dit que ma mère m'attendait dans la gondole ; mais elle ne m'a point prévenue que vous y fussiez : je ne soupçonnais pas que le coup partit de vous.

— C'est, ma belle, la première preuve de tendresse que je vous donne.

Cela la fit sourire de plaisir.

J'eus soin qu'on nous servit un bon souper et d'excellents vins ; et, après avoir passé deux heures à table au sein de la joie qu'excite Bacchus, j'en passai quatre à rire tête à tête avec ma future.

Le matin, après avoir déjeuné et fait charger tout le bagage sur une péotte que j'avais louée et payée d'avance à cet effet, je remis dix autres sequins à la mère, et je les fis partir toutes trois fort joyeuses. Voyant mon affaire achevée à ma gloire autant qu'à ma parfaite satisfaction, je revins chez moi.

Cette affaire avait été faite avec trop d'éclat pour qu'elle pût être ignorée de ces messieurs ; aussi en me voyant, me montrèrent-ils leur tristesse autant que leur surprise. De la Haye m'embrassa avec l'air de la plus grande affliction ; sentiment de commande, habit d'arlequin dont il se revêtait avec une extrême facilité. Le seul M. de Bragadin riait de tout son cœur et disait aux autres qu'ils n'y entendaient rien, et que toute cette aventure ne présageait que quelque chose de grand qui n'était connu que des intelligences supérieures. De mon côté, ignorant comment ils concevaient cette histoire, et persuadé qu'ils n'en connaissaient pas les circonstances, je riais avec M. de Bragadin, mais sans rien dire. Je ne craignais rien et je voulais me divertir de tout ce qu'on dirait. Nous nous mimes à table dans ces dispositions, et M. Barbaro fut le pre-

mier à me dire d'un ton amical qu'il espérait pourtant que je n'étais pas au lendemain de mes noces.

— On dit donc que je me suis marié?

— Tout le monde le dit et partout. Les chefs mêmes du conseil le croient et ont raison de le croire.

— Pour avoir raison de le croire, il faudrait en être certain; et ces messieurs ne le sont pas. Comme ils ne sont pas infailibles, non plus que qui que ce soit, excepté Dieu, je vous dis qu'ils sont dans l'erreur. J'aime à faire de bonnes actions et à m'amuser au prix de mon argent, mais non pas au prix de ma liberté. Quand vous voudrez savoir mes affaires, c'est de moi seul que vous pourrez les apprendre, et la voix du public n'est faite que pour amuser les sots.

— Mais, dit M. Dandolo, tu as passé la nuit avec ce qu'on appelle ton épouse?

— Sans doute; mais je n'ai de comptes à rendre à personne sur ce que j'ai fait cette nuit. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur de la Haye?

— Je vous prie de ne pas me demander mon avis; car je n'en sais rien. Je vous dirai cependant qu'il ne faut pas tant mépriser la voix du public. La tendre affection que je ressens pour vous est cause que ce qu'on dit me peine.

— D'où vient que ce qu'on dit ne peine point M. de Bragadin, qui bien certainement m'aime bien plus tendrement que vous?

— Je vous respecte; mais j'ai appris à mes dépens à craindre la calomnie. On dit que, pour vous emparer d'une fille qui vivait avec son oncle, digne prêtre, vous avez payé une femme pour qu'elle se dit sa mère et qu'elle allât ainsi demander la force des chefs du conseil suprême pour vous la faire obtenir. L'huissier même du conseil jure que vous étiez dans la gondole avec la prétendue mère lorsque la fille y est entrée. On dit que l'acte en vertu duquel vous avez fait enlever les meubles de ce bon père, de ce digne ecclésiastique, est faux, et on vous blâme d'avoir fait servir le premier corps de l'État d'instrument à ces

crimes. On dit enfin que, quand bien même vous auriez épousé la fille, ce qui doit être immanquable, les chefs du conseil ne se tairont pas sur les moyens que vous avez osé employer pour parvenir à votre but.

— Voilà, monsieur, une fort longue péroraison, lui dis-je froidement ; mais apprenez qu'un homme sage qui a entendu conter une histoire criminelle avec tant de circonstances absurdes, cesse d'être sage s'il répète ce qu'il a entendu ; car si l'histoire est calomnieuse, il devient alors complice du calomniateur.

Après cette espèce de sentence, qui fit rougir le jésuite, et dont mes amis admirèrent la sagesse, je le priai d'un air significatif d'être tranquille sur mon compte, d'être persuadé que je connaissais les lois de l'honneur, que j'avais assez de jugement pour me conduire, et qu'il devait laisser dire sur mon compte comme je le faisais quand j'entendais de mauvaises langues parler mal de lui.

Cette historiette amusa la ville pendant cinq ou six jours, ensuite elle tomba dans l'oubli.

Cependant trois mois après, n'étant jamais allé à Lusìa, et n'ayant répondu à aucune des lettres que la demoiselle Marchetti m'avait écrites, ni remis aux porteurs l'argent qu'elle me demandait, elle se détermina à une démarche qui pouvait avoir des suites, mais qui pourtant n'en eut aucune.

Un jour Ignace, huissier du tribunal redoutable des inquisiteurs d'État, se présenta à moi au moment où j'étais encore à table avec mes trois amis, de la Haye et deux autres convives. Il me dit poliment que le chevalier Cantarini dal Zoffo désirait me parler, et qu'il se trouverait chez lui à la Madona de l'Orto le lendemain à telle heure. Je me levai, et lui dis en le saluant que je ne manquerais pas de me rendre aux ordres de Son Excellence ; il partit.

Je ne pouvais pas deviner ce que ce haut personnage pouvait vouloir à ma petite personne, et cependant ce message était fait pour nous causer une certaine consternation, car celui qui me mandait était un inquisiteur

d'État, sorte d'oiseaux de fort mauvais augure. M. de Bragadin, qui l'avait été durant qu'il était conseiller, et qui en connaissait les habitudes, me dit que je n'avais rien à craindre. Ignace, me dit-il, vêtu en habit de campagne, n'est pas venu comme messenger du redoutable tribunal; et M. Cantarini ne veut te parler que comme particulier, puisqu'il te fait dire d'aller le trouver à son palais, et non au sanctuaire. C'est un sévère vieillard, mais juste, et auquel tu dois parler clair et surtout convenir de la vérité; car, en la niant, tu risques d'empirer l'affaire. Cette instruction me plut et elle m'était nécessaire. Je fus exact au rendez-vous.

Dès que je parus, on m'annonça, et il ne m'eût pas attendu. J'entre, et Son Excellence, assise, passe une minute à m'observer en long et en large sans me rien dire; ensuite il sonne et ordonne à son valet de chambre de faire entrer les deux femmes qui étaient dans la chambre voisine. Je sus de suite de quoi il s'agissait et ce fut sans la moindre surprise que je vis entrer la mère Marchetti et sa fille. Alors Son Excellence me demanda si je connaissais ces deux personnes.

— Je dois les connaître, monseigneur, puisque l'une sera ma femme quand, par sa conduite, elle m'aura convaincu qu'elle est digne de l'être.

— Elle se conduit bien, elle demeure avec sa mère à Luzia : vous l'avez trompée. Pourquoi différez-vous de l'épouser? Pourquoi n'allez-vous pas la voir? Vous ne répondez pas à ses lettres et vous la laissez dans le besoin.

— Je ne puis l'épouser, monseigneur, qu'en ayant de quoi vivre, et cela viendra dans trois ou quatre ans d'ici, moyennant un emploi que j'aurai par la protection de M. de Bragadin, mon seul soutien. Dans cet intervalle, il faut qu'elle vive en honnête fille du fruit de son travail. Je ne l'épouserai que lorsque j'en serais convaincu, et que surtout j'aurai la certitude qu'elle ne voit plus l'abbé, son cousin au quatrième degré. Je ne vais pas chez elle parce que mon confesseur et ma conscience me défendent d'y aller.

— Elle veut que vous lui fassiez une promesse de mariage dans les formes et que vous lui donniez de quoi vivre.

— Monseigneur, rien ne m'oblige à lui faire la promesse ; et n'ayant rien moi-même, je ne saurais lui donner de quoi vivre. En travaillant avec sa mère, il faut qu'elle se procure l'existence.

— Quand elle était chez son cousin, dit la mère, elle ne manquait de rien, elle y retournera.

— Si elle y retourne, je ne me donnerai plus la peine de l'en retirer, et Son Excellence verra alors que j'ai eu raison de ne point l'épouser avant d'être sûr qu'elle fût devenue sage.

Le juge me dit alors que je pouvais me retirer, et tout fut dit. Je n'ai plus entendu parler de cette affaire, et la relation du dialogue égaya le diner de M. de Bragadin.

Au commencement du carnaval de 1750, je gagnai à la loterie un terne de trois mille ducats courants. La fortune me fit ce cadeau dans un moment où je n'en avais pas besoin ; car j'avais passé l'automne à tenir la banque, et j'avais gagné. C'était dans un casino où aucun noble vénitien n'osait se présenter, parce que l'un des associés était officier du duc de Montalègre, ambassadeur d'Espagne. Les nobles gênaient les bourgeois ; et cela arrive toujours dans un gouvernement aristocratique, où l'égalité n'existe de fait qu'entre les membres du gouvernement.

Ayant intention d'aller faire un voyage en France, je remis mille sequins à M. de Bragadin, et, poursuivant ce projet, j'eus la force de passer le carnaval sans risquer mon argent au pharaon. Un patricien, très-honnête homme, m'avait intéressé d'un quart à sa banque, et aux premiers jours du carême il me remit une assez forte somme.

Vers la mi-carême, mon ami Baletti revint de Mantoue à Venise. Il était engagé au théâtre Saint-Moïse pour y faire les ballets pendant la foire de l'Ascension. Il était

avec Marine, mais ils ne logeaient pas ensemble. Elle fit la capture d'un juif anglais nommé Mendex, qui dépensa pour elle beaucoup d'argent. Ce juif me donna des nouvelles de Thérèse, qu'il avait connue à Naples, et à laquelle il avait laissé de bons souvenirs. Cela me fit plaisir, et je me félicitai qu'Henriette m'eût empêché d'aller la trouver quand j'en avais le projet; car j'en serais facilement redevenu amoureux, et Dieu sait ce qui serait advenu.

Dans ce temps-là Bavois fut installé au service de la république en qualité de capitaine, et y fit fortune, comme je le dirai en son lieu.

De la Haye se chargea de l'éducation d'un jeune seigneur nommé Félix Calvi, et quelque temps après il le conduisit en Pologne. Trois ans plus tard je le revis à Vienne.

Dans le temps où je me disposais à partir pour aller à la foire de Reggio, puis à Turin, où, à l'occasion du mariage du duc de Savoie avec une infante d'Espagne, fille de Philippe V, toute l'Italie se trouvait rassemblée, ensuite à Paris, où, madame la dauphine étant grosse, on préparait des fêtes superbes dans l'attente d'un prince; Baletti se disposait aussi à faire le même voyage, rappelé par ses parents qui étaient acteurs; sa mère était l'illustre Silvia.

Il allait danser au Théâtre-Italien et y jouer les premiers rôles des jeunes amoureux. Je ne pouvais faire choix d'une société plus agréable et plus faite pour me procurer à Paris mille avantages et de nombreuses connaissances.

Je pris congé de mes trois vertueux amis en leur promettant de revenir en deux ans. Je laissai mon frère François à l'école du peintre de batailles Simonetti, surnommé le Parmesan, lui promettant de penser à lui quand je serais à Paris, où dans ce temps-là surtout le génie était toujours sûr de faire fortune. Le lecteur verra comment je lui tins parole.

Je laissai aussi à Venise mon frère Jean, qui, après

avoir fait le tour de l'Italie avec Guarienti, y était revenu. Il allait partir pour Rome, où il resta quatorze ans à l'école de Raphaël Mengs. Il retourna à Dresde en 1764 et il y mourut en 1795.

Baletti partit avant moi, et je quittai Venise pour l'aller rejoindre à Reggio, le 1^{er} juin 1750. J'étais fort bien équipé, bien fourni d'argent et sûr de ne point en manquer si j'avais une bonne conduite. Nous verrons bientôt, mon cher lecteur, le jugement que vous en porterez vous-même; ou plutôt je ne le verrai pas, car je sais que vous ne pourrez en juger que lorsque je n'aurai plus que faire de votre jugement.

CHAPITRE X.

Mon passage à Ferrare et aventure comique que j'y ai. — Mon arrivée à Paris.

A midi précis la péotte me débarque au pont du Lac-Obseur, et je prends de suite une chaise pour aller dîner à Ferrare, où je descends à l'auberge de Saint-Marc. Je monte précédé d'un valet, quand tout à coup un bruit de gaieté qui se faisait entendre dans une salle ouverte m'inspira la curiosité de voir ce que c'était. J'avance ma tête dans la salle et je vois une douzaine de personnes, hommes et femmes, assis autour d'une table abondamment servie. C'était tout simple, et j'allais continuer mon chemin, quand je me vis arrêté par un : *Ah! le voilà*, prononcé par une jolie voix de femme; et au même instant cette même femme, s'étant levée de table, vient à moi les bras ouverts, et m'embrasse en disant : — Vite, mettez un couvert auprès de moi, et qu'on mette sa malle dans cette chambre. Un jeune homme s'étant approché pendant ce temps, elle lui dit : — Eh bien, je vous l'avais dit qu'il arriverait aujourd'hui ou demain.

Elle me mène asseoir près d'elle après avoir été salué par tous les convives qui s'étaient levés pour me faire

honneur. Mon cher cousin, me dit-elle, vous devez avoir bon appétit. Et en disant cela, elle me marchait sur le pied. Voilà mon futur que je vous présente, et voilà mon beau-père et ma belle-mère. Tout le reste de la société sont des amis de la maison. Mais, mon cher cousin, d'où vient que ma mère n'est pas arrivée avec vous ?

Voilà enfin le moment de parler !

— Votre mère, ma chère cousine, sera ici dans trois ou quatre jours au plus tard.

Je ne croyais pas connaître cette singulière personne ; mais en la regardant bien, je crois me rappeler ses traits. C'était la Catinella, danseuse très-connue, mais à laquelle je n'avais jamais parlé. Je vis facilement qu'elle me faisait jouer un rôle impromptu dans une pièce de sa composition, et que je devais lui être nécessaire pour le dénouement. Le singulier m'a toujours plu, et comme ma cousine était jolie, je me prêtai au jeu de bonne grâce, ne doutant pas de la récompense qui m'attendait. Il s'agissait de bien jouer mon rôle et surtout sans me compromettre ; ainsi, sous prétexte d'avoir besoin de manger, je lui laissai tout le temps de parler à demi mots, pour savoir à quoi m'en tenir afin de ne pas faire quelque bêtise. Sentant mes besoins et le motif de ma réserve, elle me donna un échantillon de son esprit en disant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, tout ce qu'il m'était nécessaire de savoir. Je sus que le mariage ne pouvait se faire qu'à l'arrivée de sa mère, qui devait lui apporter ses habits et ses diamants. J'appris aussi que j'étais le maître de chapelle qui allait à Turin pour composer la musique de l'opéra que l'on devait jouer pendant les noces du duc de Savoie. Cette dernière découverte me fit grand plaisir ; car je vis que je n'éprouverais aucune difficulté pour partir le lendemain, et cela me donna du goût pour mon rôle. Cependant, sans la récompense sur laquelle je comptais, j'aurais bien pu dire à la compagnie que ma prétendue cousine était folle, mais quoique Catinella frisât la trentaine, elle était fort jolie et célèbre par ses intrigues : que de motifs pour me rendre souple comme un gant !

La prétendue belle-mère était assise vis-à-vis, et pour me faire honneur elle remplit un verre qu'elle me présenta. Déjà identifié avec mon rôle, j'étends la main pour le prendre ; mais s'apercevant que je la tenais un peu courbée : — Qu'avez-vous donc, monsieur ? me dit-elle.

— Rien, madame, une entorse légère que je me suis donnée et qui guérira avec un peu de repos. A ces mots, Catinella, éclatant de rire, dit qu'elle en était fâchée, puisque cela priverait la compagnie de m'entendre jouer du clavecin.

— Je trouve singulier, ma cousine, que cela vous fasse rire.

— Je ris, parce que cela me rappelle une entorse de commande que je me suis donnée il y a deux ans pour ne pas danser.

Après le café, la belle-mère, femme qui connaissait sans doute les convenances, dit que M^{lle} Catinella devait sans doute avoir à me parler sur ses affaires de famille ; qu'ainsi il fallait nous laisser en liberté : tout le monde sortit.

Seule avec Catinella dans la chambre que cette intrigante m'avait fait préparer auprès de la sienne, elle se jeta sur un canapé pour se livrer à un rire immodéré. Quoique je ne vous connaisse que de nom, me dit-elle, je suis sûre de vous ; mais vous ferez fort bien de repartir demain. Je suis ici, continua-t-elle, sans le sou depuis deux mois. Je n'ai que quelques robes et du linge que j'aurais été obligée de vendre pour vivre, si par bonheur je n'avais rendu amoureux le fils de l'hôte. Je l'ai flatté de l'espoir de devenir sa femme en lui apportant une dot de vingt mille écus en diamants que je dois avoir à Venise et que ma mère doit m'apporter. Ma mère n'a rien et ne sait rien de cette intrigue : elle ne bougera donc pas de Venise.

— Mais, belle extravagante, dis-moi, je t'en prie, quel sera le dénouement de cette farce ? Je prévois qu'il sera tragique.

— Tu te trompes ; il sera comique et très-risible. J'at-

tends à chaque instant le comte de Holstein, frère de l'électeur de Mayence. Il m'a écrit de Francfort; il en est parti et il doit être maintenant à Venise. Il viendra me prendre pour me conduire à la foire de Reggio, et si mon prétendu s'avisait de faire le méchant, il le rosserait en lui payant ma dépense, mais je veux qu'il ne soit ni rossé ni payé. Au moment de partir, je lui dirai doucement à l'oreille que je reviendrai, et tout sera fini, car je le rendrai heureux en lui promettant de l'épouser à mon retour.

— C'est à merveille! tu as de l'esprit comme un ange; mais moi je n'attendrai pas ton retour pour t'épouser: nos noces doivent avoir lieu de suite.

— Quelle folie! attends au moins la nuit.

— Point du tout, car il me semble déjà entendre la voiture du comte. S'il n'arrive pas, nous n'y perdrons rien pour la nuit.

— Tu m'aimes donc?

— A la folie, et quand même! mais ta pièce vaut bien qu'on t'adore. Ne perdons pas de temps.

— Tu as raison; c'est un épisode, et d'autant plus joli qu'il est impromptu.

Je me souviens encore que je le trouvai charmant.

Vers le soir toute la société vint nous trouver, et on parla d'aller prendre l'air. On s'y disposait lorsqu'on entendit le bruit d'un équipage à six chevaux qui arrivait en poste. Catinella, ayant regardé par la fenêtre, dit à tout le monde de se retirer, que c'était un prince qui venait pour elle; qu'elle en était sûre. Chacun s'en va, elle me pousse dans ma chambre et m'y enferme. La berline s'arrête effectivement devant l'auberge, et j'en vois sortir un seigneur quatre fois plus gros que moi, soutenu par quatre domestiques. Il monte, il entre chez la future épouse, et il ne me reste pour tout amusement que la satisfaction d'avoir saisi la fortune par le toupet, le plaisir d'entendre tous leurs discours et la commodité de voir par une fente tout ce que Catinella parvenait à faire avec cette lourde masse. A la fin ce sot amusement finit par m'ennuyer, car il dura

cinq heures consécutives, qui furent employées en caresses, puis à faire les paquets des guenilles de Catinella, ensuite à les charger sur la berline, et enfin à souper et à vider à grands verres bon nombre de bouteilles de vin du Rhin. A minuit, le comte de Holstein partit comme il était entré, enlevant au fils de l'hôte le tendre objet de son amour.

Personne, dans ce long intervalle, n'étant venu à ma chambre, je n'eus garde d'appeler. Je craignais d'être découvert, et je ne savais pas comment le prince allemand aurait pris la chose s'il avait su qu'il avait été à la merci d'un témoin caché pendant les lourdes démonstrations de sa tendresse qui ne faisaient honneur ni à l'un ni à l'autre des acteurs, et qui me fournirent d'amples réflexions sur les misères du genre humain.

Après le départ de l'héroïne, apercevant par ma fente le pauvre amant berné, je l'appelai pour m'ouvrir. Le pauvre benêt me répondit d'une voix lamentable qu'il fallait abattre la serrure, puisque mademoiselle avait emporté la clef. Je le priai de le faire sans plus tarder, parce que j'avais faim. Dès que je fus libre, on m'apporta à manger, et le pauvre garçon me tint compagnie. Il me dit que mademoiselle avait trouvé un moment pour l'assurer qu'elle serait de retour en six semaines, qu'elle pleurerait en lui donnant cette assurance, et qu'elle l'avait embrassé tendrement.

— Le prince aura payé sa dépense ?

— Point du tout. Nous n'en aurions pas voulu, s'il l'avait offert. Ma future se serait offensée ; car vous ne sauriez croire combien elle pense noblement.

— Que dit votre père de son départ ?

— Mon père pense toujours mal ; il dit qu'elle ne reviendra plus, et ma mère est plus de son avis que du mien. Mais vous, signor maestro, qu'en dites-vous ?

— Que si elle vous l'a dit, elle reviendra sans doute.

— Oui ; mais si elle n'avait pas l'intention de revenir, elle ne me l'aurait pas assuré.

— Précisément : voilà qui s'appelle raisonner.

Mon souper se composa du reste de celui que le cuisinier du comte avait fait pour son maître, et je bus une bouteille d'excellent vin du Rhin que Catinella avait escamotée pour en régaler son futur époux, et que celui-ci ne crut pouvoir mieux employer qu'en en régaland son futur cousin. Après souper, je pris la poste et je partis en assurant au malheureux abandonné que je ferais tout mon possible pour persuader à ma cousine de revenir au plus tôt. Je voulus payer; mais il refusa absolument de rien prendre. J'arrivai à Bologne un quart d'heure après Catinella, et je descendis à la même auberge qu'elle, où je trouvai l'occasion de lui rapporter ce que m'avait dit son amant. J'arrivai à Reggio avant elle; mais il me fut impossible de lui parler, elle ne quittait pas un instant son puissant et impuissant seigneur.

A la fin de la foire, où rien de remarquable ne m'arriva, je quittai Reggio avec mon ami Baletti et nous allâmes à Turin, que j'avais envie de voir; car, lorsque j'y étais passé la première fois avec Henriette, je ne m'y étais arrêté que pour changer de chevaux.

Je trouvai tout également beau à Turin, la ville, la cour, le théâtre et les femmes, à commencer par la duchesse de Savoie; mais je ne pus m'empêcher de rire quand on me dit que la police y était excellente, et que je vis les rues pleines de mendiants. Cette police cependant était la principale affaire du roi, qui avait beaucoup d'esprit, à ce que nous apprend l'histoire, mais j'avoue que je fus assez badaud pour m'étonner de la ridicule figure de ce monarque.

N'ayant jamais vu de roi de ma vie, une idée bâtarde me faisait croire qu'un roi devait avoir quelque chose de fort rare en beauté ou en majesté dans sa physionomie, quelque chose enfin de supérieur aux autres hommes. En ma qualité de jeune républicain qui pensait, mon idée n'était pas tout à fait sotte; mais je m'en défis bien vite en voyant ce roi de Sardaigne laid, bossu, maussade et ayant l'air ignoble jusque dans ses moindres manières: je vis bien qu'on pouvait être roi sans être tout à fait homme.

Je vis sur la scène l'Astrua et Gafarello, ces deux superbes voix ; et je vis danser la Geoffroi, qu'un danseur très-honnête homme, nommé Bodin, épousa dans ce même temps.

Pendant mon séjour à Turin aucun penchant amoureux n'altéra la paix de mon âme, si ce n'est la fille de ma blanchisseuse, avec laquelle il m'arriva un accident que je ne rappelle ici que parce qu'il augmenta d'une manière singulière mes connaissances en physique.

Cette fille était fort jolie, et, sans en être précisément amoureux, je désirais en obtenir les faveurs. Piqué de faire de vains efforts pour obtenir un rendez-vous, je me hasardai un jour à l'obtenir avec un peu de violence au bas d'un escalier dérobé par où elle passait en venant chez moi.

M'étant caché à cet effet dans un moment où je savais qu'elle allait venir, je la saisis par surprise, et, moitié par persuasion, moitié par la vivacité de mon action, elle se trouva en position convenable et moi en action. Mais au premier mouvement de l'union, une forte explosion ralentit un peu mon ardeur, d'autant plus que la jeune fille porta la main à son visage comme pour cacher la honte qu'elle en avait. Je crois devoir la rassurer par un tendre baiser, et puis je recommence. Mais grand Dieu ! un bruit plus fort que le premier frappe à la fois mon nez et mon oreille. Je poursuis ; un troisième, puis un quatrième, un enfin à chaque mouvement avec autant de régularité qu'un chronomètre pour marquer la mesure d'une pièce de musique. Ce phénomène bizarre, la confusion de la pauvre fille, notre position, tout me parut si comique que le rire s'empara de moi au point de me forcer à quitter la place. Honteuse et déconcertée, la jeune fille s'enfuit et je ne cherchai pas à la retenir. Depuis ce jour, elle n'osa plus se montrer à mes yeux. Je restai assis sur l'escalier plus d'un quart d'heure après son départ, réfléchissant sur le comique d'une scène dont le souvenir excite encore mon hilarité. Je pense que c'est à ce singulier défaut que cette fille était redevable de sa sagesse ; et il est probable que s'il

était commun à tout le sexe, il y aurait bien moins de femmes galantes, à moins toutefois que nous n'eussions d'autres organes; car c'est trop cher payer un instant de jouissance que de le payer aux dépens de l'ouïe et de l'odorat.

Baletti, pressé d'arriver à Paris, où l'on préparait des fêtes superbes pour la naissance d'un duc de Bourgogne, car M^{me} la dauphine touchait au terme de sa grossesse, me persuada facilement d'abrégéer mon séjour à Turin. Nous en partimes, et en cinq jours nous arrivâmes à Lyon, où je restai une huitaine de jours.

Lyon est une fort belle ville, où il n'y avait pas de mon temps trois ou quatre maisons nobles ouvertes aux étrangers; mais en revanche il y en a cent de négociants, de fabricants, de commissionnaires, beaucoup plus riches que les fabricants, et la société s'y trouve parfaitement bien montée, avec aisance, civilité, franchise et bon ton, sans la roideur et la sottise morgue que l'on trouve dans les maisons nobles de province, à quelques honorables exceptions près. Il est vrai que le ton y est au-dessous de celui de Paris; mais on s'y fait, on y vit plus méthodiquement. Ce qui fait la richesse de Lyon, c'est le bon goût et le bon marché; et la divinité à laquelle cette ville doit sa prospérité, c'est la mode. Elle change chaque année; et telle étoffe que le goût du jour met aujourd'hui à trente n'en vaut plus, l'année prochaine, que vingt ou quinze; et alors on l'envoie dans l'étranger, où elle est recherchée comme toute nouvelle.

Les Lyonnais payent cher les dessinateurs qui ont du goût: c'est le secret. Le bon marché vient de la concurrence, source féconde de richesses, et fille de la liberté. Donc un État qui veut assurer chez lui la prospérité du commerce doit le laisser agir en pleine liberté; attentif seulement à prévenir la fraude que l'intérêt privé, souvent mal entendu, peut inventer au détriment de l'intérêt général. Les gouvernements doivent tenir la balance, et les citoyens la charger à leur gré.

Je trouvai à Lyon la plus célèbre courtisane de Venise.

On convenait généralement de n'avoir point vu son égale : son nom était Ancilla. Ceux qui la voyaient la convoitaient, et son bon cœur était tel, qu'elle ne pouvait se refuser à personne ; car, si tous les hommes l'aimaient un à un, elle le leur rendait en les aimant tous ensemble, et l'intérêt chez elle n'était qu'un mobile absolument secondaire.

Venise a toujours eu des courtisanes célèbres plus par leur beauté que par leur esprit ; les principales de mon temps sont cette Ancilla et une autre appelée Spina, toutes deux filles de barcarols, l'une et l'autre mortes jeunes de l'excès d'un métier qui leur semblait un titre de noblesse. Ancilla à vingt-deux ans se fit danseuse et Spina voulut être chanteuse. Un danseur fameux, nommé Campioni, Vénitien, donna à la belle Ancilla toutes les grâces dont ses perfections physiques étaient susceptibles et l'épouça. Spina eut pour maître un castrato qui ne parvint qu'à en faire une chanteuse médiocre, et, à défaut de talent, elle se vit forcée, pour vivre, de tirer parti de son propre fonds.

J'aurai encore occasion de parler d'Ancilla avant sa mort. Elle était alors à Lyon avec son mari ; ils revenaient d'Angleterre, où ils s'étaient fait applaudir au théâtre de Hay-Market. Elle ne s'était arrêtée à Lyon que pour son plaisir, et, dès qu'elle s'était montrée, elle avait vu à ses pieds toute la brillante jeunesse de la ville, faisant tout ce qu'elle voulait pour lui plaire. Le jour parties de plaisir, le soir soupers splendides, et la nuit grande banque de pharaon. Celui qui tenait la banque était un nommé don Joseph Marratti, le même que j'avais connu à l'armée espagnole sous le nom de don Pepe il Cadetto et qui, quelques années après, prit le nom d'Affisio et qui finit si mal. Cette banque en peu de jours gagna trois cent mille francs. Dans une ville de cour, une pareille somme n'aurait fait aucune sensation, mais, dans une cité essentiellement commerçante et industrielle, elle donna l'alarme à tous les pères de famille, à tous les chefs de maison, et la bande noire des ultramontains pensa à partir.

Ce fut à Lyon qu'un respectable personnage, dont je fis la connaissance chez M. de Rochebaron, me procura la grâce d'être admis à participer aux sublimes bagatelles de la franc-maçonnerie. Arrivé apprenti à Paris, quelques mois après j'y devins compagnon et maître. La maîtrise est certainement le suprême grade de la franc-maçonnerie; car tous les autres que dans la suite on m'a fait prendre ne sont que des inventions agréables, qui, bien que symboliques, n'ajoutent rien à la dignité de maître.

Il n'y a personne au monde qui puisse parvenir à tout savoir, mais tout homme qui se sent des facultés et qui sait se rendre à peu près compte de sa force morale, doit chercher à connaître le plus possible. Un jeune homme bien né qui veut voyager et connaître le monde et ce qu'on appelle le grand monde, qui ne veut pas se trouver en certains cas l'inférieur de ses égaux et être exclu de la participation de tous leurs plaisirs, doit se faire initier dans ce qu'on appelle la franc-maçonnerie, quand ce ne serait que pour savoir, même superficiellement, ce que c'est. La franc-maçonnerie est une institution de bienfaisance qui, en certains temps et en certains lieux, a pu servir de prétexte à des menées criminelles et subversives du bon ordre; mais, bon Dieu! de quoi n'a-t-on pas abusé? N'a-t-on pas vu les jésuites, sous l'égide sacrée de la religion, armer le bras parricide d'aveugles enthousiastes pour frapper les rois! Tout homme de quelque importance, je veux dire ceux dont l'existence sociale est marquée par le mérite, le savoir ou la fortune, peuvent être maçons et un grand nombre le sont: comment supposer que des réunions pareilles, où les membres s'imposent la loi de ne parler jamais *intra muros* ni de politique, ni de religions, ni de gouvernements; qui ne s'entretiennent que d'emblèmes ou moraux ou puérils; comment supposer, dis-je, que ces réunions, où les gouvernements peuvent avoir leurs créatures, puissent offrir des dangers tels, que des souverains les proscrivent et que les papes s'amuse à les excommunier?

C'est, au reste, manquer le but, et le pape, malgré son

infaillibilité, n'empêchera pas que les persécutions ne donnent à la franc-maçonnerie une importance qu'elle n'aurait peut-être jamais acquise sans elles. Le mystère est dans la nature de l'homme, et tout ce qui se présentera à la foule sous un aspect mystérieux piquera toujours la curiosité et sera recherché, quelque persuadé que l'on soit du reste que le voile souvent ne cache qu'un zéro.

Au résumé, je conseille à tout jeune homme bien né qui veut voir le monde, de se faire recevoir maçon; mais je l'engage aussi à bien choisir la loge; car, quoique la mauvaise compagnie ne puisse point agir en loge, elle peut cependant s'y trouver, et le candidat doit se garder des liaisons dangereuses.

Les hommes qui ne se font recevoir francs-maçons que dans l'intention de parvenir à connaître le secret de l'ordre, courent grand risque de vieillir sous la truelle sans jamais atteindre leur but. Il y a cependant un secret, mais il est tellement inviolable qu'il n'a jamais été dit ou confié à personne. Ceux qui s'arrêtent à la superficie des choses pensent que le secret consiste en mots, signes et attouchements, ou qu'enfin le grand mot est au dernier degré. Erreur. Celui qui devine le secret de la franc-maçonnerie (car on ne le sait jamais qu'en le devinant), ne parvient à cette connaissance qu'à force de fréquenter les loges, qu'à force de réfléchir, de raisonner, de comparer et de déduire. Il ne le confie pas à son meilleur ami en maçonnerie; car il sait que, s'il ne l'a pas deviné comme lui, il n'aura pas le talent d'en tirer parti dès qu'il le lui aura dit à l'oreille. Il se tait, et ce secret est toujours secret.

Tout ce qui se fait en loge doit être secret; mais ceux qui, par une indiscretion malhonnête, ne se sont pas fait un scrupule de révéler ce qu'on y fait, n'ont point révélé l'essentiel: ils ne le savaient pas, et s'ils l'avaient su, certes ils n'auraient pas révélé les cérémonies.

La sensation qu'éprouvent aujourd'hui les profanes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas maçons, est de la même nature que celle qu'éprouvaient jadis ceux qui n'étaient pas admis aux mystères qu'on célébrait à Eleusis en l'hon-

neur de Cérès. Mais les mystères d'Éleusis intéressaient toute la Grèce, et tout ce qu'il y avait d'éminent dans la société d'alors aspirait à en faire partie; tandis que la franc-maçonnerie, au milieu de grand nombre d'hommes de premier mérite, renferme une foule de gredins qu'aucune société ne devrait avouer, parce qu'ils sont le rebut de l'espèce humaine sous les rapports moraux.

Dans les mystères de Cérès, on garda longtemps un silence impénétrable à cause de la vénération dont ils étaient l'objet. Au reste, que pouvait-on révéler? Les trois mots que l'hiérophante disait aux initiés; mais à quoi cela aboutissait-il? A déshonorer l'indiscret, car il ne révélait que des mots barbares inconnus du vulgaire. J'ai lu quelque part que les trois mots sacrés des mystères d'Éleusis signifiaient : *Veillez et ne faites pas de mal*. Les mots sacrés des divers grades maçonniques sont à peu près tout aussi criminels.

L'initiation durait neuf jours; les cérémonies étaient très-imposantes et la compagnie très-respectable. Plutarque nous apprend qu'Alcibiade fut condamné à mort et tous ses biens confisqués pour avoir osé tourner en ridicule, chez lui, les grands mystères, avec Polition et Théodore, contre les Eumolpides. On voulut même qu'il fût maudit par les prêtres et les prêtresses; mais la malédiction ne fut point prononcée, parce qu'une prêtresse s'y opposa en disant :

— Je suis prêtresse pour bénir et non pour maudire!

Paroles sublimes! leçon de morale et de sagesse que le pape méprise, mais que l'Évangile enseigne et que le Sauveur du monde prescrit.

Rien n'est important aujourd'hui, comme rien n'est sacré pour une certaine classe d'hommes cosmopolites.

Botarelli publie dans une brochure toutes les pratiques des maçons, et on se contente de dire :

— C'est un coquin. On le savait d'avance.

Un prince, à Naples, et M. Hamilton, chez lui, font les miracles de saint Janvier, et ils en rient sans doute, et bien d'autres avec eux. Cependant le roi fait semblant de

ne pas savoir qu'il porte sur sa poitrine royale un crachat avec cette devise autour de la figure de saint Janvier : *In sanguine fœdus*. Tout aujourd'hui est inconséquent, et rien ne signifie quelque chose; cependant on fera bien d'aller en avant; car s'arrêter en chemin, ce serait aller de mal en pis.

Nous partîmes de Lyon par la diligence, et nous mîmes cinq jours pour arriver à Paris. Baletti avait prévenu sa famille du moment de son départ : elle savait par conséquent l'instant de notre arrivée.

Nous étions huit dans la diligence, et nous y étions tous très-incommodément assis; car c'était une grosse carcasse ovale, de façon que personne n'occupait un coin, puisqu'il n'y en avait pas. Si cette voiture avait été construite dans un pays où l'égalité eût été consacrée par les lois, le moyen aurait été fort plaisant. Je trouvai simplement que c'était fort mal raisonné; mais j'étais en pays étranger, et je gardai le silence. D'ailleurs, en ma qualité d'Italien, aurais-je eu bonne grâce de ne pas admirer tout ce qui était français et surtout en France? Voiture ovale : je révérais la mode tout en la maudissant, car le singulier mouvement de cette voiture faisait sur moi le même effet que le roulis d'un vaisseau par une grosse mer. Du reste, elle était fort bien suspendue; mais le cahotage m'aurait bien moins incommodé.

Comme, dans la célérité de son allure, elle ondoyait, on lui avait donné le nom de gondole; mais j'étais connaisseur, et je ne lui trouvais guère d'analogie avec ces gondoles vénitiennes poussées par deux vigoureux rameurs, qui vont si vite et si doucement.

L'effet de ce mouvement fut tel, que je fus obligé de rendre tout ce que j'avais dans l'estomac. Cela fit que l'on me trouva de mauvaise compagnie; mais on ne me le dit pas : j'étais en France et avec des Français, qui se connaissent en politesse. On se contenta de me dire que j'avais trop soupé; et un abbé parisien, pour prendre ma défense, dit que j'avais l'estomac faible. Là-dessus on disputa. Impatienté :

— Messieurs, dis-je, vous avez également tort; car j'ai l'estomac excellent et je n'ai pas soupé.

A ces mots, un homme d'un certain âge me dit d'un ton mielleux que je ne devais pas dire qu'ils avaient tort, mais bien qu'ils n'avaient pas raison, imitant Cicéron, qui ne dit pas aux Romains que Catilina et les autres conjurés étaient morts, mais qu'ils avaient vécu.

— N'est-ce pas la même chose?

— Je vous demande pardon, monsieur; l'un est poli et l'autre ne l'est pas. Il se mit alors à faire une longue dissertation sur la politesse, et il termina en me disant d'un air riant :

— Je pense que monsieur est Italien?

— Oui, je le suis; mais me feriez-vous le plaisir de me dire à quoi vous l'avez reconnu?

— Oh! oh! à l'attention avec laquelle vous avez écouté mon long bavardage.

Tout le monde se mit à rire, et moi, charmé de son originalité, je commençai à l'amadouer. Il était gouverneur d'un jeune garçon de douze ou treize ans qui était assis à son côté. Je l'employai pendant tout le voyage à me donner des leçons de politesse française, et lorsque nous dûmes nous séparer, il me prit amicalement à part et me dit qu'il voulait me faire un petit cadeau.

— Quoi?

— Il faut abandonner et oublier pour ainsi dire la particule *non*, dont vous faites un fréquent usage à tort et à travers. *Non* n'est pas un mot français; au lieu de cette syllabe désobligeante, dites : *Pardon*. *Non* est un démenti; laissez-le, monsieur, ou préparez-vous à donner et à recevoir des coups d'épée à tout bout de champ.

— Je vous remercie, monsieur; votre cadeau est précieux, et je vous promets de ne plus dire *non* de ma vie.

Pendant la première quinzaine de mon séjour à Paris, il me paraissait que j'étais devenu le plus fautif de tous les hommes, car je ne discontinuais pas de demander pardon sur pardon. Je crus même, un soir, au théâtre, qu'on

me faisait une querelle pour avoir demandé pardon mal à propos. Un jeune petit maître, étant au parterre, me marcha sur le pied, et je m'empressai de lui dire :

— Pardon, monsieur.

— Monsieur, pardonnez vous-même.

— Vous-même.

— Vous-même.

— Hélas ! monsieur, pardonnons-nous tous deux et embrassons-nous.

L'embrassade termina le différend.

Un jour, pendant le voyage, m'étant endormi de fatigue dans l'incommode gondole, je me sens tirer fortement par le bras.

— Ah ! monsieur, voyez ce château ! me dit mon voisin.

— Je le vois ; eh bien ?

— Ah ! de grâce, ne le trouvez-vous pas ?...

— Je n'y trouve rien ; et qu'y trouvez-vous vous-même ?

— Rien d'étonnant s'il n'était à quarante lieues de Paris.

Mais ici ! ah ! le croiront-ils, mes badauds de compatriotes, qu'il y ait un si beau château à quarante lieues de la capitale ? Qu'on est ignorant quand on n'a pas voyagé !

— Vous dites fort bien.

Cet homme était Parisien lui-même et badaud dans l'âme comme un Gaulois au temps de César.

Cependant si les Parisiens badaudent du matin au soir, s'amusant de tout, un étranger comme moi devait être bien plus badaud qu'eux ! La différence entre eux et moi était qu'accoutumé à voir les choses telles qu'elles sont, j'étais surpris de les voir souvent sous un masque qui les changeait de nature, tandis que leur surprise dépend souvent de ce qu'on leur fait soupçonner le dessous du masque.

Ce qui me plut beaucoup en arrivant à Paris, ce fut cette magnifique route, ouvrage immortel de Louis XV, la propreté des auberges, la chère qu'on y fait, la promptitude avec laquelle on est servi, les lits excellents, l'air modeste de la personne qui vous sert à table, qui, le plus souvent, est la fille la plus accomplie de la maison, dont

l'air décent, le maintien modeste, la propreté et les manières inspirent le respect au libertin le plus éhonté. Quel est l'Italien qui voit avec plaisir les valets d'auberge en Italie avec leur air effronté et leur insolence ? De mon temps on ne savait pas en France ce que c'était que surfaire : c'était véritablement la patrie des étrangers. On avait, il est vrai, le désagrément de voir souvent des actes d'un despotisme odieux, des lettres de cachet, etc. ; c'était le despotisme d'un roi. Depuis, les Français ont le despotisme du peuple. Est-il moins odieux ?

Nous dinâmes à Fontainebleau, nom qui vient de Fontaine belle eau ; et, à deux lieues de Paris, nous aperçûmes une berline qui venait à notre rencontre. Dès qu'elle fut près de nous, mon ami Baletti cria d'arrêter : c'était sa mère, qui me reçut comme un ami qu'elle attendait. C'était la célèbre comédienne Silvia ; et dès que je lui fus présenté, elle me dit :

— J'espère, monsieur, que l'ami de mon fils voudra bien souper avec nous ce soir.

Je la saluai en acceptant ; et, remonté dans la gondole tandis que Baletti était avec sa mère dans la berline nous continuâmes notre route.

À mon arrivée à Paris je trouvai un domestique de Silvia avec un fiacre, qui me conduisit à mon logement pour y déposer mes effets ; ensuite nous allâmes chez Baletti, à cinquante pas de ma demeure.

Baletti me présenta à son père, qui s'appelait Mario. Mario et Silvia étaient les noms que M. et madame Baletti portaient dans les comédies à canévas qu'ils jouaient ; et les Français avaient alors l'habitude de ne désigner les acteurs italiens que par les noms qu'ils portaient sur la scène. Bonjour, monsieur Arlequin ; Bonjour, monsieur Pantalon : c'est ainsi qu'on saluait ceux qui jouaient ces personnages.

CHAPITRE XI.

Mon apprentissage à Paris. — Portraits. — Singularités. — Mille choses.

Pour fêter l'arrivée de son fils, Silvia donna un souper splendide, auquel elle réunit tous ses parents; et ce fut une heureuse occasion pour moi de faire leur connaissance. Le père de Baletti, encore convalescent, n'y assista pas; mais sa sœur, plus âgée que lui, y était. Elle était connue par son nom de théâtre, qui était Flaminia, dans la république des lettres par quelques traductions; mais cela me donnait moins d'envie de la connaître à fond que l'histoire, connue de toute l'Italie, du séjour que trois hommes de lettres célèbres avaient fait à Paris. Ces trois savants étaient le marquis Maffei, l'abbé Conti et Pierre-Jacques Martelli, qui devinrent ennemis, dit-on, à cause de la préférence que chacun d'eux prétendait aux bonnes grâces de cette actrice; et, en leur qualité de savants, ils se battirent à coups de plume: Martelli fit une satire contre Maffei, dans laquelle il le désigna par l'anagramme de Femia.

Ayant été annoncé à Flaminia comme candidat dans la république des lettres, elle eut devoir m'honorer en m'adressant particulièrement la parole; mais elle eut tort, car je la trouvai désagréable en figure, en ton, en style, en tout, même dans le son de la voix. Elle ne me le dit pas, mais elle me fit comprendre qu'illustre dans le monde littéraire, elle savait qu'elle parlait à un insecte. Elle avait l'air de dicter, et elle croyait en avoir le droit à soixante ans et plus, surtout vis-à-vis d'un jeune novice de vingt-cinq ans qui n'avait encore enrichi aucune bibliothèque. Pour lui faire ma cour, je lui parlai de l'abbé Conti, et, à je ne sais quel propos, je citai deux vers de cet auteur profond. Madame me corrigea avec un air de bonté sur la prononciation du mot *scevra*, qui veut dire séparé, en me disant qu'il fallait prononcer *sceura*, ajoutant que je

ne devais pas être fâché de l'avoir appris à Paris le premier jour de mon arrivée, que cela ferait époque dans ma vie.

— Madame, je suis venu pour apprendre, et non pour désapprendre; et vous me permettez de vous dire que c'est *scevra* avec *v* qu'il faut dire, et non *sceura* avec *u*; car ce mot est une syncope de *sceverra*.

— C'est à savoir qui de nous deux se trompe.

— Vous, madame, selon l'Arioste, qui fait rimer *scevra* avec *persevra*, mot qui cadrerait mal avec *sceura*, qui n'est pas italien.

Elle allait soutenir sa thèse, quand son mari, vieillard de quatre-vingts ans, lui dit qu'elle avait tort. Elle se tut; mais, depuis ce moment, elle dit à qui voulut l'entendre que j'étais un imposteur.

Le mari de cette femme, Louis Riccoboni, qu'on appelait Lelio, le même qui avait conduit la troupe à Paris, en 1776, au service du duc régent, était un homme de mérite. Il avait été fort bel homme, et jouissait à juste titre de l'estime publique, tant à cause de son talent qu'à cause de la pureté de ses mœurs.

Pendant le souper, ma principale occupation fut d'étudier Silvia, qui jouissait de la plus grande réputation : je la jugeai au-dessus de tout ce qu'on en publiait. Elle avait environ cinquante ans, la taille élégante, l'air noble, les manières aisées, affable, riante, fine dans ses propos, obligeante pour tout le monde, remplie d'esprit et sans le moindre air de prétention. Sa figure était une énigme, car elle inspirait un intérêt très-vif, plaisait à tout le monde, et, malgré cela, à l'examen, elle n'avait pas un seul beau trait marqué : on ne pouvait pas dire qu'elle fût belle, mais personne sans doute ne s'était avisé de la trouver laide. Cependant elle n'était pas de ces femmes qui ne sont ni laides ni belles; car elle avait un certain je ne sais quoi d'intéressant qui sautait aux yeux et qui captivait. Mais qu'était-elle donc?

Belle, mais par des lois inconnues à tous ceux qui, ne se sentant pas entraînés vers elle par une force irrésistible

qui les forçait à l'aimer, n'avaient pas le courage de l'étudier et la constance de parvenir à les connaître.

Silvia fut l'idole de la France, et son talent fut le soutien de toutes les comédies que les plus grands auteurs écrivent pour elle, et particulièrement Marivaux. Sans elle ses comédies ne seraient pas passées à la postérité. On n'a jamais pu trouver une actrice capable de la remplacer; et pour qu'on la trouve, il faut qu'elle réunisse en elle toutes les parties que Silvia possédait dans l'art difficile du théâtre: action, voix, esprit, physionomie, maintien, et une grande connaissance du cœur humain. Tout en elle était nature, et l'art qui la perfectionnait était toujours caché.

Aux qualités dont je viens de faire mention, Silvia en ajoutait une autre qui leur donnait un nouvel éclat, bien que, si elle ne l'avait pas possédée, elle n'en eût pas moins brillé au premier rang sur la scène: sa conduite fut toujours sans tache. Elle voulut des amis, jamais des amants, se moquant d'un privilège dont elle aurait pu jouir, mais qui l'aurait rendue méprisable à ses propres yeux. Cette conduite lui valut le titre de respectable dans un âge où il aurait pu paraître ridicule et même injurieux à toutes les femmes de son état; et nombre de dames du plus haut rang l'honorèrent plus encore de leur amitié que de leur protection. Jamais le capricieux parterre de Paris n'osa siffler Silvia, même dans les rôles qui ne lui plaisaient pas; et tout le monde s'accordait à dire que cette actrice célèbre était une femme fort au-dessus de son état.

Comme Silvia ne croyait pas que sa bonne conduite pût lui être attribuée à mérite, car elle savait qu'elle n'était sage que parce que son amour-propre était intéressé à sa sagesse, jamais elle ne montra ni orgueil ni supériorité dans ses relations avec ses compagnes, quoique ces dernières, satisfaites de briller par leurs talents ou leur beauté, se souciaient peu de se rendre célèbres par la vertu. Silvia les aimait toutes et elle en était aimée; elle rendait publiquement justice à leur mérite, faisait leur éloge de bonne foi; mais on sentait qu'elle n'y perdait rien, car, comme elle les surpassait en talent et que sa réputa-

tion était intacte, elles ne pouvaient lui faire aucun tort.

La nature a frustré cette femme unique de dix années de vie ; car elle devint étique à l'âge de soixante ans, dix ans après notre connaissance. Le climat de Paris joue assez souvent de ces tours aux actrices italiennes. Deux ans avant sa mort, je l'ai vue jouer le rôle de Marianne dans la pièce de Marivaux, et, malgré son âge et son état, l'illusion était parfaite. Elle mourut en ma présence, tenant sa fille entre ses bras, et lui donnant ses derniers conseils cinq minutes avant d'expirer. Elle fut enterrée honorablement à Saint-Sauveur, sans que le vénérable curé y mit la moindre opposition ; car, au contraire, ce digne pasteur, bien éloigné de l'intolérance antichrétienne de la plupart de ses confrères, disait que son métier de comédienne ne l'avait pas empêchée d'être chrétienne, et que la terre était la mère commune de tous, comme Jésus-Christ était le sauveur de tout le monde.

Vous me pardonnerez, mon cher lecteur, de vous avoir fait assister aux funérailles de Silvia dix ans avant sa mort, et cela sans avoir eu l'intention de faire un miracle ; en revanche, je vous épargnerai cette corvée lorsque j'en serai là.

Sa fille unique, objet de sa tendresse, était assise à table auprès de sa mère. Elle n'avait alors que neuf ans ; et, tout absorbé par l'attention que je donnais à sa mère, je ne fis alors aucune observation sur elle : c'était une occupation pour plus tard.

Après le souper, qui dura fort tard, je me rendis chez M^{me} Quinson, mon hôtesse, où je me trouvai fort bien. A mon réveil, cette M^{me} Quinson vint me dire qu'il y avait dehors un domestique qui venait m'offrir ses services. Je le fais entrer, et je vois un homme de très-petite taille, ce qui me déplut : je le lui dis.

— Ma petite taille, mon prince, vous garantira que je ne mettrai pas vos habits pour aller en bonne fortune.

— Votre nom ?

— Celui que vous voudrez.

— Comment ! je demande le nom que vous portez.

— Je n'en porte aucun. Chaque maître que je sers m'en donne un à sa guise, et j'en ai eu plus de cinquante en ma vie. Je m'appellerai par le nom que vous me donnerez.

— Mais enfin vous devez avoir un nom de famille.

— Je n'ai jamais eu de famille. J'avais un nom dans ma jeunesse ; mais, depuis vingt ans que je sers et que je change de nom en changeant de maître, je l'ai oublié.

— Eh bien, je vous appellerai Esprit.

— Vous me faites bien de l'honneur.

— Tenez, allez me chercher la monnaie d'un louis.

— La voici, monsieur.

— Je vous vois riche.

— Tout à votre service, monsieur.

— Qui m'informera de vous ?

— Au bureau des placements. M^{me} Quinson, au reste, pourra vous donner des renseignements sur mon compte : tout Paris me connaît.

— C'est assez. Je vous donne trente sous par jour, je ne vous habille pas ; vous irez coucher où vous voudrez et vous serez à mes ordres tous les matins à sept heures.

Baletti vint me voir et me pria d'accepter chaque jour le couvert chez lui. Je me fis conduire au Palais-Royal, et je laissai l'Esprit à la porte. Curieux de ce lieu tant vanté, je commençai par tout observer. Je vis un assez beau jardin, des allées bordées de grands arbres, des bassins, de hautes maisons qui l'entouraient, beaucoup d'hommes et de femmes qui se promenaient, des bancs par-ci par-là où l'on vendait de nouvelles brochures, des eaux de senteur, des cure-dents et des colifichets. Je vis des tas de chaises de paille qu'on louait pour un sou, des liseurs de gazettes qui se tenaient à l'ombre, des filles et des hommes qui déjeunaient ou seuls ou en compagnie, des garçons de café qui montaient et descendaient rapidement un petit escalier caché par des charmilles. Je m'assis à une petite ta-

ble ; un garçon vint aussitôt me demander ce que je désirais. Je demande du chocolat à l'eau ; il m'en apporte de détestable dans une superbe tasse de vermeil. Je lui demande du café, s'il en avait de bon.

— Excellent, je le fis moi-même hier.

— Hier ! je n'en veux pas.

— Le lait y est excellent.

— Du lait ! je n'en bois jamais. Faites-moi une tasse de café à l'eau.

— A l'eau ! nous n'en faisons que l'après-midi. Voulez-vous une bonne bavaroise ? une carafe d'orgeat ?

— Oui, de l'orgeat.

Je trouve cette boisson excellente, et je décide d'en faire mon déjeuner quotidien. Je demande au garçon si nous avons quelque chose de nouveau ; il me répond que la dauphine est accouchée d'un prince. Un abbé qui se trouvait à une table tout près lui dit :

— Vous êtes fou ; car c'est d'une princesse qu'elle est accouchée.

Un troisième s'avance et dit :

— J'arrive de Versailles, et la dauphine n'est accouchée ni d'un prince ni d'une princesse.

Il me dit que je lui semblais étranger ; et, lui ayant répondu que j'étais Italien, il se mit à me parler de la cour, de la ville, des spectacles, et finit par s'offrir à m'accompagner partout. Je le remercie, je me lève et je pars. L'abbé m'accompagne et me dit le nom de toutes les filles qui se promenaient,

Un jeune homme le rencontre, ils s'embrassent, et l'abbé me le présente comme un docte personnage dans la littérature italienne. Je lui parle italien ; il me répond avec esprit, mais je ris de son style et je lui en dis la raison. Il parlait précisément dans le genre de Boccace. Ma remarque lui plut ; mais je lui persuadai bientôt qu'il ne fallait point parler ainsi, quoique la langue de cet ancien fût parfaite. En moins d'un quart d'heure nous nous lions d'amitié, parce que nous nous reconnûmes les mêmes penchans. Il était poète, je l'étais aussi ; il était curieux de la

littérature italienne, je l'étais de la française ; nous échangeons nos adresses et nous nous promettons des visites réciproques.

Je vois beaucoup de monde dans un coin du jardin, se tenant immobile et le nez en l'air. Je demande à mon nouvel ami ce qu'il y avait de merveilleux.

— On se tient attentif à la méridienne ; chacun a sa montre à la main pour la régler au point de midi.

— Est-ce qu'il n'y a pas de méridienne partout ?

— Si fait, mais celle du Palais-Royal est la plus exacte.

Je pars d'un éclat de rire.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce qu'il est impossible que toutes les méridiennes ne soient pas égales. Voilà une badauderie dans toutes les règles.

Il y pense un instant, puis il se met à rire à son tour, et me fournit ample matière de critiquer les bons Parisiens. Nous sortons du Palais-Royal par la grande porte, et je vois une foule de monde attroupé devant une boutique à l'enseigne de la Civette.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est pour le coup que vous allez rire. Toutes ces bonnes gens attendent leur tour de faire remplir leur tabatière.

— Est-ce qu'il n'y a point d'autre marchand de tabac ?

— On en vend partout ; mais depuis trois semaines on ne veut que du tabac de la Civette.

— Est-il meilleur là qu'autre part ?

— Il est peut-être moins bon ; mais depuis que la duchesse de Chartres l'a mis à la mode, on n'en veut point d'autre.

— Mais comment a-t-elle fait pour le mettre à la mode ?

— En y faisant arrêter son équipage deux ou trois fois pour y faire remplir sa boîte, et en disant publiquement à la jeune personne qui la lui remettait que son tabac était

le meilleur de Paris. Les badands, qui ne manquent jamais de s'attrouper à la portière d'un prince, l'eussent-ils vu cent fois, ou le sussent-ils aussi laid qu'un singe, répétèrent dans la ville les paroles de la duchesse, et c'en fut assez pour faire courir tous les priseurs de la capitale. Cette femme fera fortune, car elle vend pour plus de cent écus de tabac par jour.

— La duchesse ne se doute pas du bien qu'elle lui a fait.

— Au contraire, car c'est de sa part une ruse de guerre. La duchesse s'intéressant à cette jeune femme nouvellement mariée, et voulant lui faire du bien d'une manière délicate, s'est avisée de cet expédient, qui lui a parfaitement réussi. Vous ne sauriez croire combien les Parisiens sont de braves et bonnes gens. Vous êtes dans le seul pays du monde où l'esprit puisse également faire fortune, soit en débitant du vrai, soit en débitant du faux ; dans le premier cas l'esprit et le mérite lui font accueil, et dans le second la sottise est toujours là prête à le récompenser ; car la sottise est caractéristique ici, et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle est fille de l'esprit. Aussi on ne fait point de paradoxe en disant que le Français serait plus sage s'il avait moins d'esprit.

Les dieux qu'on adore ici, quoiqu'on ne leur élève pas des autels, sont la nouveauté et la mode. Qu'un homme se mette à courir, et tout le monde lui court après. La foule ne s'arrêtera qu'autant qu'on découvrira qu'il est fou ; mais c'est la mer à boire que cette découverte, car nous avons une foule de fous de naissance qui passent encore pour des sages.

Le tabac de la Civette n'est qu'un faible exemple de la foule que la moindre circonstance peut attirer en un endroit. Le roi, étant un jour à la chasse, se trouva au port de Neuilly et eut envie d'un verre de ratafia. Il s'arrêta à la porte du cabaret, et, par le plus heureux des hasards, il se trouve que le pauvre cabaretier en avait une bouteille. Le roi, après en avoir pris un petit verre, s'avisait d'en demander un second en disant qu'il n'avait de sa vie

bu de ratafia aussi délicieux. Il n'en fallait pas tant pour que le ratafia du bonhomme de Neuilly fût réputé pour être le meilleur de l'Europe : le roi l'avait dit. Aussi les plus brillantes compagnies se succédèrent sans interruption chez le pauvre cabaretier, qui est aujourd'hui un homme fort riche et qui a fait bâtir, à l'endroit même, une superbe maison où l'on voit l'inscription suivante : *Ex liquidis solidum*, inscription assez comique dont un des quarante immortels fit les frais. Quel est le dieu que ce cabaretier doit adorer ? La sottise, la frivolité et l'envie de rire.

— Il me semble, lui répliquai-je, que cette espèce d'approbation ou d'acclamation pour les opinions du roi, des princes du sang, etc., est plutôt une preuve de l'affection de la nation qui les adore ; car les Français vont jusqu'à croire ces gens-là infaillibles.

— Il est certain que tout ce qui se passe parmi nous fait croire aux étrangers que le peuple adore son roi ; mais ceux d'entre nous qui pensent finissent bientôt par voir que ce n'est que du clinquant, et la cour n'y compte pas.

Quand le roi vient à Paris, tout le monde crie vive le roi ! parce que quelque oisif commence, ou parce que quelque agent de police en a donné le signal dans la foule ; mais c'est un cri sans conséquence, cri de gaieté, quelquefois de peur, et que le roi ne s'avise guère de prendre pour argent comptant. Il n'est guère à son aise à Paris, et il se trouve beaucoup mieux à Versailles au milieu de vingt-cinq mille hommes qui le garantissent de la fureur de ce même peuple qui, devenu sage, pourrait bien finir par crier : Meure le roi ! Louis XIV le savait bien, et il en a coûté la vie à quelques conseillers de la grande chambre pour avoir osé parler d'assembler les états généraux pour remédier aux maux de l'État. La France n'a jamais aimé ses rois, à l'exception de saint Louis, de Louis XII et du bon et grand Henri IV ; encore l'amour de la nation fut-il impuissant pour le préserver du poignard des jésuites, race maudite, également ennemie des peuples et des rois. Le roi actuel, roi faible et que ses ministres mènent

à la lisière, dit de bonne foi dans le temps de sa convalescence : « Je m'étonne de ces grandes réjouissances parce que j'ai regagné ma santé; car je ne saurais deviner pour quoi l'on m'aime tant. » Bien des rois pourraient répéter ces mêmes paroles, au moins si l'amour se mesure au bien qu'on fait. On a fait l'apothéose de cette réflexion naïve du monarque; mais un courtisan philosophe aurait dû lui dire qu'on l'aimait tant parce qu'il avait le surnom de Bien-Aimé.

— Surnom ou sobriquet; mais d'ailleurs est-ce qu'on trouve chez vous des courtisans philosophes?

— Philosophes, non, car ce sont deux choses qui s'excluent comme la lumière et les ténèbres; mais il y a des gens d'esprit à qui l'ambition et l'intérêt font mordre le frein.

En causant ainsi, M. Patu (c'était le nom de ma nouvelle connaissance) me conduisit jusqu'à la porte de la demeure de Silvia, qu'il me félicita de connaître, et nous nous séparâmes. Je trouvai cette aimable actrice en belle compagnie. Elle me présenta à tout le monde et me fit connaître chaque personne en particulier. Le nom de Crébillon me frappa : — Comment, monsieur, lui dis-je; heureux si vite! Il y a huit ans que vous me charmez et que je désire vous connaître. Écoutez, de grâce.

Je lui récite alors sa plus belle tirade de *Zénobie et Rhadamiste* que j'avais traduite en vers blancs. Silvia jouissait de voir le plaisir que Crébillon éprouvait, à quatre-vingts ans, de s'entendre dans une langue qu'il possédait parfaitement et qu'il aimait à l'égal de la sienne. Il récita la même scène en français et releva avec politesse les endroits où il trouvait que je l'avais embellie. Je le remerciai sans être dupe du compliment.

Nous nous mimes à table, et comme on me demanda ce que j'avais vu de beau dans Paris, je racontai tout, excepté mon entretien avec Patu. Après avoir parlé fort longtemps, Crébillon, qui avait observé mieux que tous les autres le chemin que je prenais pour connaître le bon et le mauvais côté de sa nation, me parla en ces termes : —

Pour un premier jour, monsieur, je trouve que vous promettez beaucoup, et sans doute vous ferez des progrès rapides. Vous narrez bien et vous parlez le français de manière à vous faire parfaitement comprendre; mais tout ce que vous dites n'est que de l'italien habillé en français. Vous vous faites écouter avec intérêt, et par cette nouveauté vous captivez doublement l'attention de ceux qui vous écoutent: je vous dirai même que votre jargon est fait pour captiver les suffrages de vos auditeurs; car il est singulier, nouveau, et vous êtes dans le pays où l'on court après ces deux divinités. Cependant vous devez commencer dès demain à vous donner toutes les peines pour apprendre à bien parler notre langue, car dans deux ou trois mois les mêmes personnes qui vous applaudissent aujourd'hui commenceront à se moquer de vous.

— Je le crois, monsieur, et je le crains; aussi mon principal projet en venant à Paris est-il de m'attacher de toutes mes forces à l'étude de la langue française; mais, monsieur, comment ferai-je pour trouver un maître? Je suis un élève insoutenable, interrogateur, curieux, importun, insatiable; et en supposant que je puisse trouver un maître pareil, je ne suis pas assez riche pour pouvoir le payer.

— Il y a cinquante ans, monsieur, que je cherche un écolier tel que vous vous êtes peint; et c'est moi qui vous payerai, si vous voulez venir prendre des leçons chez moi. Je demeure au Marais, dans la rue des Douze-Portes; j'ai les meilleurs poètes italiens, je vous les ferai traduire en français, et je ne vous trouverai jamais insatiable.

J'acceptai avec joie, fort embarrassé de lui exprimer ma reconnaissance; mais l'offre portait l'expression de la franchise comme le peu de mots par lesquels j'y répondis.

Crébillon était un colosse; il avait six pieds: il me surpassait de trois pouces. Il mangeait bien, narrait plaisamment et sans rire; il était célèbre par ses bons mots, était un excellent convive; mais il passait la vie chez lui, sortant rarement, ne voyant presque personne, parce qu'il avait presque toujours la pipe à la bouche et qu'il était environné d'une vingtaine de chats avec lesquels il se diver-

tissait la plus grande partie du jour. Il avait une vieille gouvernante, une cuisinière et un domestique. Sa gouvernante pensait à tout, ne le laissait manquer de rien et ne lui rendait jamais compte de son argent, qu'elle tenait en entier, parce que jamais il ne lui en demandait aucun. La physionomie de Crébillon avait le caractère de celle du lion, ou du chat, ce qui est la même chose. Il était censeur royal et il me disait que cela l'amusait. Sa gouvernante lui lisait les ouvrages qu'on lui portait et elle suspendait sa lecture quand elle croyait que cela méritait sa censure; mais parfois ils étaient d'avis différent, et alors leurs contestations étaient vraiment risibles. J'entendis un jour cette gouvernante renvoyer quelqu'un en lui disant :— Revenez la semaine prochaine; nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner votre manuscrit.

Pendant une année entière j'allai chez M. Crébillon trois fois par semaine, et j'appris avec lui tout le français que je sais; mais il m'a toujours été impossible de me défaire des tournures italiennes : je les remarque fort bien quand je les rencontre dans les autres; mais elles coulent de source en sortant de ma plume sans que je puisse parvenir à les sentir. Je suis sûr que, quoi que je fasse, je ne parviendrai jamais à les connaître, non plus que je n'ai jamais pu trouver en quoi consiste le vice de latinité qu'on impute à Tite-Live.

Je fis un huitain en vers libres sur je ne sais quel sujet, et je le fis voir à Crébillon pour le soumettre à sa correction. Après l'avoir lu avec attention, il me dit :— Ces huit vers sont bons et très-justes, la pensée en est belle et très-poétique, le langage parfait; et malgré cela le huitain est mauvais.

— Comment cela?

— Je n'en sais rien. Ce qui manque est je ne sais quoi. Imaginez-vous un homme que vous voyez, que vous trouvez beau, bien fait, aimable, rempli d'esprit et parfait enfin selon toute la sévérité de votre jugement. Une femme survient, le voit, le considère et s'en va en vous disant que cet homme ne lui plaît pas. — Mais quel défaut lui trouvez-

vous, madame? — Aucun, mais il me déplait. — Vous retournez à cet homme, vous l'examinez de nouveau et vous trouvez que pour lui donner une voix d'ange on lui a ôté ce qui fait l'homme, et vous êtes forcé de convenir que le sentiment spontané a servi la femme.

Ce fut par cette comparaison que Crébillon m'expliqua une chose presque inexplicable; car ce n'est réellement qu'au goût et au sentiment à donner la raison d'une chose qui échappe à toutes les règles.

Nous parlâmes beaucoup à table de Louis XIV, auquel Crébillon avait fait sa cour quinze années de suite, et il nous dit des anecdotes très-curieuses que personne ne savait. Il nous assura entre autres que les ambassadeurs de Siam étaient des fripons payés par M^{me} de Maintenon. Il nous dit qu'il n'avait point achevé sa tragédie de *Cromwell* parce que le roi lui avait dit un jour de ne pas user sa plume sur un coquin.

Crébillon nous parla aussi de son *Catilina*, et il nous dit qu'il le croyait la plus faible de toutes ses pièces, mais qu'il n'aurait pas voulu qu'elle fût bonne si, pour la rendre telle, il avait dû faire paraître sur la scène César jeune homme, car il aurait dû faire rire comme le ferait Médée si on la faisait paraître avant qu'elle eût connu Jason.

Il loua beaucoup le talent de Voltaire, mais en l'accusant de vol, car il lui avait, disait-il, volé la scène du sénat. Il ajouta, en lui rendant justice, qu'il était né historien et fait pour écrire l'histoire comme pour faire des tragédies; mais qu'il la falsifiait en la remplissant de petites histoires, de contes et d'anecdotes dans le seul but d'en rendre la lecture intéressante. Selon Crébillon, l'Homme au masque de fer était un conte; il disait que Louis XIV l'en avait assuré de sa bouche.

Ce jour-là on donnait au Théâtre-Italien *Cenie*, pièce de M^{me} de Graffigni. Je m'y rendis de bonne heure pour avoir une bonne place à l'amphithéâtre.

Les dames toutes couvertes de diamants, qui entraient aux premières loges, m'intéressaient et je les observais avec soin. J'avais un bel habit, mais mes manchettes ou-

vertes et mes boutons jusqu'en bas faisaient que tout le monde me reconnaissait pour étranger, car cette mode n'existait pas à Paris. Pendant que je bayais aux corneilles et que je faisais le badaud à ma façon, un homme richement vêtu et trois fois plus gros que moi s'approche et me demande poliment si je suis étranger. Après ma réponse affirmative, il me demande comment je trouve Paris : je lui en fais l'éloge. Mais au même instant une dame énorme, couverte de pierreries, entre dans la loge à côté. Son énorme volume m'en impose et je dis sottement à ce monsieur :

— Qui est donc cette grosse cochonne ?

— C'est la femme de ce gros cochon.

— Ah ! monsieur, je vous demande un million de pardons

Mais mon gros homme n'avait aucunement besoin que je lui demandasse pardon, car, bien loin d'être fâché, il étouffait de rire. Noble et heureux effet de la philosophie pratique et naturelle dont les Français font un si noble usage pour le bonheur de la vie sous l'apparence de la frivolité.

J'étais confus, j'étais au désespoir, et ce gros seigneur se tenait les côtes de rire. Il se lève enfin, sort de l'amphithéâtre et un moment après je le vois entrer dans la loge et parler à sa femme. Je les lorgnais du coin de l'œil sans oser les fixer, quand je vois cette dame faire chorus avec son mari et rire de toutes ses forces. Leur gaieté augmentant mon embarras, je prends le parti de m'en aller, lorsque je l'entends m'appeler :

— Monsieur ! monsieur !

Je ne pouvais me retirer sans impolitesse, et je m'approchai de leur loge. Alors d'un air sérieux et du ton le plus noble il me demande pardon d'avoir tant ri, et de la meilleure grâce du monde il me pria de lui faire l'honneur d'aller souper chez lui le soir même. Je le remerciai poliment et je m'excusai en lui disant que j'étais engagé. Il me réitère alors ses instances, sa femme me presse de l'air le plus engageant ; moi, pour les convaincre que je ne cherche pas à éluder l'invitation, je leur dis alors que je suis attendu chez Silvia.

— Je suis sûr, me dit-il, de vous dégager, si vous ne le trouvez pas mauvais ; j'irai en personne.

J'aurai eu mauvaise grâce à ne pas céder. Il se lève, sort et revient peu d'instants après, suivi de mon ami Balletti, qui me dit que sa mère était enchantée que je fisse de si belles connaissances, et qu'elle m'attendait à dîner le lendemain. Mon ami me dit à part que ce monsieur était M. de Beauchamp, receveur général des finances.

Dès que la toile fut baissée, je donnai la main à madame, et, montés tous trois dans un superbe équipage, nous descendîmes à leur hôtel. J'y trouvai l'abondance ou plutôt la profusion qu'on trouve à Paris chez tous les gens de cette classe ; grande compagnie, gros jeu de commerce, grande chère et franche gaieté à table. Le souper ne fut fini qu'à une heure après minuit : l'équipage de madame me ramena chez moi. Cette maison me fut ouverte tout le temps que je restais à Paris, et je ne dois pas négliger de dire qu'elle me fut très-utile. Ceux qui disent que les étrangers s'ennuient à Paris pendant les premiers quinze jours ont raison, car il faut le temps de s'introduire ; mais pour moi j'eus le bonheur d'y être établi à souhait dans les vingt-quatre heures, et par conséquent sûr de m'y plaire.

Le lendemain matin Patu vint me voir et me fit présent de son éloge en prose du maréchal de Saxe. Nous sortîmes ensemble et nous allâmes nous promener aux Tuileries, où il me présenta à M^{me} Bocage, qui fit un bon mot anti-thétique en parlant du maréchal de Saxe. Il est singulier, dit-elle, que nous ne puissions pas dire un *De profundis* pour un homme qui nous fait chanter tant de *Te Deum*.

En sortant des Tuileries, Patu me conduisit chez une fameuse actrice de l'Opéra qui se nommait M^{lle} Le Fel, bien aimée de tout Paris et membre de l'Académie royale de musique. Elle avait trois enfants charmants en bas âge qui voltigeaient dans la maison. — Je les adore, me dit-elle.

— Ils le méritent par leur beauté, lui répondis-je, quoique chacun ait une expression différente.

— Je le crois bien ! L'ainé est fils du duc d'Anneci ; le

second l'est du comte d'Egmont, et le plus jeune doit le jour à Maisonrouge, qui vient d'épouser la Romainville.

— Ah! excusez, de grâce; je croyais que vous étiez la mère de tous trois.

— Vous ne vous êtes point trompé; je la suis.

En disant cela, elle regarde Patu et part avec lui d'un éclat de rire qui ne me fit point rougir, mais qui m'avertit de ma bévue.

J'étais nouveau, et je n'avais pas été accoutumé à voir les femmes empiéter sur le privilège des hommes. M^{lle} Le Fel n'était pourtant pas effrontée, elle était même de bonne compagnie; mais elle était ce qu'on appelle au-dessus des préjugés. Si j'avais mieux connu les mœurs du temps, j'aurais su que ces choses étaient dans l'ordre, et que les grands seigneurs qui parsemaient ainsi leur noble progéniture laissaient leurs enfants entre les mains de leurs mères en leur payant de fortes pensions. Par conséquent, plus ces dames cumulaient, plus elles vivaient dans l'aisance.

Mon inexpérience des mœurs de Paris me fit parfois donner dans de lourdes méprises, et la demoiselle Le Fel aurait sans doute ri au nez de quiconque lui aurait dit que j'avais de l'esprit après la balourdise dont je m'étais rendu coupable.

Un autre jour, me trouvant chez Lani, maître des ballets de l'Opéra, je vis cinq ou six jeunes personnes de treize à quatorze ans, toutes accompagnées de leur mère, et toutes ayant l'air modeste que donne une bonne éducation. Je leur disais des choses flatteuses, et elles me répondaient en baissant les yeux. Une d'elles s'étant plainte de mal de tête, je lui offris mon flacon, et une de ses compagnes lui dit :

— Sans doute que tu n'as pas bien dormi.

— Oh! ce n'est pas ça, répondit mon Agnès; je crois que je suis grosse.

A cette réponse si inattendue de ma part dans une jeune personne que son âge et sa mine m'avaient fait juger vierge, je lui dis :

— Je ne croyais pas que madame fût mariée.

Elle me regarde un instant avec surprise ; puis, se tournant vers sa compagne, elles se mirent à rire à qui mieux mieux. Honteux, plus pour elles que pour moi, je sortis, bien déterminé à ne plus supposer gratuitement de la vertu dans une classe de femmes où elle est si rare. Chercher ou supposer même de la pudeur dans les nymphes des coulisses, c'est être par trop dupe : elles se piquent de ne point en avoir et se moquent de ceux qui leur en supposent.

Patu me fit connaître toutes les filles de Paris qui avaient quelque renommée. Il aimait le beau sexe ; mais malheureusement pour lui il n'avait pas un tempérament comme le mien, et l'amour du plaisir lui coûta la vie de bonne heure. S'il avait vécu, il aurait suivi de près Voltaire ; mais à trente ans il paya à la nature le fatal tribut auquel nul n'échappe.

J'appris de ce jeune savant le secret que plusieurs jeunes lettrés français emploient pour s'assurer de la perfection de leur prose lorsqu'ils veulent écrire quelque chose qui demande une prose aussi belle que possible, comme éloges, oraisons funèbres, panégyriques, dédicaces, etc. Je le lui arrachai comme par surprise.

Me trouvant chez lui un matin, je vis sur sa table plusieurs feuilles volantes écrites en vers blancs de douze syllabes.

J'en lus une douzaine, et je lui dis que, bien que beaux, leur lecture me faisait plus de peine que de plaisir.

— Ce sont les mêmes pensées que dans l'éloge du maréchal de Saxe ; mais je vous avoue que la prose me fait beaucoup plus de plaisir.

— Ma prose ne t'aurait pas tant plu si auparavant elle n'avait été écrite en vers blancs.

— Tu t'es donné là bien de la peine en pure perte.

— Point de peine, puisque les vers blancs ne m'en coûtent aucune. On les écrit comme de la prose.

— Tu crois donc que ta prose devient plus belle lorsque tu la copies de tes propres vers ?

— Ce n'est pas douteux; elle devient plus belle, et je m'assure l'avantage qu'alors ma prose n'est pas pleine de ces demi-vers qui sortent de la plume de l'écrivain sans qu'il s'en aperçoive.

— Est-ce un défaut?

— Très-grand et impardonnable. Une prose entrelardée de vers casuels est plus mauvaise qu'une poésie prosaïque.

— Il est vrai que les vers parasites qui se trouvent dans une oraison doivent faire mauvaise figure.

— Certainement. Prends l'exemple de Tacite, dont l'histoire commence par *Urbem Romam a principio reges habuere* (1). C'est un hexamètre latin fort mauvais que ce grand historien n'a certainement point fait à dessein, et qu'il n'a point discerné dans l'examen de son ouvrage; car il n'y a pas de doute qu'il lui aurait donné une autre tournure.

— Est-ce que la prose italienne où l'on trouve des vers involontaires n'est pas vicieuse?

— Elle l'est beaucoup. Mais je te dirai que beaucoup de pauvres génies y mettent des vers exprès, comptant par là la rendre plus sonore. C'est en général ce clinquant que vous nous reprochez avec raison. Au reste, je crois que tu es le seul qui te donnes cette peine.

— Le seul? Non, certes. Tous ceux auxquels les vers blancs ne coûtent rien, comme à moi, emploient ce moyen lorsque leur prose doit être copiée par eux-mêmes. Demande à Crébillon, à l'abbé de Voisenon, à la Harpe, à qui tu voudras, et on te dira ce que je te dis. Voltaire est le premier qui ait employé cet art dans les petites pièces où sa prose est enchanteresse. Par exemple, l'épître à M^{me} du Châtelet est de ce nombre: elle est superbe; lis-la, et si tu y trouves un seul hémistiche, dis que j'ai tort.

Curieux, je le demandai à Crébillon: il me dit la même chose; mais il m'assura qu'il ne l'avait jamais fait.

(1) Rome fut gouvernée par des rois dans son commencement.

Il tardait à Patu de me conduire à l'Opéra pour voir l'effet que ce spectacle ferait dans mon esprit ; car effectivement un Italien doit le trouver extraordinaire. On donnait un opéra dont le titre était *Les Fêtes vénitienes*, titre intéressant pour moi. Nous allons pour nos quarante sous nous placer au parterre, où, quoiqu'on y fût debout, on trouvait bonne compagnie ; car ce spectacle était le plaisir mignon des Français.

Après une symphonie, très-belle dans son genre, exécutée par un orchestre excellent, on lève la toile, et je vois une belle décoration représentant la petite place Saint-Marc vue de la petite île Saint-Georges ; mais je suis choqué de voir le palais ducal à ma gauche, et le grand clocher à ma droite, c'est-à-dire l'opposé du vrai. Cette faute comique et honteuse pour le siècle commence par me faire rire, et Patu, à qui j'en dis la raison, dut en rire comme moi. La musique, quoique belle dans le goût antique, m'amusa un peu à cause de sa nouveauté, puis elle m'ennuya. La mélodie me fatigua bientôt par sa monotonie et par les cris poussés mal à propos. Cette mélodie des Français remplace, à ce qu'ils prétendent, la mélodie grecque et notre récitatif, qu'ils détestent et qu'ils aimeraient s'ils entendaient notre langue.

L'action était un jour de carnaval, temps auquel les Vénitiens vont se promener en masque dans la place de Saint-Marc. On y représentait des galants, des entremetteuses et des filles qui nouaient et dénouaient des intrigues : les costumes étaient bizarres et faux ; mais le tout était amusant. Ce qui surtout me fit bien rire, et c'était fort risible pour un Vénitien, ce fut de voir sortir des coulisses le doge avec douze conseillers, tous en toge bizarre, et qui se mirent à danser la grande passecaïlle. Tout à coup j'entends le parterre qui claque des mains à l'apparition d'un grand et beau danseur masqué et affublé d'une énorme perruque noire qui lui descendait jusqu'à la moitié de la taille, et vêtu d'une robe ouverte par-devant qui lui descendait jusqu'aux talons, Patu me dit avec une sorte de vénération : « C'est l'inimitable Duprès. » J'en avais en-

tendu parler, et je me tins attentif. Je vois cette belle figure qui s'avance à pas cadencés, et parvenue sur le devant de la scène, élever lentement ses bras arrondis, les mouvoir avec grâce, les étendre, les resserrer, remuer ses pieds avec précision et légèreté, faire de petits pas, des battements à mi-jambe, une pirouette, ensuite disparaître comme un zéphyr. Tout cela n'avait pas duré une demi-minute. Les applaudissements, les bravos partaient de toutes les parties de la salle; j'en étais étonné et j'en demandai la raison à mon ami.

— On applaudit à la grâce de Duprès et à la divine harmonie de ses mouvements. Il a soixante ans, et ceux qui l'ont vu il y a quarante ans le trouvent encore le même.

— Quoi ! il n'a jamais dansé autrement ?

— Il ne peut pas avoir mieux dansé ; car le développement que tu as vu est parfait, et au delà du parfait que connais-tu ?

— Rien, à moins que ce ne soit une perfection relative.

— Ici elle est absolue. Duprès fait toujours la même chose, et chaque jour nous croyons la voir pour la première fois. Telle est la puissance du beau et du bon, du sublime et du vrai qui pénètrent l'âme. Cette danse est une harmonie ; c'est la véritable danse dont vous n'avez point d'idée en Italie.

A la fin du second acte, voilà de nouveau Duprès, le visage couvert d'un masque, qui danse accompagné d'un air différent, mais à mes yeux faisant la même chose. Il s'avance tout au bord de la scène, il s'arrête un instant dans une position parfaitement bien dessinée. Patu veut que je l'admire ; j'en conviens. Tout à coup j'entends cent voix qui disent dans le parterre :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! il se développe, il se développe.

Effectivement, il paraissait un corps élastique qui, en se développant, devenait plus grand. Je fis le bonheur de Patu en lui disant qu'il était vrai que Duprès avait en tout une grâce parfaite. Immédiatement après, je vois une dan-

seuse qui, comme une furie, parcourt l'espace en faisant des entrechats à droite, à gauche, dans tous les sens, mais s'élevant peu, et cependant applaudie avec une sorte de fureur.

— C'est, me dit Patu, la fameuse Camargo. Je te félicite, mon ami, d'être arrivé à Paris assez à temps pour la voir, car elle a accompli son douzième lustre.

J'avouai alors que sa danse était merveilleuse.

— C'est, ajouta mon ami, la première danseuse qui ait osé sauter sur notre théâtre, car avant elle les danseuses ne sautaient pas ! et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle ne porte point de caleçon.

— Pardon ; j'ai vu...

— Qu'as-tu vu ? C'est sa peau qui, à la vérité, n'est ni de lis ni de rose.

La Camargo, lui dis-je d'un air pénitent, ne me plaît pas ; j'aime beaucoup mieux Duprès.

Un vieil admirateur qui se trouvait à ma gauche me dit que dans sa jeunesse elle faisait le saut de basque et même la gargouillade, et qu'on n'avait jamais vu ses cuisses quoiqu'elle dansât à nu.

— Mais si vous n'avez jamais vu ses cuisses, comment pouvez-vous savoir qu'elle ne portait point de tricot ?

— Oh ! ce sont de ces choses qu'on peut savoir. Je vois que monsieur est étranger.

— Oh ! pour ça très-étranger.

Ce qui me plut beaucoup à l'Opéra français, ce fut la promptitude avec laquelle les décorations se changeaient toutes à la fois par un coup de sifflet ; chose dont on n'a pas la moindre idée en Italie. Je trouvai également délicieux le début de l'orchestre au coup d'archet ; mais le directeur avec son sceptre, allant de droite à gauche avec des mouvements forcés comme s'il avait dû faire aller tous les instruments par la seule force de son bras, me causa une espèce de dégoût. J'admirai aussi le silence des spectateurs, chose si nouvelle pour un Italien ; car c'est à juste titre qu'en Italie on est scandalisé du bruit que l'on fait pendant que les acteurs chantent, et on ne saurait déver-

ser assez de ridicule sur le silence qui succède à ce bruit aussitôt que les danseurs paraissent. On dirait alors que les Italiens ont toute l'intelligence dans les yeux. Au reste, il n'y a pas de pays au monde où l'observateur ne puisse trouver du bizarre et de l'extravagant, et cela parce qu'il peut comparer : les gens du pays ne peuvent point s'en apercevoir. Au résumé, l'Opéra me fit plaisir ; mais la Comédie-Française me captiva. C'est là véritablement que les Français sont dans leur élément ; ils jouent en maîtres, et les autres peuples ne doivent point leur disputer la palme que l'esprit et le bon goût sont forcés de leur décerner.

J'y allais tous les jours, et quoique parfois il n'y eût pas deux cents spectateurs, on donnait du vieux et parfaitement joué. J'ai vu *le Misanthrope*, *l'Avare*, *le Tartufe*, *le Joueur*, *le Glorieux* et tant d'autres ; et quoique je les visse souvent, je croyais toujours les voir pour la première fois. J'arrivai à Paris pour voir Sarrasin, la Dangeville, la Dumesnil, la Gaussin, la Clairon, Préville, et plusieurs actrices qui, retirées du théâtre, vivaient de leurs pensions et faisaient encore le charme de la société qu'elles recevaient. Je connus entre autres la célèbre Le Vasseur. Je les voyais avec plaisir et elles me communiquaient des anecdotes extrêmement curieuses. Elles étaient généralement très-serviables et sous tous les rapports. Un soir, me trouvant dans une loge avec la Le Vasseur, on donnait une tragédie dans laquelle une jolie personne remplissait le rôle muet de prêtresse. — Qu'elle est jolie, lui dis-je,

— Oui, charmante. C'est la fille de celui qui a fait le confident. Elle est très-aimable en société et elle promet beaucoup.

— Je ferais volontiers sa connaissance.

— Oh ! mon Dieu, cela n'est pas difficile. Son père et sa mère sont de très-honnêtes gens, et je suis sûr qu'ils seront enchantés que vous leur demandiez à souper. Ils ne vous gêneront pas : ils iront se coucher et vous laisseront causer librement à table avec leur fille aussi longtemps qu'il vous plaira. Vous êtes en France, monsieur ; ici on con-

naît le prix de la vie et on tâche d'en tirer parti. Nous aimons le plaisir et nous nous croyons heureux quand nous pouvons le faire naître.

— Cette façon de penser est charmante, madame; mais de quel front voulez-vous que j'aie demandé à souper à d'honnêtes gens que je ne connaispas du tout, et qui ne me connaissent pas davantage?

— Oh! bon Dieu! que dites-vous là? Nous connaissons tout le monde. Vous voyez bien comme je vous traite. Après la comédie, je vous présenterai, et la connaissance sera faite.

— Je vous prierai de me faire cet honneur une autre fois.

— Quand il vous plaira.

CHAPITRE XII.

Mes balourdises dans la langue française, mes succès, mes nombreuses connaissances. — Louis XV. — Mon frère arrive à Paris.

Tous les comédiens italiens à Paris voulurent me fêter pour me faire voir leur magnificence. Je fus somptueusement fêté par tous. Carlin Bertinazzi, qui jouait les rôles d'Arlequin, acteur chéri de tout Paris, me rappela qu'il m'avait vu il y avait treize ans à Padoue en revenant de Pétersbourg avec ma mère. Il me donna un superbe dîner chez M^{me} de la Caillerie, où il logeait. Cette dame était amoureuse de lui. Je lui fis compliment sur quatre enfants charmants qui voltigeaient autour de nous. Le mari, présent, me répondit :

— Ce sont les enfants de M. Carlin.

— Cela se peut, monsieur, mais en attendant c'est vous qui en avez soin; et comme ils portent votre nom, c'est vous qu'ils doivent reconnaître pour père.

— Oui, cela sera en droit; mais Carlin est trop honnête homme pour ne pas s'en charger le jour où il me con-

viendra de m'en défaire. Il sait bien qu'ils sont à lui, et ma femme serait la première à s'en plaindre s'il n'en convenait pas.

Cet homme n'était pas ce qu'on appelle un bon homme, tant s'en faut; mais comme il voyait la chose très-philosophiquement, il en parlait avec calme, et même avec une sorte de dignité. Il aimait Carlin en ami, et des affaires de cette nature n'étaient pas rares à Paris, dans ce temps-là, parmi les gens d'une certaine classe. Deux grands seigneurs, Boufflers et Luxembourg, avaient troqué de femme en toute bonne amitié, et tous deux en avaient des enfants. Les petits Boufflers s'appelaient Luxembourg, et les petits Luxembourg portaient le nom de Boufflers. Les descendants de ces tiercelets sont connus aujourd'hui en France sous le même nom. Eh bien, ceux qui savaient le mot de l'énigme en riaient avec raison, et la terre ne se mouvait pas moins selon les lois de la gravitation.

Le plus riche des comédiens italiens était Pantalón, père de Coraline et de Camille, et usurier reconnu. Il voulut aussi me donner à diner en famille, et ses deux filles m'enchantèrent. La première était entretenue par le prince de Monaco, fils du duc de Valentinois qui vivait encore; et Camille était amoureuse du comte de Melfort, favori de la duchesse de Chartres, devenue dans ce temps-là duchesse d'Orléans par la mort de son beau-père.

Coraline était moins vive que Camille, mais elle était plus jolie. Je commençai à lui faire ma cour aux heures indues, comme un homme sans conséquence; mais ces heures-là appartiennent aussi à l'amant en titre. Je me trouvais donc chez elle quelquefois à l'heure même où le prince venait la voir. Dans les premières rencontres, je tirais ma révérence et je partais; mais dans la suite on me pria de rester; car ordinairement les princes, tête à tête avec leurs maîtresses, ne savent que s'ennuyer. Nous soupions ensemble, et leur rôle était d'écouter, tandis que le mien était de manger et de conter.

Je crus devoir faire ma cour à ce prince et j'en fus parfaitement bien reçu; mais un matin, aussitôt qu'il me vit

entrer, il me dit : — Ah ! je suis bien aise de vous voir, car j'ai promis à la duchesse de Rufé de vous conduire chez elle, et nous allons y aller.

Voilà encore une duchesse. Je suis en bon vent. Allons. Nous montons dans un diable, voiture de mode, et nous voilà à onze heures du matin chez ladite duchesse.

Lecteur, si j'étais fidèle, le tableau que je vous ferais de cette lubrique mégère vous épouvanterait. Imaginez-vous soixante hivers accumulés sur un visage plâtré de rouge, un teint couperosé, une figure hâve et décharnée, toute la laideur et la flétrissure du libertinage empreintes sur cette dégoûtante physionomie, mollement étendue sur un sofa et qui à mon apparition s'écrie avec une joie enragée : — Ah ! voilà un joli garçon ! Prince, tu es charmant de me l'avoir amené. Viens t'asseoir ici, mon garçon. J'obéis respectueusement ; mais une odeur infecte de musc qui me parut cadavéreuse faillit me faire trouver mal. L'infâme duchesse s'était relevée et présentait à découvert un sein hideux, capable d'imposer au plus brave. Le prince, affectant une affaire, sortit en me disant qu'il m'enverrait son diable dans quelques instants.

Dès que nous fûmes seuls, le squelette plâtré étend ses bras et, sans me laisser le temps de me reconnaître, elle applique sur ma joue ses lèvres baveuses qui me font frissonner ; et l'une de ses mains s'égarant avec le comble de l'indécence : — Voyons donc, mon poulet, me dit-elle, si tu as un beau...

Je frémissais ; je résiste.

— Allons donc, tu fais l'enfant, dit cette nouvelle Messaline, es-tu si novice ?

— Non, madame ; mais...

— Eh bien, quoi ?

— J'ai...

— Oh ! le vilain ! s'écria-t-elle en lâchant prise ; à quoi j'allais m'exposer !

Je profite du moment, et, prenant mon chapeau, je me sauve à toutes jambes, craignant que le portier ne me refuse la sortie.